



Mykola Khvylovy
LA ROUTE
ET
L'HIRONDELLE
préface de
Leonid Pliouchtch

Maison Nikolskaïa
EDITIONS DU ROCHER

La Route et l'Hirondelle

Collection dirigée par
Galia Ackerman

Déjà parus

Ilia Mitrofanov, *Le Bonheur tzigane*

Alexandre Terekhov, *L'Hiver des rats*

Maison Nikolskaïa, *Auteurs russes contemporains*, vol. I

À paraître

Mikhaïl Boulgakov, *Lettres d'une vie*

Anatoli Koroliou, *La Tête de Gogol*

Mykola Khvylovy

*La Route
et l'Hirondelle*

*Nouvelles traduites de l'ukrainien
par Oles Masiouk*

Préface de Leonid Pliouchtch



Maison Nikolskaïa

ÉDITIONS DU ROCHER

Jean-Paul Bertrand
Editeur

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 1993

ISBN 2 268 01411 8

Sommaire

<i>Note du traducteur</i>	11
<i>Préface : Ne sois pas naïve, Marie !</i>	19
<i>Prélude</i>	31
<i>La venelle</i>	35
<i>Я (Romantica)</i>	47
<i>Le fiancé</i>	77
<i>Arabesques</i>	87
<i>Une vie</i>	119
<i>Sur un chemin de traverse</i>	131
<i>Le rédacteur Kark</i>	141
<i>Novembre indigo</i>	183
<i>Élégie</i>	205
<i>La route et l'hirondelle</i>	217
<i>Chronologie de l'histoire ukrainienne de 1917 à 1933</i>	223
<i>Notes</i>	237

Note du traducteur

Mykola Khvylovy, pseudonyme de Mykola Fitilov, est né le 13 décembre 1893 à Trostianets, dans la région de Kharkiv. Son père, russe d'origine, est instituteur, sa mère est ukrainienne. C'est elle qui l'élève après le divorce des parents.

Après des études au lycée de Bohodoukhiv, il est appelé sous les drapeaux en 1916 et envoyé sur le front pour indiscipline. Membre du PC bolchevique ukrainien depuis 1919, il s'installe à Kharkiv en 1921 où il travaille quelque temps en usine. Il commence à fréquenter les milieux littéraires et devient membre d'un groupe d'écrivains réunis autour du journal *Visti VouTsVK*. Son poème *À l'époque électrique* et son recueil de poésie *Jeunesse* paraissent la même année. Après la sortie d'un second ouvrage poétique, il se consacre exclusivement à la prose. Ses premiers livres de nouvelles, *Études bleues* (1923) et *L'Automne* (1924), sont immédiatement salués, aussi bien par la critique soviétique que par celle de l'émigration. Ils influencèrent profondément les jeunes écrivains ukrainiens.

Disséquant le système communiste qui s'instaure, il met en scène ses ridicules, ses travers et ses trahisons, nous replonge dans l'époque tumultueuse de la guerre,

puis des années d'apathie qui suivirent. L'enthousiasme initial pour la révolution se mue rapidement en déception. Les nouvelles *Le rédacteur Kark* et *Novembre indigo* illustrent bien cette désillusion. Khvylovy se plaît à caricaturer la bourgeoisie opportuniste et bornée, il présente d'anciens révolutionnaires transformés en bureaucrates et en parasites.

Khvylovy devient une personnalité de premier plan et joue un rôle majeur dans nombre d'organisations littéraires. En 1923, il fonde avec d'autres intellectuels le groupe des écrivains prolétaires Hart (organisation d'écrivains ouvriers), qu'il ne tarde pas à quitter en raison de sa complète soumission au parti. Il dénonce l'idéologie massoviste de Hart et de Plouh (organisation des écrivains paysans), selon laquelle l'art prolétarien doit s'adresser directement aux masses et même être créé par elles. Ce qui en littérature revient à prétendre que pour devenir écrivain il suffit d'apprendre l'alphabet. D'une façon générale Khvylovy dénonce ce qui deviendra le « réalisme socialiste ».

Toute tentative pour restaurer et canoniser n'importe lequel des styles de l'ancienne classe bourgeoise, que ce soit réalisme ou romantisme, en les affublant des adjectifs « prolétarien » ou « monumental », sera considéré par nous, au mieux comme une tentative pour pousser notre littérature non vers le style mais vers la stylisation, vers la copie servile des procédés de style bourgeois, au pire comme une tentative pour introduire (consciemment ou inconsciemment) une vision bourgeoise du monde dans la nouvelle littérature prolétarienne.

Le style n'est pas uniquement la somme des procédés littéraires, il est aussi une certaine vision du monde, une perception du monde

par une certaine classe. Seul le monisme de la forme et du fond donne un certain style. Le style prolétarien, nous devons le créer et nous le créons.

En 1923, il crée l'Académie libre de la littérature prolétarienne (Vaplite), qui rassemble les meilleurs écrivains de l'époque. Cette période correspond à une nouvelle évolution de son œuvre : il entreprend des récits d'une plus grande ampleur et commence notamment vers 1925 son roman *Irayida*. Le seul fragment qui nous en reste annonce une certaine mutation du style : au lyrisme et à l'éclatement de ses premiers textes succède un récit plus classique. Son autre roman *Les Bécasses* confirme les mêmes tendances. Seule la première partie – parue en 1927 dans le numéro 5 de *Vaplite* – nous est parvenue, car le numéro suivant fut confisqué et détruit par les autorités. On connaît néanmoins les réactions de la critique : les adeptes de Khvylovy y voient son chef-d'œuvre mais d'autres le considèrent comme un échec. On peut en tout cas le définir comme un roman psychologique, narratif et engagé.

D'avril à juin 1925, il entreprend une série de pamphlets. Il y pose une question qui déchaînera les passions : « l'Europe ou la prosvita ? ». Par *prosvita*, il entend l'arriération culturelle de l'Ukraine. Il estime que le pays ne peut sortir de son provincialisme qu'en se tournant vers l'Occident : « Pour l'art, uniquement l'Europe ».

Il développe son point de vue dans une deuxième série de pamphlets : *Pensées à contre-courant* (novembre-décembre 1925). Khvylovy y insiste sur la nécessité pour les intellectuels de se débarrasser de leur dépendance psychologique vis-à-vis de Moscou :

L'intelligentsia ukrainienne, exception faite de quelques révoltés, souffrait et souffre encore de l'arriération culturelle. Notre intellectuel cultivé ne s'imagine pas sans la tutelle

russe. Il se réduit à un rôle de second plan, il n'est capable que de singer.

Un troisième cycle de pamphlets, *Éloge des scribouillards* (février-mars 1926), précise sa pensée : la littérature ukrainienne doit trouver sa propre voie et surtout ne pas s'orienter sur la littérature russe.

Son texte le plus radical, *L'Ukraine ou la Petite-Russie ?* est purement et simplement interdit. Les bolcheviks continuent la politique impériale de déculturation. Dès 1863, Valouiev, le ministre de l'Intérieur, avait interdit la publication de livres religieux et de manuels scolaires en langue petite-russienne. Valouiev prononcera à cette occasion une phrase restée célèbre : « Il n'y a pas, il n'y a jamais eu et il ne peut y avoir de langue ukrainienne. » En 1876, le « tsar libérateur » Alexandre II avait édicté l'oukase secret d'Ems. Il interdisait : « 1) l'importation de livres et brochures en ukrainien de l'étranger ; 2) l'impression et la publication d'œuvres ukrainiennes, même traduites, à l'exception des documents historiques et des œuvres appartenant aux belles-lettres, dans la langue de l'original pour les premiers, sans aucune différence avec l'orthographe russe pour les secondes ; 3) toute représentation ou lecture publique en ukrainien, ainsi que les paroles qui accompagnent les partitions musicales ». En 1895, une interdiction spécifique frappa les livres pour enfants. Ces interdictions ne seront levées qu'après la révolution de 1905. Sous la république populaire d'Ukraine, l'ukrainien devint la langue officielle. Dans un premier temps, l'attitude des bolcheviks vis-à-vis de l'ukrainien fut hostile. Ainsi Mouraviov, commandant des troupes de l'Armée rouge lors de l'offensive de janvier 1918, faisait fusiller tout porteur de papiers rédigés en cette langue. Forts de l'expérience désastreuse d'une telle politique, les bolcheviks inaugurèrent en 1923 la politique d'ukrainisation. Mais la russification fut reprise à partir de 1930, et ce jusqu'en 1990.

Khvylovy est le principal écrivain et théoricien de la renaissance culturelle des années vingt. Il en développe une conception personnelle qui s'appuie sur une mystique révolutionnaire : la « renaissance asiatique ». Selon lui, le réveil de l'Asie et des pays coloniaux sous-développés doit commencer par l'Ukraine, dans la mesure où elle se situe au carrefour de l'Europe et de l'Asie. Pour cela, il faut en Ukraine une Renaissance semblable à celle qui s'est déroulée en Occident dès le xv^e siècle. D'où des slogans lapidaires qui exaspérèrent Staline : « Fuir Moscou ! », « À nous l'Europe ! ».

La discussion littéraire, on le voit, s'est transformée en polémique sur l'avenir de l'Ukraine. Dès 1926, Staline lui-même s'attaque à Khvylovy.

Aujourd'hui, quand les classes prolétariennes de l'Europe de l'Ouest et leurs partis communistes débordent de sympathie pour Moscou, cette citadelle du mouvement révolutionnaire mondial et du léninisme, aujourd'hui, quand les prolétaires de l'Europe de l'Ouest dirigent un regard enthousiaste vers le drapeau qui flotte à Moscou, le communiste ukrainien Khvylovy ne trouve rien à dire en faveur de Moscou, mais appelle au contraire les Ukrainiens à « fuir Moscou au plus vite ». Et on nomme cela internationalisme ! Que dire aux intellectuels ukrainiens du camp non-communiste quand les communistes se mettent à parler, et non seulement à parler, mais même à écrire dans notre presse soviétique la langue de Khvylovy ?

Dès lors Khvylovy est l'objet de persécutions incessantes. En janvier 1927, il quitte Vaplite. De décembre 1927 à mars 1928, il vit à Berlin, à Vienne et peut-être même à Paris. En janvier 1928, il apprend la liquidation de Vaplite. Pour éviter qu'on ne persécute ses amis, il

adresse une lettre ouverte au journal *Kommounist* dans laquelle il dénonce le « khvylovisme » comme une déviation nationaliste.

Il ne dépose pourtant pas les armes et est à l'origine en 1928 du journal *Literatourny Yarmarok* (La Foire littéraire) dans la lignée de Vaplite. Il y fait paraître quelques nouvelles satiriques. Après la liquidation de *Literatourny Yarmarok*, taxé de « nationaliste », la dernière tentative de résistance de Khvylovy est le mouvement *Prolitfront* (Front de la littérature prolétarienne) qui publie le journal du même nom. Khvylovy n'y donne que des articles polémiques. *Prolitfront* est dissout en 1931 et tous ses membres contraints d'intégrer l'organisation littéraire officielle (VOuSPP). Il ne lui reste plus aucun moyen d'exprimer ses idées dans la presse écrite. Ses derniers essais pour écrire sur des sujets acceptables par le Parti rencontrent un échec total. Au début des années trente, toutes les possibilités de créer lui sont interdites.

Le matin du 13 mai 1933, Mykola Khvylovy téléphone à quelques amis pour les inviter chez lui. « Je vous lirai ma meilleure œuvre », dit-il à Lioubtchenko. Ils seront huit à venir, Oles Dosvitny, Mykola Koulich, Ostap Vychnia, Hryhory Epik, Ivan Dniprovsky, Mykhaïlo Iohansen, Ivan Sentchenko et Arkady Lioubtchenko. Tout le monde est déjà au courant : cette nuit la police politique a arrêté Ialovy (écrivain dont le pseudonyme est Ioulian Chpol). Le thé est servi. Boute-en-train attiré du milieu intellectuel de la capitale de l'Ukraine soviétique, il prend la guitare et chante quelques vers de Pouchkine :

Rien à faire on ne voit plus la trace ;
Nous avons perdu le chemin, que faire ?
Le diable nous mène où bon lui semble,
Nous fait errer dans les recoins...

Il est un peu plus de 11 heures, Khvylovy pose la guitare et va dans son cabinet. Quelques instants plus tard un coup de feu claque, le sang gicle, un revolver pend dans sa main droite, le corps s'est effondré sur la table. Une feuille repose à côté du cadavre chaud :

Arrêter Ialovy c'est fusiller
toute une génération... Pourquoi ?
Parce que nous étions les communistes
les plus sincères ? Je ne comprends plus rien.
Pour la génération de Ialovy,
le premier responsable c'est moi, Mykola Khvylovy.
« Donc », comme dit Semenko...
c'est clair.

Il fait une magnifique journée pleine de soleil.
Vous ne pouvez imaginer combien j'aime
la vie. Nous sommes le 13 aujourd'hui.
Vous souvenez-vous combien j'aimais ce chiffre ?
Cela fait terriblement mal.

Vive le communisme.
Vive la construction socialiste.
Vive le parti communiste.

Immédiatement après sa mort, ses œuvres et jusqu'à la mention de son nom furent interdites. Mykhaïlo Ialovy sera fusillé en 1934. Semenko, le chef de file des panfuturistes, auquel appartient aussi Ialovy, est arrêté en 1934 et meurt en 1937. Dosvitny, Vychnia, Epik sont emprisonnés le 1^{er} décembre 1934. Le même jour, à Yalta, meurt Dniprovsky dans des conditions mystérieuses. Le 7 on arrête Koulich. Dosvitny est condamné à la peine capitale, les autres écopent de dix ans. La plupart mourront dans les deux années qui suivent. Iohansen est arrêté en 1937 et fusillé peu après. Lioubtchenko émigrera. Mais les quelques milliers d'intellos – souvent complices du régime – trucidés à cette occasion semblent peu de chose en comparaison de la famine artificielle organisée en 1932-1933 qui fera

entre six et dix millions de morts. « Pourquoi comparaissons-nous à la mort d'une personne, tandis que la mort de milliers nous laisse indifférents ? Parce qu'il nous manque le sens du collectivisme. Ce n'est pas dans l'ABC du communisme » dit Khvylovy dans *Le rédacteur Kark*. Comment parler de cette shoah occultée ? Une circulaire secrète de 1933 ordonnait aux tribunaux locaux de la république d'Ukraine de transférer toutes les affaires d'anthropophagie directement à Moscou...

Le travail de traduction, on le sait, est une forme de trahison, nonobstant trahir l'auteur en transcrivant les noms propres et noms géographiques ukrainiens à partir du russe nous a semblé non seulement inintelligent mais encore anachronique. Pour les nostalgiques, voici un petit lexique ukrainien-russe : Dnipro/Dniepr, Hohol/Gogol, Kharkiv/Kharkov, Khvylovy/Khvylievoï, Kyïv/Kiev, Lviv/Lvov, Tchernobyl/Tchernobyl... D'autre part la mise en page et la ponctuation de Mykola Khvylovy jouant un rôle important dans ses textes, il nous a semblé préférable de nous y tenir au plus près.

Préface

Ne sois pas naïve, Marie !

Dans *Nouvelle introductive* qu'il écrit pour le premier tome de ses œuvres complètes, Mykola Khvylovy ne cherche même pas à expliquer au lecteur pour qui, pour quoi et comment il écrit. Cette introduction est pleine de joyeuses saillies, ou comme l'écrit Khvylovy de *frantsouzke parykmakherstvo*. *Frantsouzke*, c'est-à-dire français, parce que la révolution est française, quand bien même elle se passerait en Ukraine. *Parykmakherstvo* (coiffure), parce qu'il écrit dans un style ornemental rythmique, que ce « russisme » est un mot allemand, qu'il aimait à jouer avec les mots, avec les sons, qu'il aimait le « parfum des mots ». Le professeur Tcham, le « metteur-en-page » Carno, le docteur Tagabatt, tous sont des esprits (dou'khy) de salon de coiffure qui ne se différencient des parfums (doukhy') que par l'accent tonique... Ainsi joue-t-il avec son propre prénom, dans *Arabesques* : « Mykola », le parfum de ce mot rappelle Hohol¹*, qui lui aussi écrivit ses

* Les notes sont regroupées en fin de volume.

Arabesques, tandis que le parfum de « Nicolas » évoque les Nicolas de l'aristocratie russe, le Nicolas Stavroguine des *Démons* de Dostoïevski par exemple. Les mots de Mykola Khvylovy sentent l'art, la littérature, les littératures : ukrainienne, russe, française... Et à travers ces parfums transparait l'odeur de la vie : « Bonjour Ioulian Chpol ! Bonjour la vie fragrante ! » dit-il à la fin de *Nouvelle introductive*, évoquant de façon prémonitoire « sa mort mystérieuse ». Six ans plus tard, le lendemain de l'arrestation de son ami l'écrivain Ioulian Chpol, il réunira ses plus proches amis, « pour leur dire sa plus belle œuvre » ; et il se tirera une balle dans la tête. Cela se passera le 13 mai 1933. Cette année-là, les rues de Kharkiv seront jonchées de cadavres, les paysans mourront de faim par millions. Cette Grande Famine fut organisée par le Parti communiste, le parti de Khvylovy. Six millions de morts. En 1924 déjà, Khvylovy parle de ces six millions qui pèseraient sur sa conscience : la conscience du tchékiste dans *Я (Romantica)*. Plus tard, toujours dans *Nouvelle introductive*, il se souviendra de la date de sa mort mystérieuse : « Nous sommes le 13, mon chiffre préféré » et juste après apparaît de nouveau le nom de son ami, Ioulian Chpol. Quelques semaines avant sa mort, il fit un voyage dans les villages mourant de faim en compagnie du jeune prosateur A. Lioubtchenko, auquel il prometta de révéler un mystère : « un mystère qui explique le sens et la raison d'être de notre existence ». Mais Khvylovy ne tiendra pas sa promesse. Et Lioubtchenko intitulera ses souvenirs de Khvylovy : *Son mystère*. Mystérieuses aussi restent sa biographie, son combat politique, son œuvre, sa mort. Sa mort est mystérieuse, et pas

seulement parce qu'il a laissé un mot où il jurait fidélité au communisme.

Pourquoi avoir écrit ce mensonge ? Parce qu'il essayait de sauver ceux qu'il avait entraînés dans son combat ? Mais il savait qu'il était trop tard. Déjà en 1928 il saborda le « khvylovisme », dans un genre très en vogue à l'époque, l'autocritique. Sous ce masque, déjouant les censeurs imbéciles, il avoua publiquement ses pensées secrètes sur la politique de Staline. Ainsi critique-t-il le PC de l'Ukraine occidentale pour son « khvylovisme ». Si vous souscrivez aux idées de Khvylovy, dit-il, fondez un club de suicide. Le PC d'Ukraine occidentale n'a pas suivi ses conseils. Et lors de la libération de l'Ukraine occidentale en 1939, ses membres seront liquidés par le NKVD.

Le mystère de la mort de Khvylovy demeure aussi, parce qu'en 1927 il publia une lettre ouverte, toujours dans le style voyou, dans laquelle il promettait à l'un de ses anciens amis, V. Koriak, devenu critique-délateur officiel, et à ses camarades tchékistes, de venir se venger... de l'au-delà. (Koriak sera liquidé dans les années trente.) Et pourtant ils commencèrent ensemble, et peut-être ensemble étaient-ils devenus des tchékistes (quand ? pourquoi ? où ?). Nous ignorons si Khvylovy fut réellement tchékiste. Selon la légende, non seulement il aurait été un bourreau bolchevique durant la guerre civile, mais il aurait même assassiné sa propre mère (qui lui survécut). D'autres légendes affirment le contraire : il aurait été membre du parti des socialistes-révolutionnaires et même officier dans l'armée de Petlioura. Mais la Tchéka, qui le traitait de tous les noms, y compris de fasciste, ne lui rappela jamais ce passé petliouriste.

La biographie de Khvylovy, telle que nous pouvons la connaître aujourd'hui en émigration, se présente ainsi : Mykola Hryhorovytch Fitylov est né le 13 décembre 1893 dans une famille d'instituteurs de province, de père russe et de mère ukrainienne. Après le divorce de ses parents, il est élevé par sa mère. Il ne termine pas le lycée et travaille comme instituteur. Il est envoyé au front pendant la Première Guerre mondiale, puis participe à la guerre civile, aux côtés des rouges. Il entre au PC en 1919. Il va ensuite travailler en usine, ce qui donnera l'occasion aux critiques de parler de « poésie prolétarienne ». Il est vrai que ses premières poésies, publiées en 1921, évoquent bel et bien des usines et des mines, mais les prolétaires y ressemblent plus à des alchimistes ou à des francs-maçons qu'à des ouvriers. Un délateur écrivait à propos de l'organisation Vaplite (Académie libre de la littérature prolétarienne), fondée par Khvylovy, que les règles d'admission en étaient maçonniques...

En 1923 paraît un premier recueil de nouvelles qui le place sous les feux de la critique. V. Koriak, en jouant sur le nom de l'auteur (*khvyliia*, la vague, *khvyliouvaty*, agiter, inquiéter, *khvyliouvatyssia*, être agité, bouleversé) écrivait enthousiasmé : « Réellement, Khvylovy lui-même est agité et il nous bouleverse, nous enivre et nous rend mal à l'aise, et finalement nous ravit. » Les critiques « bourgeois » notaient « l'air, les vastes espaces » de sa prose, son « œil rapide », son laconisme. Ils s'enthousiasmaient pour cet air frais qui entra avec lui dans les chambres étouffantes du provincialisme ukrainien.

Mais l'enthousiasme de la critique retomba dès que les censeurs du parti se rendirent compte de

l'ésotérisme de ses images « prolétariennes ». En 1925 débuta la fameuse « discussion littéraire », dont le prétexte était la nouvelle *Я (Romantica)*. Un critique officiel, un de ces -enko incultes dans la droite ligne du parti (le suffixe -enko, très courant dans les noms de famille ukrainiens, est pris par Khvylovy comme une « caractéristique nationale secondaire »), affirmait, plein de juste colère, que c'était une œuvre décadente, que le « moi » d'un communiste ne saurait se scinder, parce que le communiste est un homme entier. Khvylovy répondit par une série de pamphlets : les « lettres à la jeunesse littéraire » réunis sous le titre *Quo vadis ?* D'un camp comme de l'autre toujours plus de monde se joignit à cette discussion. Khvylovy poursuivit la polémique avec de nouvelles séries de pamphlets : *Pensées à contre-courant* (1925), *Éloge des scribouillards* (1926), *L'Ukraine ou la Petite-Russie ?* Enfin Staline lui-même intervint dans la discussion : il reprochait au communiste ukrainien le slogan « Fuir Moscou ! »

Pour Khvylovy il ne s'agissait pas de rompre politiquement avec Moscou. Son mot d'ordre découlait de sa conception de la révolution culturelle ukrainienne : elle devait précéder les révolutions dans les pays du tiers monde.

Dès 1923, le parti se voit forcé d'appliquer la politique d'ukrainisation de l'appareil du parti, de l'administration, du prolétariat. Tels sont les ordres de Lénine, échaudé durant la guerre civile par la question ukrainienne ; il sait qu'on ne saurait faire fi des aspirations nationales. Avec d'autres communistes nationaux, Khvylovy exige que la politique d'ukrainisation soit appliquée « pour de vrai ».

Il développe le point de vue suivant : l'empire russe est par nature eurasien. Or ni l'Asie ni la Russie-Eurasie n'ont connu la Renaissance. L'Europe, si ! Donc orientation sur l'Europe. Il faut, dit-il, en s'appuyant sur cette culture « faustienne », créer la Renaissance eurasienne. Les obstacles qui se dressent sur le chemin de cette ukrainisation-européanisation sont les traditions culturelles féodales et impériales, l'absence en Russie de l'homme de la Renaissance, de l'homme à la psychologie européenne : docteur Faust, Don Quichotte, Luther, Cromwell, Michel-Ange, Raphaël, Savonarole, Marx et Lénine (?). Pierre I^{er} transposa de façon mécanique les acquis de l'Europe en en rejetant l'essence : l'individu. Pour cette raison le bureaucrate-philistin règne en Russie, quand bien même bolchevique, et non l'individu à la volonté créatrice. L'Ukraine reste une province et une colonie de l'empire : coloniale, c'est-à-dire asiatique. Mais une colonie spécifique, européenne par ses traditions et ses sources. Avant sa destruction par Pierre I^{er}, l'Ukraine avait façonné l'homme de la Renaissance, par exemple le hetman Mazeppa qui tenta d'arracher sa patrie à l'Asie de Pierre I^{er} et de la mener vers l'Europe de Charles XII. Donc, propose Khvylovy, il faut commencer la Renaissance asiatique, s'arracher à l'emprise psychologique de la métropole, du Moscou des philistins. Moscou elle-même doit encore découvrir l'Europe, alors pourquoi garder le cap culturel sur cette Russie arriérée ? De là les slogans qui provoquèrent la fureur de Staline : « Fuir Moscou ! », « À nous l'Europe ! », et aussi « À nous l'intelligentsia ! ».

La révolution culturelle bolchevique prétendait combler le fossé culturel qui séparait l'élite des

masses : on élevait le peuple, lui apprenant à lire et à écrire, et en même temps on rabaisait ou éliminait l'élite. La masse uniforme des Soviétiques étant le peuple idéal pour suivre moutonnement le Parti, ses chefs, son Chef, vers le royaume à venir. La conception de Khvylovy est diamétralement opposée : sauvegarder et développer la culture supérieure. L'ukrainisation du prolétariat devait faire disparaître la confrontation nationale et sociale entre la ville et la campagne. La campagne ukrainophone et le prolétariat devaient passer du savoir-lire et écrire à l'individualisation et enfin à la culture de la cité nouvelle, la ville de la Renaissance. Mais l'Histoire a suivi Staline, comme Khvylovy l'avait décrit dans *Я (Romantica)* : les tchékistes menèrent l'Ukraine par la route funèbre vers les déserts de la mort.

L'artiste Khvylovy s'est trouvé être plus clairvoyant que le Khvylovy politique, mais je dois enfin révéler son mystère. Il y fait allusion en choisissant le titre *Arabesques*. Deux œuvres ont déjà porté ce titre, celle de Mykola Hohol et celle d'André Biely, le plus grand des prosateurs russes du xx^e siècle. Ce qui réunit ces trois œuvres est le sentiment mystique de la venue prochaine de l'Antéchrist en Russie. Khvylovy prévient le lecteur de la dimension mystique de ses écrits en s'adressant à son étrange compagne, Marie, et à travers elle au lecteur : « Ne sois pas naïve, Marie ! Je t'apporte le parfum du mot. » Ne soyez pas naïf, respectable lecteur, ne prenez pas ses paroles pour paroles d'Évangile. Recherchez plutôt dans *M. Pickwick* les blagues que Khvylovy rapporte dans *Arabesques*... Vous ne les trouverez pas, car Dickens est ici un artifice, un

masque de carnaval sous lequel Khvylovy présente certaines des idées de Rudolf Steiner, fondateur de l'anthroposophie et maître spirituel d'André Biely. Grâce au spécialiste franco-polonais de l'œuvre d'André Biely, Frédéric Kozlik, j'ai réussi en 1983 à résoudre ce mystère de Khvylovy et du poète Pavlo Tytchyna. Le hasard (?) voulut qu'en ce cinquantième anniversaire de la Grande Famine et de la mort de Khvylovy, N. Kornienko publiât à Moscou le résultat des recherches qu'elle a menées avec Less Taniouk. Elle prouve l'existence d'un groupe anthroposophe comprenant le poète Tytchyna, le metteur en scène Kourbas, et d'autres leaders de ce qui fut appelé la Renaissance fusillée.

Parmi les nouvelles proposées ci-après, la plus anthroposophe est certainement *Я (Romantica)*. Je ne m'arrêterai que sur quelques symboles-clés. Cette nouvelle fait clairement référence à plusieurs textes : au *Zarathoustra* de Nietzsche, à *La Colombe d'argent* (une secte révolutionnaire engendre l'Antéchrist) et *Я (Épopée)* de Biely, ainsi qu'au *Bref Récit sur l'Antéchrist* du fondateur de la philosophie russe, Wladimir Soloviev.

Dans cette perspective le sujet de *Я (Romantica)* possède un arrière-plan symbolique et ésotérique. Quatre tchékistes font un « dieu » de la Tchéka, mettant en pratique les préceptes du commissaire du peuple pour la Culture de Lénine, Lounatcharsky, le fondateur de la philosophie des « théoconstructeurs ». Qui sont ces tchékistes mystiques ? Le docteur Tagabatt est de toute évidence Lucifer, son nom pourrait se traduire de l'allemand par « le père du jour », ce que les Slaves appellent « le démon de midi ». Le dégénéré correspond à son

pôle opposé, « le démon de minuit », le père de la nuit, du mensonge et de la mort ; son nom est Arhiman. « Я » (« moi », « je », c'est-à-dire le narrateur) est l'Antéchrist que les deux premiers ont attiré dans un sabbat démoniaque. Le quatrième, Andrioucha, est *andros*, l'homme sans volonté. Pourquoi « l'affaire 282 » ? Parce qu'il s'agit de l'apocalypse. C'est l'affaire des théosophes, de la quête de Dieu, autrement dit de Jean Baptiste, dont la fête tombe, d'après le calendrier orthodoxe, le 282^e jour de l'année. Ainsi Khvylovy, suivant en cela l'opinion de Steiner, montre que les bolcheviks instaurent en Ukraine le royaume eurasien de Satan-Arhiman. Et, en tant que communiste, Khvylovy y prenait part. Il n'était pas surprenant que son moi se scindât, et que pour atténuer sa faute devant la Mère-Ukraine il tentât de créer un art chrétien profondément spirituel. Là réside le sens véritable de l'œuvre de Khvylovy et non pas dans la mise à jour de telle ou telle clé que le lecteur peut parfaitement ignorer. Comme il peut ignorer le système complexe de la science spirituelle, la christosophie, du penseur allemand. C'est le *parikmakherstvo* allemand qui importe. C'est la forme que Khvylovy donne à l'idée steinerienne d'eurythmie. Steiner rêvait à la création de nouvelles formes artistiques qui animeraient et spiritualiseraient le sujet, le procédé, le geste, la lettre, le son, la note, la couleur, qui à leur tour réveilleraient dans l'homme son esprit, sa nostalgie pour le ciel, bleu ou azur. C'est ce qu'ont essayé de réaliser en Russie des hommes comme Biely, Volochine, Khodassievitch, et en Ukraine Khvylovy, Kourbas, le dramaturge M. Koulich, le peintre Iou. Mykhaïliv, le compositeur Kozinsky... Ils

se donnaient le nom d'akromantes, c'est-à-dire de « romantiques actifs » expliquèrent-ils aux lecteurs naïfs. Mais l'arôme d'akromante n'est qu'en partie celui de nécromant ; on pourrait traduire du grec par « ceux qui voient loin »... Ils appelaient leur mouvement artistique « vitaïsme », salutation à la vie. C'est parce qu'ils aimaient la vie que la force « mortifère », le diable gris, le professeur Tcham, le bureaucrate universel, les a tués.

Comme l'hirondelle, ils entrèrent dans l'impasse communiste et se brisèrent sur les murs de cette prison. L'hirondelle – d'après Steiner – est le symbole de la pensée vivante. Ainsi la pensée vivante, pleine, courageuse, de l'Ukraine s'est brisée contre l'année maléfique 1933. Elle ressuscitera dans les années soixante et le slogan « Fuir Moscou ! » se réalisera politiquement en 1991. « À nous l'Europe ! »

Leonid Pliouchtch
Juin 1992, Nanterre

Remerciements du traducteur

Qu'il me soit permis de remercier ici
Anne Renove et Oleksa Tkatschenko pour
leur aide précieuse.

Avertissement

Nous attirons l'attention du lecteur sur le fait que l'italique renvoie au français dans le texte original, et les petites capitales, au russe.

... *Prélude*

... *Le Livre de la Colombe*¹ ; chant premier. Il fut écrit par la sagesse de la frérie panhumaine en l'an 2066 de l'ancien calendrier.

... Et c'est le prélude au conte australien, un conte des Montagnes bleues.

– Tout près vagit le Grand Océan. L'air embaume l'odeur bleue, l'odeur marine apportée par les alizés. La soirée australienne descend doucement. Dans tous les coins du monde brûlent les phares rouges, et d'en haut, des villes flottantes, tambourine la musique. C'est l'Amérique, l'Afrique, l'Asie, l'Australie et l'Europe, ce sont les villes souterraines et les villes flottantes et aussi les villages qui fêtent le millénaire de l'ère nouvelle. Aujourd'hui la radio fait un joyeux brouhaha au-dessus de la Terre, et transmet dépêche sur dépêche vers Mars. En ce jour, dans les espaces vides séparant la Terre de Mars, des lumières vertes s'allument coup sur coup, éclairs reliant les radios des deux planètes du premier système solaire.

Nous sommes en l'an 1000, le 7 novembre². Il y a mille ans de cela, jour pour jour, commença l'ère

nouvelle dans le Nord profond, pas loin du Gulf Stream.

(Fais ton brouhaha, fais ta chanson, ô radio, ô puissante radio, chante le millénaire de l'ère nouvelle !)

Quelque part au pied de la montagne du Cygne noir – la plus haute de tout le massif des Montagnes bleues, dans le Sud-Est de l'Australie, autour d'un joyeux feu de camp, sont assis quelques hôtes d'Amérique, d'Angleterre, d'Allemagne, et quelques autochtones. Le vieil Hollandais a retenu ses hôtes, c'est un poète, un ménestrel, descendant de ces marins téméraires qui cinglèrent les premiers vers le Sud lointain et découvrirent cette terre : l'Australie. Dans sa jeunesse le vieil Hollandais est allé en Provence, qui est au Sud de la France, et depuis ce temps il se dit ménestrel, car on appelait ainsi les anciens poètes de Provence.

Le vieil Hollandais avait promis à ses invités de leur faire goûter après la fête d'un plat inconnu à cette époque : un conte. Il n'y avait plus de contes en ces temps-là car la vie elle-même était devenue un conte. L'Américain parla et dit :

– Ainsi, chez vous, on fête toujours l'ère nouvelle au pied de la montagne du Cygne noir. Est-ce que votre conte n'aurait pas un rapport avec ce fait ?

Le vieil Hollandais alluma sa pipe et dit lentement :

– Oui ! Mon conte parle du Cygne noir, de sa montagne et des hommes lointains dont parle *Le Livre de la Colombe*.

Alors l'Allemand parla et dit :

– J'écouterais votre conte avec un grand plaisir, mais à 9 heures je dois assister à la soirée du

342^e club de la frérie panhumaine, qui est au 1892 de la Léninstrasse. J'espérais que vous auriez fini pour 8 heures et demie, car il me faut un quart d'heure pour aller d'Australie en Allemagne, et un autre quart d'heure pour me reposer.

Le Hollandais souffla un filet de fumée bleue et dit :

– Bien sûr, j'aurai fini.

Mais le Hollandais ne se pressait pas. Il était profondément plongé dans ses pensées, il s'était transporté dans le brouillard des temps passés.

... Sous la Tasmanie sommeillait le Gulf Stream dont nous avons déjà parlé. Sous la Tasmanie grondaient les océans – les deux ogres-océans poursuivaient leur lutte éternelle – le Grand Océan contre l'océan Indien.

Et là, au pied des Montagnes bleues, chantaient les cannes à sucre et s'agitaient les dattiers sous la bise. Et l'on entendait le brouhaha lointain du grand port australien de Sydney.

Cinq minutes s'écoulèrent encore et le vieux poète hollandais ne commençait toujours pas son conte. Il restait plongé en lui-même et ses pensées erraient dans les labyrinthes des temps très anciens. Mais quand au-dessus de l'Australie s'allumèrent des centaines de millions de lumignons, quand au-dessus des villes flottantes passèrent les escadrilles de la division sibérienne de la frérie panhumaine, le Hollandais posa son chapeau sur le petit appareil qui le ramènerait dans une des villes flottantes, et dit de sa voix de vieillard...

.....

Ce qu'il a dit, je l'ignore encore. C'est moi qui l'ignore : l'auteur de ce fragment.

Sans doute commençait-il ainsi :

– Il y a dix siècles de cela, un lourd brouillard planait sur la terre. La terre était convulsée de souffrances, les mers étaient de sang humain. Un seigneur puissant, un seigneur despote régnait alors. Il y avait – l'or, l'or, l'or.

... Ce conte parlera de nous, je l'écrirai dans dix ans. Le titre : *Conte australien*. Pourquoi australien – je n'en sais rien moi-même.

... Je viens de rentrer.

Aujourd'hui nous sommes le 5 novembre. La ville ressemble à l'Australie telle qu'elle sera dans dix siècles.

– Écoutez, je suis aujourd'hui amoureux de la vie comme un adolescent !

Toute la ville est décorée de lampions, et les automobiles sont remplies d'enfants. La ville brouhaha. Et en novembre avril refléurit : il tombait une petite pluie grise et soudain ce fut comme un été indien.

À toute allure... ou plutôt non, se traînent les camions pleins de gamins.

– Commune !... Commune !... Hou-hou, les gosses !

Alors, au revoir !

Et le conte australien, je l'écrirai un jour.

La venelle

Des labours froids s'en vient l'automne. Le crépuscule bleuté descend sur la venelle. Le jour naît à l'est. La cloche sonne sur la tour – bruit sourd et humide.

Leonid Hambarskyï terminait son thé matinal. Déjà il était ivre de l'impossible bonheur à venir, il s'y était noyé et seul l'écho argenté d'une douce inquiétude flottait au-dessus. En ce jour devait paraître –

– la critique de la revue qui avait publié son premier article. Bien sûr, depuis longtemps il se considérait comme un professeur rouge, et même :

quand il se reposait au sanatorium, en Crimée, il avait donné quelques conférences, et les affiches annonçaient :

« professeur Hambarskyï ».

Il pensait à Marianne, souvenir violet. Cette fille hautaine ne lui sortait pas de la tête.

Maintenant...

Mais c'était un peu naïf et il s'en rendait parfaitement compte.

Sa serviette soigneusement refermée, Leonid Hambarskyï se dirige vers le centre-ville d'un pas pressé.

Dehors règne l'automnale mélancolie du mauvais temps. Par-dessus les marécages de la ville s'en viennent les pluies froides et monotones.

Arkadiï Andriiovytch se lève tôt et se déplace dans l'entrée. Puis c'est au tour de Stepanida Lvivna de se lever. Marianne ne couche pas à la maison. Une bruine froide crachote. Le long de la cour brinquebale une calèche qui fait sa « ronde ». Les chevaux pataugent paresseusement dans la gadoue. Une voisine passe, en route pour le marché aux poissons.

Les premiers cocoricos du coq d'en face emplissent toute la venelle.

Arkadiï Andriiovytch boit son thé et part au travail. Stepanida Lvivna prépare le déjeuner.

Hambarskyï traverse l'entrée.

... Les chevaux ont enfin réussi à sortir la calèche dans la rue Hloukhaïvska, maintenant ils trottent prestement.

Le trottoir se réveille.

... La vie de la famille c'est :

sur la tour la cloche sonne neuf heures, et Arkadiï Andriiovytch va au travail. Avant Arkadiï Andriiovytch se croyait amoureux du chef de bureau, maintenant du commissaire.

Mais la réalité est bien plus simple : il est amoureux du bureau – d'un amour sans échappatoire, d'un amour fatal. Ce rêve revient à chaque veille de Noël (quand il y a le sapin, comme dans l'enfance) : apparaît la reine enchantée, tout de

blanc vêtue, et près d'elle, gantés de blanc, presque vivants – raffinés, élégants – des journaux, des colis, des paquets cachetés, et d'autres choses semblables.

... Stepanida Lvivna est une douce épouse et une bonne ménagère.

... Soudain une sirène hurle rue Hloukhaïvska – longue, comme si c'était une gorge que l'on tranche : c'est une automobile qui passe...

... Et dans la chambre, où auparavant étaient accrochés les portraits d'Alexandre II, de Nicolas II, et encore d'un général blanc sur son cheval blanc – maintenant il y a :

Lénine,
Trotsky,
Rakovsky ¹

et un tout petit portrait de Karl Marx.

Quelqu'un avait dit à Stepanida Lvivna que Marx était juif, et elle s'était vexée, parce qu'elle ne le savait pas et disait à tout le monde que Marx –

– est de Pétersbourg ² !

Depuis, le portrait est petit.

Quant à Trotsky, Stepanida Lvivna dit :

– Et qu'est-ce que ça fait qu'il soit juif ? Il n'a pas l'intention de dissoudre les ADMINISTRATIONS, de licencier les fonctionnaires... Et des Juifs, j'en ai connu un à Poltava, un épicier, un type très bien : il faisait même crédit.

Stepanida n'avait pas accroché le portrait de Zinoviev parce que, disait-elle, il est jeune et trop frisé.

... Et Marianne est leur fille.
De Marianne on dit :

Dieu du ciel ! Comment une FEMME aussi épanouie peut-elle naître de si petits parents !

En 1917 Marianne a laissé tomber le lycée (« AU DIABLE ! »), elle est entrée à la TCHÉKA.

Alors Arkadiï Andriiovytch dit :

– Marianne, que fais-tu là ??

Alors Stepanida Lvivna dit :

– Marianne, que fais-tu là ???

Et puis ils se sont fait une raison :

« C'est la volonté de Dieu ».

Leonid Hambarskyï est leur voisin.

Marianne rentra du travail et alla directement dans sa chambre. Assise près de la fenêtre, elle était tout entière dans ses pensées.

La nuit blanche avait déposé sur ses joues pâles une rougeur froide et malsaine. Elle se souvenait avec dégoût de la bacchanale au Grand Hôtel...

(... Une petite pluie frappait la vitre...)

Elle se souvint du visage lubrique, bestial du type et des excroissances purulentes sur son ventre...

Alors des phosphorites vides brillèrent dans ses yeux. Le vide coulait comme de l'acier en fusion dans chaque nerf de son être.

Alors brusquement elle sentit la souffrance près du cœur et l'afflux d'énergie.

Marianne sortit de son bas une liasse de billets et violemment la jeta dans un coin.

Derrière la fenêtre d'en face remua une lumière. On entendait une balalaïka et des exclamations joyeuses. Des bribes parvenaient jusqu'à elle :

« Nous sommes des forgerons, des forgerons,
Nous forgeons le bonheur sur terre. »

... De l'autre côté vivaient des kom-somols³ et toujours ils perturbaient la venelle de leur enthousiasme d'agit-prop.

Marianne écrit :

« Cher ami ! Vers ton pays lointain, au nord. J'ai envie de le dire autrement : AU NORD. Ton peuple a deux mots merveilleux, on ne peut les traduire – NORD et MÉLANCOLIE⁴. Mais le mot le plus beau qui existe sur terre c'est :

TCHÉ-KA

« T'en souviens-tu ? Les wagons arrêtés, le chuintement songeur de la loco. Nous allons vers les steppes pétrifiées dans le rêve, où guettent l'alarme et l'inconnu, où s'ouvrent les abysses de joie et les abysses de peine. Une gare, une autre, les sémaphores, les steppes... Ce vide n'existait pas à l'époque...

« Et maintenant c'est l'automne. Les pluies, les troupeaux affaissés des nuages. Il n'y a plus : SEKIM BACHKA⁵ ! On m'a virée du parti – je ne sais plus pourquoi – si je me souviens bien c'est parce que je n'avais pas payé les cotisations depuis trois mois. Mais ce sont des bêtises : on m'aurait virée de toute façon. J'ai entendu un responsable du parti dire :

« – Nos FEMMES fument des cigarettes !

« ... En un mot je suis une communiste hors parti. Mon papa, Arkadiï Andriiovytch, dit :

« – Marianne, comment fait-on pour s'inscrire au parti ?

« ... Je lui ai expliqué. Il veut poser sa candidature, passer la période d'essai. N'est-ce pas que c'est touchant ?.. Mais il ne s'agit pas de cela. Tu me demandes ce que je fais. Je travaille, bien

sûr, mais ce que je veux c'est m'enivrer, jusqu'à perdre conscience. Parfois je vais écouter les discours oiseux du professeur bidon Hambarskyï, qui est sans doute amoureux de moi... Mais il ne s'agit pas de cela. Je t'avais écrit, pour te dire que je voulais mettre fin à mes jours. Me voilà décidée. Et pour qu'il n'y ait plus de retour possible, cette nuit je me suis donnée à un syphilitique. C'est le meilleur moyen de faire preuve de volonté. N'est-ce pas ? Il n'y aura plus désormais d'hésitations. Ainsi font les TCHÉKISTES d'antan... Il pleut dans la cour. On ne voit pas le soleil. NORD. MÉLANCOLIE... Mais le plus beau mot au monde c'est TCHÉKA ! Cher ami, je suis amoureuse de ton peuple. Je crois ! ressuscitera le mot sublime de TCHÉ-KA ! Alors ressusciteront les flots bleus de l'enthousiasme et de l'alarme des steppes.

« ... Et maintenant il pleut et le cœur me fait mal. NORD. MÉLANCOLIE.

« P.S. Dans une heure je me pendrai. Adieu. »
Mais aussitôt elle songea avec horreur :

– Adieu ?

... Les heures passaient. Marianne allait d'une pièce à l'autre. Nerveusement elle arrangeait les plis de sa robe.

... Les heures passaient.

Arkadiï Andriiovytch n'avait pas touché son salaire depuis onze mois, et ce jour-là il avait touché quarante millions d'arriéré. Il hurlait sa joie, hors de lui.

Il cria :

– Marianne, tu te rends compte ! Qua-a-a-arante millions !

Et d'un geste vainqueur il agita les liasses de billets au-dessus de sa tête.

Stepanida Lvivna s'affairait autour du samovar ⁶. Elle non plus n'était pas dans son assiette, ses joues toujours pâles avaient légèrement rougi. Ses mains tremblaient et elle n'arrivait pas à allumer le feu.

— On dit Lénine, Trotsky... Et c'est des gens très bien. Ils ne veulent pas liquider les ADMINISTRATIONS.

Arkadiï Andriiovytch dit :

— Oh, ma petite Stepanida, si tu connaissais l'embrouillamini qu'il y a chez nous maintenant. Le camarade Aralskyï est revenu de Piatyhorsk, et son poste est déjà occupé par un autre responsable. Et maintenant il y a deux chefs et chacun décide de son côté. C'est bien malheureux. Mais je pense que c'est Aralskyï qui l'emportera.

— Et lequel est le plus sympathique ? demanda Stepanida Lvivna.

— Comment, mais Aralskyï, bien sûr... Et tout sérieux, il ajouta : Il a de grandes relations. Et bel homme, avec ça !

— Alors, prends bien son parti ! dit Stepanida Lvivna et, levant les yeux : Arkacha ⁷, il n'a pas encore de portrait ?

— Quoi ?

— Je l'aurais accroché... Qui sait, s'il vient à nous rendre visite. Tu sais, ce ne sont pas des gens orgueilleux...

Elle soupira :

— Mon Dieu, qu'a-t-elle fait, la révolution ! Des gens si bien, si sympathiques...

Le vent s'était engouffré dans l'entrée, il faisait tournoyer la fumée et puis l'emportait brusquement dans l'automne humide. Un ciel mélanco-

lique regardait par la fenêtre. Derrière la fenêtre les feuilles tombaient. Bientôt viendrait le blanc hiver...

De nouveau les cloches appelaient à l'OFFICE DES MORTS.

... Soudain Leonid Hambarskyï fut dans l'entrée, on le voyait bouleversé, il alla vers sa porte.

Stepanida Lvivna demanda :

– Monsieur le Professeur, voulez-vous un peu d'eau chaude ? Vous savez, aujourd'hui Arkacha a reçu son TRAITEMENT...

Tandis qu'Arkadiï Andriiovytch maugréait :

– Chou-chou ! Chou-chou ! Tsmok ! Tsmok ⁸ ! C'est bien beau tout ça, mais il n'y a pas de travail : pas d'entrée, pas de sortie. Il n'y a que des courses dans le corridor.

... Marianne écoutait ces propos quand elle sentit la colère monter vers son cœur, alors elle cria de sa chambre :

– Papa, on appelle cela le stade de l'organisation ! Entendez-vous ? Je l'entends depuis mille ans ! Oui, depuis mille ans !

Une rougeur malade colora ses joues, mais Arkadiï Andriiovytch ne le voyait pas et il se fâcha :

— Tu sais Marianne, bien que tu aies été à la TCHÉKA, tu n'y COMPRENDS QUE COUC dans les affaires d'État.

Et Stepanida Lvivna ajouta :

– Marianne ! Qu'est-ce que tu as à faire avec les affaires d'État ? Moi, je sais ce que tu voudrais : tu voudrais que Lénine, et Trotsky, et le camarade Rakovsky, ferment toutes les ADMINISTRATIONS, et que papa reste sans un morceau de pain. Mais ce

sont des hommes raisonnables et sympathiques. Ils ne feront pas ça, sérieusement.

Marianne ne répondait pas, nerveusement elle arrangeait les plis de sa robe.

Hambarskyï reposa la revue sur la table et s'accota à la fenêtre, désespéré. Le critique écrivait que l'article était plein de prétention à l'académisme, et que l'auteur le faisait penser –

au télégraphiste Iat de Tchekhov⁹.
C'était si insultant, si indélicat à la

fin...

Anxieux, Leonid Hambarskyï pensait qu'il ne pourrait plus rétablir sa renommée, que sa carrière de professeur était désormais réduite à néant.

Puis il enleva son pince-nez et se coucha tout habillé sur le lit.

... Du nord venait un vent froid. On dit que derrière les faubourgs il est tombé une neige mouillée qui recouvre les routes. Des ruissellements nuageux passent au-dessus de la ville.

Cela revenait, lancinant :

– C'est ça, le télégraphiste Iat !..

Il prit sa tête entre les mains.

– C'est ça, le télégraphiste Iat !..

On aurait dit qu'elle était une lourde masse, cette phrase lourde et imbécile... Dans sa tête passa :

– Fini !

Et Hambarskyï sentit à cet instant qu'il n'y avait plus de retour possible, qu'il n'y avait qu'une impasse sans issue et rien d'autre.

... Et de nouveau le vent froid soufflait du nord, et les nuages gris et monotones se traînaient dans le ciel. Encore, il se souvenait, mélancolique :

– C'est ça, le télégraphiste Iat...

– ... Je peux entrer ?

– Entrez ! Il se leva.

Marianne entra et en silence vint s'asseoir près du lit. Les heures de combat intérieur avaient laissé des traces sur son visage.

Hambarskyï la regardait abasourdi, Marianne venait très rarement le voir,

et maintenant elle était venue.

– Pourquoi ?...

Il la regardait encore, abasourdi et même apeuré.

À cet instant précis Marianne sut :

« Cela ne peut plus continuer. Il faut en finir ! »
Bouleversée, elle dit :

– Je suis venue vous demander : Qu'est-ce que la dérélition ? Qu'est-ce que la force d'âme ? Vous ne savez pas ?

Puis elle se leva et dit d'une voix enflammée :

– Oui... Je suis venue vous interroger... vous demander...

Marianne se jeta sur la table et éclata en sanglots. Hambarskyï la regardait désappointé. Il versa de l'eau dans un verre.

– Buvez !... Mais qu'avez-vous ?

Les cloches humides se sont noyées dans l'automne. La lune humide s'est terrée dans les intempéries de la venelle...

Marianne but un peu d'eau et maintenant elle regardait Hambarskyï avec des yeux comme des phosphorites. Puis elle prit sa tête dans ses mains et dit :

– Il faut se pendre... immédiatement... tout de suite...

– Que dites-vous, Marianne ?

Ne sachant que faire, Hambarskyï, tout pâle, arpentait la chambre.

Une petite pluie frappait la vitre. Les minutes s'écoulaient d'un silence pesant.

Elle pensait : Oui ! Il faut en finir... Oui !... Le plus vite possible !.. Et elle savait qu'elle ne le pouvait pas, qu'elle n'en avait pas la force.

Elle pensa : Bêtises tout cela, il faut en finir !

Marianne lança un regard sec à Hambarskyï, puis elle dit :

– Excusez-moi ! et rapidement elle alla à la porte.

Arkadiï Andriiovych mit ses lunettes et écrivit :

“JE VOUS PRIE DE M'INSCRIRE COMME CANDIDAT À VOTRE PARTI D'ÉTAT. MES CONVICTIONS PERSONNELLES DANS LA JUSTESSE DES IDÉES COMMUNISTES... »

Marianne entra dans la salle à manger. Arkadiï Andriiovych :

– Viens ici, Marianne. Est-ce que j'écris comme il faut ?..

Stepanida poursuivait :

– ... Il est très sympathique... on dit qu'il a déjà eu une promotion...

... La courte journée d'automne venait de mourir. Marianne sortit sur le porche.

La pluie avait plaqué des feuilles jaunes par terre, et maintenant elles reposaient, froides, mortes. De l'autre côté de la rue brillait un réverbère, qui illuminait la venelle déserte d'une lumière molle.

Des ruisseaux de nuages coulaient haut dans le ciel. Une goutte tombait monotone, du toit sur une

Pierre. L'automne profond et gris se glissait dans les venelles de la République.

En passant le portail Marianne vit toute une foule de jeunes gens sortir de la chambre des komsomols et se précipiter dans le brouillard en riant aux éclats.

Jusqu'à la rue Hloukhaïvska s'étend un grand hangar,

et derrière le hangar – les écuries.

... Et plus loin, quand on sort de la venelle déserte, la plaque de bronze porte : « Docteur Falk ».

... Où aller ?

Я¹ (*Romantica*)

À la Fleur de pommier²

Venant du brouillard lointain, des lacs calmes de la commune transalpine, arrive un doux chuchotement : c'est Marie qui vient. Je sors vers les champs sans limites, je passe les cols et, là où les tertres rougeoient, je me penche sur le solitaire rocher désertique. Je regarde dans le lointain. Et peu à peu, comme des amazones, les pensées se mettent à caracolier autour de moi. Alors tout disparaît... Les cavaliers mystérieux volent, se balançant en cadence, vers les contreforts, et le jour s'éteint ; un chemin court au milieu des tombes, et derrière lui – la steppe taciturne... Je ferme les paupières et me souviens : ... en vérité ma mère est l'archétype incarné de la merveilleuse Marie qui se tient au-dessus des siècles inconnus. Ma mère – c'est la naïveté, la tristesse silencieuse et la bonté infinie. (De cela je me souviens très bien !) Alors ma douleur impossible et mon insupportable souffrance tiédissent dans la lampe du fanatisme qui brûle devant cette merveilleuse image triste.

.....

Mère dit que moi (son fils révolté) je me crève à la tâche... Alors je prends sa chère tête patinée d'argent et doucement je la pose sur ma poitrine... Mais derrière la fenêtre passaient les matinées de rosée, tombaient des perles. Dans le lointain marchaient des chemineaux, venant de la sombre forêt, et près du puits bleu, là où éclatent les routes, là où trône la croix du malfaiteur, ils s'arrêtaient. C'est la jeunesse transalpine.

– Mais passent les nuits, bruissent les soirs près des peupliers, ces peupliers qui s'en vont dans l'infini de la route, et derrière eux – s'en vont les étés, les années et ma jeunesse agitée. C'étaient les jours d'avant l'orage. Là-bas, derrière les contreforts de la forêt bleutée, jaillissent les éclairs, bouillonnent et moussent les montagnes. Le tonnerre lourd venu d'Inde, de l'Orient, ce tonnerre oppressant – n'arrive pas à éclater. Et la nature languit dans l'attente de l'orage. Derrière l'écume nuageuse on peut entendre un autre grondement... la sourde canonnade. Deux orages s'approchent.

– ALERTE ! – Mère dit qu'elle a arrosé la menthe aujourd'hui, la menthe meurt de tristesse. Mère dit : « S'en vient l'orage !
« Et je vois : dans ses yeux deux gouttes de rosée cristalline.

I

Une attaque après l'autre. La pression des régiments ennemis est démentielle. Notre cavalerie arrive de flanc, et les phalanges d'insurgés contre-attaquent, et l'orage grossit, et mes pensées sont un filin tendu à se rompre.

Nuit et jour je suis à la « TCHÉKA ».

Nos quartiers sont dans un palais fantastique : la propriété d'un aristocrate fusillé. Les portières chimériques, les ramages anciens, les portraits de la famille ducale. Tout cela de partout me regarde, dans mon cabinet de fortune.

Quelque part le téléphone militaire ulule sa mélodie triste et inquiète, qui rappelle un lointain sifflet de gare.

Assis sur le sofa luxueux, un Tatar armé, les jambes repliées sous lui, chantonne son asiatique et monotone : « ala – la – la ».

Je regarde les portraits : le duc fronce les sourcils, la duchesse – mépris hautain – et les enfants ducaux dans la pénombre du chêne séculaire.

Et dans cette sévérité extraordinaire je ressens le monde ancestral, toute la grandeur impuissante et toute la beauté des années aristocratiques passées.

C'est de la nacre pure pour le banquet d'un pays sauvage et affamé.

Et moi-même, je suis un étranger, complètement, bandit d'après l'une des terminologies, insurgé d'après l'autre ; je pose un regard droit et clair sur ces portraits et dans mon âme il n'y a pas, et jamais il n'y aura de colère. Et cela se comprend :

– Je suis un tchékiste, mais je suis aussi un homme.

La nuit noire, quand derrière la fenêtre passent les soirées citadines (toutes choses ont explosé et d'en haut règnent désormais sur la ville), quand les fumées bleues s'élèvent au-dessus de la briqueterie, et les philistins, comme des souris, derrière les portes cochères, vers le château du canari... la nuit noire, dans mon cabinet extraordinaire se réunissent mes camarades. C'est le nouveau sanhédrin, c'est le noir tribunal de la commune.

Alors de chaque recoin regarde la vraie et véritablement horrible mort.

Le philistin :

– La cruauté siège ici !

Moi :

– ... (je me tais).

Au clocher de la ville, derrière le col, sonne inquiet le bronze. C'est l'horloge qui bat. De la steppe ténébreuse se fait entendre la sourde canonnade.

Mes camarades sont assis autour d'une large table de bois noir. Silence. Seul le lointain sifflet de gare, l'appareil téléphonique ulule à nouveau sa triste mélodie inquiète. Parfois des insurgés passent derrière la fenêtre.

Mes camarades sont faciles à reconnaître :

docteur Tagabatt

Andrioucha

et le troisième – le dégénéré (garde fidèle en faction).

Le tribunal noir au complet.

Moi :

– Attention ! À l'ordre du jour l'affaire du commerçant X !

Des appartements lointains arrivent les laquais et exactement comme devant les ducs, s'inclinent, regardent droit vers le nouveau sanhédrin et posent le thé³ sur la table. Puis disparaissent sans bruit sur le velours des tapis dans le labyrinthe des chambres aux plafonds hauts.

Les deux bougies du candélabre jettent une terne lumière. Le cabinet baigne dans la pénombre. Tout en haut une girandole miroite à peine. C'est la ténèbre en ville. Ici aussi c'est la ténèbre : la station électrique a été sabotée.

Le docteur Tagabatt s'est installé sur le vaste sofa, loin du candélabre, et je ne vois qu'une blanche calvitie et un front trop haut. Derrière lui, encore plus loin dans la pénombre, est assis le garde fidèle au crâne difforme. Je ne vois que ses yeux, légèrement déments, mais je sais :

— que le dégénéré a un front bas, un tas noir de cheveux emmêlés et un nez camus. Il me fait toujours penser à un bagnard, son portrait a dû paraître souvent dans la chronique judiciaire.

Andrioucha est assis à ma droite avec le visage égaré, de temps en temps il jette un regard inquiet vers le docteur. Je sais de quoi il s'agit.

Andrioucha, mon pauvre Andrioucha, a été nommé ici, à la TCHÉKA, par cet impossible Comité révolutionnaire, contre sa lâche volonté. Et Andrioucha, ce communard triste, chaque fois qu'il faut mettre énergiquement sa signature sous le sombre verdict —

— « à fusiller »,
hésite, toujours il signe ainsi :
ce n'est pas le nom et prénom qu'il
appose sur le document sévère de la

vie, mais une virgule incompréhensible, chimérique, comme un hiéroglyphe hittite.

Moi :

– Voici l'affaire. Docteur Tagabatt, qu'en pensez-vous ?

Le docteur (dynamique) :

– À fusiller !

Andrioucha regarde peureusement Tagabatt, il hésite. Enfin, en tremblant et d'une voix incertaine il dit :

– Je ne suis pas d'accord avec vous, docteur.

– Vous n'êtes pas d'accord avec moi ? et l'écho du rire énorme va se perdre dans les noirs appartements ducaux.

Je m'attendais à ce rire énorme. C'est toujours la même chose.

Mais cette fois encore je frissonne et j'ai l'impression de m'enfoncer dans un froid marécage. La célérité de ma pensée atteint son paroxysme.

Et au même instant se lève devant moi l'image de ma mère...

– ... « À fusiller » ? ? ? »

Et mère silencieuse me regarde tristement.

... De nouveau au lointain clocher de la ville, derrière le col, le bronze résonne : c'est l'horloge qui bat. C'est la pénombre de minuit. La sourde canonade s'entend à peine dans la maison féodale. Par le téléphone on nous informe : nos troupes contre-attaquent. Derrière la porte vitrée se tient l'aube : brûlent les steppes et les chiens hurlent au feu, se cachant dans les recoins des portes cochères. En ville c'est le silence et le silencieux battement des cœurs – comme le bourdon de l'église.

... Le docteur Tagabatt appuie sur le bouton.

Alors le laquais apporte sur le plateau de vieux vins. Puis le laquais s'en va, et ses pas lents se noient, s'éloignent sur les fourrures de léopard.

Je regarde le candélabre, mais malgré moi mon regard glisse vers l'endroit où sont assis le docteur Tagabatt et le garde. Dans leurs mains il y a des verres remplis de vin, et ils le boivent avidement, voraces.

Je pense : « Cela doit être ainsi. »

Mais Andrioucha nerveux fait les cent pas et essaie de dire quelque chose. Je sais ce qu'il pense : il veut dire qu'il est injuste de faire cela, que les communards n'agissent pas ainsi, que c'est une bacchanale, etc., etc.

Qu'il est merveilleux, ce communard Andrioucha !

Mais après que le docteur Tagabatt a jeté le verre sur le tapis de velours et qu'il a inscrit très clairement son nom sous le verdict –

– « à fusiller » –

soudain le doute m'envahit. Ce docteur au front large et à la blanche calvitie, à l'esprit froid, une pierre à la place du cœur, c'est lui mon indéfectible maître, mon instinct bestial. Et moi, le chef du tribunal noir de la commune, je suis un rien du tout entre ses mains, livré à la volonté d'un cataclysme rapace.

« Mais quelle issue ? »

– Quelle issue ?? Moi non plus je ne voyais pas d'issue.

Alors à toute vitesse défile devant moi la sombre histoire de la civilisation, et défilent les peuples, et les siècles, et le temps lui-même...

– Mais je ne voyais pas d'issue !

En vérité c'est le docteur Tagabatt qui avait raison.

... Andrioucha gribouillait rapidement sa virgule sous le verdict, tandis que le débile fixait les lettres avec jouissance.

J'ai pensé : « Si le docteur est le mauvais génie, mon mauvais vouloir, alors le débile est le bourreau à la guillotine. »

Mais ensuite j'ai pensé :

– Mais non, quelle absurdité ! Est-ce qu'il est un bourreau ? N'est-ce pas à lui, à ce garde du tribunal noir de la commune, que durant les grands moments de tension je composais des hymnes ?

Alors s'en allait, s'éloignait de moi ma mère – l'archétype de Marie des montagnes, et se pétrifiait, attendant dans la ténèbre.

... Les bougies coulaient. Les silhouettes sévères du duc et de la duchesse disparaissaient dans le brouillard bleu des fumées de cigarettes.

... Sont condamnés à être fusillés,

– Six !

Assez ! Pour cette nuit c'est assez !

Le Tatar chante de nouveau son « ala-la-la » d'Asiate. Je regarde l'aube sur la porte vitrée. – Andrioucha a déjà disparu. Tagabatt et le garde boivent les vieux vins. J'attache l'étui de mon revolver, puis je sors de la maison ducale. Je vais par les rues désertes et silencieuses de la ville assiégée.

La ville est morte. Les philistins savent que nous ne serons plus là dans trois, quatre jours, que nos contre-attaques sont vaines : bientôt nos tatchanky⁴ crisseront vers le pays froid. La ville s'est tapie. Ténèbres.

A l'orient se tient la sombre silhouette velue du domaine ducal, le siège du tribunal noir de la commune.

Je me retourne et regarde dans sa direction, et brusquement je me souviens que six sont sur ma conscience.

... Six sont sur ma conscience ?

Non, ce n'est pas vrai. Six cents, six mille, six millions – ténèbres⁵ sont sur ma conscience !!

– Ténèbres ?

Et je serre ma tête entre les mains.

... Mais de nouveau défile devant moi à toute vitesse la sombre histoire de la civilisation, et défilent les peuples, et les siècles, et le temps lui-même...

Alors, épuisé, je me penche sur le seuil, je me mets à genoux, et brûlant de fièvre je bénis ce moment où j'ai rencontré le docteur Tagabatt et le garde au crâne difforme. Puis je me retourne et je regarde en extase la silhouette orientale et velue.

... Je me perds dans les venelles. Enfin je sors vers la maison solitaire où habite ma mère. Dans la cour ça sent la menthe. Derrière la baraque s'allument des éclairs et l'on entend le brouhaha du tonnerre étranglé.

Ténèbres !

Je vais dans la chambre, j'enlève le revolver et j'allume la bougie.

... – Tu dors ?

Non, mère ne dormait pas.

Elle s'approche de moi, prend mon visage fatigué dans ses vieilles paumes arides et pose sa tête sur ma poitrine. À nouveau elle dit que moi, son fils révolté, je me crève à la tâche.

Et je sens sur mes mains ses gouttes de rosée cristallines.

Moi :

– Oh, comme je suis fatigué, maman !

Elle m'amène devant la bougie et regarde mon visage éreinté.

Puis elle se place près de la lampe pâle et, triste, elle regarde l'image de Marie. Je sais : demain encore ma mère ira au monastère : nos craintes lui sont insupportables, nos craintes et ce monde d'horreur qui nous entoure.

M'asseyant déjà sur le lit, subitement je sursaute :

– Ce monde d'horreur ? Est-ce que ma mère ose penser ainsi ? Seuls les versaillais pensent ainsi !

Alors, inquiet, je me rassure en me disant que tout cela est mensonge, qu'il n'y a pas ma mère devant moi, que ce n'est rien de plus qu'un fantôme.

– Un fantôme ? je sursaute encore.

Non, c'est justement c e l a qui est un mensonge ! Ici, dans cette chambre tranquille, ma mère n'est pas un fantôme, mais une part de mon « moi » criminel, auquel je laisse la bride sur le cou. Là, dans le sombre recoin, à la périphérie de la ville, je cache à la guillotine un tentacule de mon âme.

Alors, dans une extase animale, je ferme les yeux, et comme un mâle au printemps je suis oppressé et je murmure :

– Qui a besoin de connaître le détail de mes sentiments ? Je suis un vrai communard. Qui osera dire le contraire ? N'ai-je pas le droit de me reposer un instant ?

La veilleuse pâle brûle devant l'image de Marie. Devant la veilleuse, comme gravée dans le bois, se tient ma mère affligée. Mais je ne pense plus à rien. Le doux rêve bleu caresse ma tête.

II

... Nos troupes reculent, position après position : au front c'est la panique, c'est la panique à l'arrière. Mon bataillon est prêt. Dans deux jours je me jeterai moi-même dans le tintamarre des canons. Mon bataillon est une unité d'élite : ce sont tous de jeunes fanatiques de la commune.

Mais pour l'instant je ne suis pas moins utile ici. Je sais ce qu'est l'arrière quand l'ennemi est aux portes de la ville. De troubles bruits se répandent un peu plus chaque jour et, comme des serpents, se glissent par les venelles. Déjà ces bruits troublent les compagnies de la garnison.

On rapporte :

- Des mécontentements se font entendre.
- Une révolte peut éclater.

Oui ! je sais : une révolte peut éclater, et mes fidèles agents fouillent dans les arrière-cours, et il n'y a déjà plus de place pour les pièces à conviction, tout ce fatras coupable et presque innocent des philistins.

... La canonnade est de plus en plus proche. Les messagers du front plus fréquents. La poussière s'amasse en nuages et plane au-dessus de la ville, cachant le soleil de feu, un trouble soleil. Parfois des éclairs zèbrent le ciel. Traînent à la file les charrettes, hurlent, inquiètes, les machines à vapeur, passent, comme des flèches, les cavaliers.

Ce mutisme oppressant règne uniquement autour du tribunal noir de la commune.

Oui :

il y aura des centaines d'exécutions, et je suis au bout du rouleau !

Oui :

déjà les versaillais entendent, dans le silence d'écho et de mort du domaine ducal et comme planant au-dessus de la ville, le crépitement net et bref des coups de feu. Les versaillais savent :

– Le Q. G. de Doukhonine ⁶ !

... Et les matinées fleurissent de nacre et les aubes précoces chutent dans le brouillard des bois.

... Et grandit la sourde canonnade.

L'atmosphère orageuse grossit : l'orage va éclater, bientôt.

.....

... J'entre dans le domaine ducal.

Le docteur Tagabatt et le garde boivent du vin. Andrioucha est assis, morose, dans un coin. Puis Andrioucha s'approche de moi, et triste et naïf il me dit :

– Écoute ! Laisse-moi partir !

Moi :

– Où ?

Andrioucha :

– Au front. Je n'en peux plus ici.

Voilà ! Il n'en peut plus ! Et soudain la colère s'enflamme en moi. Enfin. Très longtemps je me suis retenu. – Il veut aller au front ? Il veut être le plus loin possible de cette œuvre noire et impure ? Il veut se laver les mains et être innocent comme une colombe ? Il me cède « son droit » à nager dans les flaques de sang ?

Alors je crie :

– Vous vous oubliez ! Entendez-vous ?... Si une fois encore vous abordez ce sujet je vous fais immédiatement fusiller.

Le docteur Tagabatt très dynamique :

– C'est ça ! Bien fait ! Et l'énorme rire roule dans le labyrinthe vide des appartements ducaux. Bien fait ! Bien fait !

Andrioucha se recroqueville, il blêmit, et sort du cabinet.

Le docteur dit :

– Assez ! Je vais me reposer ! Travaille encore, toi !

Moi :

– Qui est le suivant ?

– L'affaire N° 282.

Moi :

– Amenez.

Muet, le garde sort de la pièce comme un automate.

(Oui, c'était l'irremplaçable garde : Andrioucha n'était pas le seul, nous aussi nous fautions, le docteur et moi. Souvent nous passions au travers quand il fallait surveiller les exécutions. Mais lui, ce dégénéré, a toujours été un soldat de la révolution, et il ne quittait les lieux qu'après que la fumée s'était dissipée, quand on enterrait les cadavres.)

... La portière glissa. Ils étaient deux à entrer dans mon cabinet : une FEMME en habits de deuil et un HOMME en pince-nez. Ils étaient définitivement effrayés par l'ambiance : le faste aristocratique, les portraits ducaux et la pagaïe : les bouteilles vides, les revolvers et la fumée bleue des cigarettes.

Moi :

– VOTRE NOM ?

– Zed !

– VOTRE NOM ?

– Igrec !

L'HOMME plissa ses fines lèvres exsangues et tomba dans un impardonnable ton pleurnichard : il demandait clémence. La FEMME s'essuyait les yeux avec un mouchoir.

Moi :

– Où avez-vous été arrêtés ?

– Là !

– Pourquoi vous a-t-on arrêtés ?

– Pour cela !

Ainsi vous aviez une réunion ! Quel genre de réunion peut-il y avoir, la nuit, chez un particulier, par ces temps AGITÉS ?

Ainsi vous êtes théosophes⁷ ! Vous cherchez la vérité !.. Une vérité nouvelle ? Bien ! Bien !.. Qui est-ce alors ?.. Le Christ ?.. Non ?.. Un autre SAUVEUR du monde ?.. Bien !.. Vous n'êtes satisfaits ni par Confucius, ni par Lao-Tseu, ni par Bouddha, ni par Mahomet, ni par le diable lui-même !... Je comprends : il faut remplir le vide...

Moi :

– Alors, selon vous le temps est venu de l'arrivée du Nouveau Messie ?

L'HOMME et la FEMME :

– Oui !

Moi :

– Vous pensez que cette CRISE psychologique peut être constatée en Europe, et en Asie, et dans toutes les parties du monde ?

L'HOMME et la FEMME :

– Oui !

Moi :

– Alors pourquoi DIANTRE vous ne feriez pas ce Messie de la « TCHÉKA » ?

La FEMME se mit à pleurer. L'HOMME pâlit encore plus. Les portraits sévères du duc et de la duchesse regardaient sombrement. On entendait la canonade et le sifflet inquiet de la gare. Les blindés ennemis assiègent nos postes – c'est ce que l'on disait au téléphone. Du vacarme se faisait entendre venant de la ville : les tatchanky crissaient sur le pavé.

... L'HOMME tomba à genoux, il demandait clémence. Je le poussai violemment du pied – et il tomba les bras étendus. La FEMME serra le voile contre sa poitrine, désespérée elle se pencha sur la table.

La FEMME dit d'une voix sourde et morte :

– Écoutez, j'ai trois enfants !..

Moi :

– À fusiller !

Dans l'instant le garde était là, et une minute plus tard il n'y avait plus personne dans le cabinet.

Alors je m'approchai de la table, je me versai du vin de la carafe et le bus d'un seul trait. Puis je posai la main sur mon front froid et dit :

– Continuons !

Entra le dégénéré. Il me conseillait de mettre de côté les affaires courantes :

– On vient d'amener de la ville un nouveau groupe de versaillais, des religieuses à ce qu'il paraît ; au marché, elles faisaient ouvertement de l'agitation contre la commune.

J'entrai dans le rôle. Le brouillard flottait devant mes yeux, et j'étais dans l'état que l'on peut qualifier d'extraordinaire extase.

Je pense que les fanatiques partaient pour la Guerre sainte dans cet état.

Je m'approchai de la fenêtre et dis :

– Amenez !

... Toute une foule de religieuses envahit le cabinet. Cela je ne le vis pas, je le ressentis. Je regardais la ville. Le soir tombait. – Je ne me retournai pas pendant très longtemps, je goûtais cet instant : toutes, elles ne seront plus dans deux heures ! Le soir tombait. Et les éclairs d'avant l'orage cisailaient à nouveau le ciel. Sur l'horizon lointain, derrière la briqueterie, s'élevait le brouillard. Les versaillais attaquent furieusement – c'est ce que l'on transmettait par téléphone. Sur les chemins déserts des charrettes apparaissaient parfois, et prestement reculaient vers le nord. Dans la steppe, comme de lointains guerriers mythiques, se tenaient les divisions de la cavalerie.

L'ALERTE.

Dans la ville les magasins sont barricadés. La ville est morte et s'en va dans le sauvage lointain moyenâgeux. Les étoiles poussent dans le ciel et versent sur la terre une verte lumière marécaugeuse. Puis s'éteignent, disparaissent.

Mais je dois me presser ! Dans mon dos se tient un groupe de religieuses. Bien sûr, je dois me presser : les sous-sols sont PLEINS À CRAQUER.

Je me retourne résolument, je vais prononcer l'incontournable :

– À fu - sil - ler !...

.....

mais je me retourne et je vois – droit devant moi se tient ma mère, ma triste mère, avec les yeux de Marie.

Alarmé je me jette de côté : qu'est-ce que c'est ? une hallucination ? Je me jette de côté et je crie :

– Toi ?

Et venant de la foule des FEMMES j'entends le triste :

– Fils ! Mon fils révolté !

Je sens que je vais m'écrouler. Je me sens mal, j'attrape le dossier du fauteuil, je me penche.

Mais au même moment l'énorme rire roula en tonnerre, frappa sur le plafond et s'évanouit. C'était le docteur Tagabatt :

– « Maman » ? ! Espèce de satanée poupée ! On a envie du téton ? « Mammaan » ? ! !

Je revins instantanément à moi et me saisis du revolver.

– Diable ! et je me précipitai sur le docteur.

Mais celui-ci me regarda froidement et dit :

– Allons, allons, du calme, traître à la commune ! Sache juger l'affaire de maman (il souligna « de maman »), comme tu as su juger les autres affaires.

Et il s'éloigna en silence.

... J'étais pétrifié. Blême, presque mort, je me tenais devant la foule muette des religieuses, les yeux perdus, comme un loup pris au piège. (Cela je le voyais dans le gigantesque miroir accroché en face.)

Bien ! On a fini par attraper l'autre bout de mon âme ! Je n'irai plus au bord de la ville me cacher

comme un criminel. Et maintenant je n'ai plus qu'un seul droit :

– ne rien dire, jamais, à personne, comment éclata mon propre « moi ».

Et je n'ai pas perdu la raison.

Les pensées me cisailaient le cerveau. Que devais-je faire ? Est-ce que moi, soldat de la révolution, je faiblirais à cet instant capital ? Est-ce que j'abandonnerais la garde et trahirais honteusement la commune ?

... Je serrais les mâchoires, sombrement je regardai ma mère et dis brutalement :

— Tous au sous-sol. Je serai là dans un instant.

Mais au moment où je prononçais cela le cabinet trembla de nouveau du même rire.

Alors je me tournai vers le docteur et lui jetai distinctement :

– Docteur Tagabatt ! Visiblement vous avez oublié à qui vous avez affaire. Vous aussi, vous voulez rejoindre le Q.G. de Doukhonine... avec cette ORDURE ? ! Et je fis un geste dans la direction où se tenait ma mère, puis en silence je sortis du cabinet.

... Je n'entendais rien derrière moi.

.....

... Je partis du domaine comme ivre, allant vers nulle part dans la pénombre étouffante d'avant l'orage. La canonnade se faisait de plus en plus forte. Les fumées s'enflammaient de nouveau au-dessus de la briqueterie. Cachés par le tertre, les blindés faisaient un raffut de tous les diables : là un duel décisif se

jouait entre eux. Les divisions ennemies assiégeaient furieusement les insurgés. Il planait une odeur d'exécutions sommaires.

J'allais vers nulle part. Je croisais des charrettes, des cavaliers à brides abattues, des tatchanky, dans un boucan infernal. La ville était plongée dans la poussière, et le soir n'avait pas désamorcé la charge orageuse.

J'allais vers nulle part. Sans pensées, avec un vide obtus en moi, avec un lourd poids pesant sur mes épaules voûtées.

J'allais vers nulle part.

III

... Oui, c'étaient des minutes impossibles. C'était une souffrance sans bornes. Mais je savais ce que j'allais faire.

Et je savais déjà en quittant le domaine. Sinon je ne serais pas sorti si vite du cabinet.

... Mais oui, je dois être conséquent !

... Et toute la nuit j'ai jugé des affaires.

Alors, durant quelques longues heures noires crépitèrent de courtes et nettes rafales :

– moi, le CHEF du tribunal noir de la commune, j'accomplissais mon devoir envers la révolution.

... Est-ce de ma faute si l'image de ma mère ne m'a pas quitté une seconde cette nuit durant ?

Est-ce de ma faute ?

... À midi vint Andrioucha, il me lança, morose :
– Écoute ! Permits qu'on la libère !

Moi :

– Qui ?

– Ta mère !

Moi :

(je me tais.)

Puis je sentis l'envie, une envie jusqu'à la souffrance, de rire. Je n'y tins plus et mon rire énorme se répercuta à travers les chambres.

Andrioucha me regardait sévèrement. On ne le reconnaissait plus.

– Écoute, pourquoi ce mélodrame ?

Mon cher, mon naïf Andrioucha essayait d'être perspicace pour une fois. Mais il se trompait.

Moi (BRUTAL) :

– FOUS LE CAMP !

Cette fois encore Andrioucha pâlit.

Ce communard naïf ne comprend plus rien. Il n'a simplement aucune idée de ce à quoi peut bien servir cette cruauté absurde et sauvage. Il ne voit rien au-delà de ma froide face de bois.

Moi :

– Téléphone ! Demande où en est l'ennemi !

Andrioucha :

– Écoute !..

Moi :

– Téléphone ! Demande où en est l'ennemi !

À ce moment au-dessus du domaine passa un obus en sifflant, il explosa pas loin. Le tintement des vitres, et la LUNE s'en alla errer parmi les chambres ducales, vides et pleines d'échos.

On disait au téléphone que les versaillais attaquaient, qu'ils étaient déjà tout près : à trois verstes. On a vu des divisions cosaques près de la station : les insurgés se replient. – Hurle le lointain sifflet de la gare.

... Andrioucha s'était précipité dehors. Je le suivis.

... Les lointains se couvraient de brumes. A l'horizon de nouveau rougeoyaient les fumées. La poussière formait un gros nuage au-dessus de la ville. Le soleil était de cuivre, et l'on ne voyait pas le ciel. Seule une boule de brouillard opaque courait au-dessus de l'horizon lointain. Des ouragans fantastiques fleurissaient sur le chemin, s'élevaient vers les hauteurs, découpaient l'espace, survolaient les habitations, continuaient leur vol, de plus en plus loin. Cette attente de l'orage opérait comme un charme.

... Et là tonnaient les canons. Les cavaliers à brides abattues. Vers le nord partaient les tatchanky, partaient les charrettes.

... J'ai tout oublié. Je n'entendais rien – et je ne me souviens pas comment je me retrouvai aux sous-sols.

Près de moi explosa le shrapnel comme du verre, et dehors tout était vide. Je m'approchai des portes, mais à peine je voulus jeter un coup d'œil dans le petit hublot, derrière lequel devait se trouver ma mère, que quelqu'un me saisit le bras. Je me retournai –

– le dégénéré.

– Voyez cette GARDE ! Tous se sont enfuis !.. hi... hi...

Moi :

– Vous ?

Lui :

– Moi ? Oh, moi ! et de son doigt il frappa la porte.

Oui, c'était un chien fidèle de la révolution. Sous n'importe quel feu il se tiendrait encore en faction ! Je me souviens, je pensai alors :

– C'est le gardien de mon âme, et vide de pensées j'allai vers le terrain vague de la ville.

.....

... Dans la soirée la banlieue sud fut prise. Nous devons partir vers le nord, quitter la ville. Mais les insurgés avaient reçu l'ordre de tenir jusqu'à la nuit et, braves, ils mouraient sur les remparts, dans les abords, à la croisée des chemins et dans les recoins muets des arrière-cours.

... Mais qu'en était-il de moi ?

... On évacuait de toute urgence, les rafales crépitaient, nettes

et j'étais définitivement au bout du rouleau !

On brûlait des documents. On convoyait les otages. On confisquait le reste des contributions...

... J'étais définitivement au bout du rouleau !

... Mais soudain le visage de ma mère émergeait devant moi, et j'entendais de nouveau cette voix triste et obstinée.

Je rejetai mes cheveux en arrière et, les yeux agrandis, je regardai le clocher de la ville. Et à nouveau le soir tombait, et au sud à nouveau brillèrent les maisons en flammes.

... Le tribunal noir de la commune se prépare à fuir. On charge les charrettes, les chars traînent, les

foules se pressent vers le nord. Seul notre blindé solitaire retient sa respiration dans la profondeur des bois, il retient les divisions ennemies sur le flanc droit.

... Andrioucha a disparu quelque part. Le docteur Tagabatt est tranquillement assis sur le sofa en train de boire du vin. En silence il épie mes ordres et de temps en temps il jette un coup d'œil ironique sur le portrait du duc. Mais ce regard, je le sens justement posé sur moi, et il m'énerve et m'inquiète.

... Le soleil s'est couché. Le soir expire. C'est la nuit. Dehors, il y a de brusques courses sur les tertres, et le bruit monotone de la mitrailleuse. Les chambres ducales désertes ont retenu leur souffle dans l'attente.

Je fixe le docteur et je ne supporte pas ce regard sur le portrait ancestral.

Je dis brusquement :

– Docteur Tagabatt ! Dans une heure je dois liquider le dernier groupe de prisonniers. Il me faut prendre le commandement de la division.

Ironique et indifférent il dit :

– Et alors ? Très bien !

Je suis agité, mais le docteur me regarde avec malice et ricane. – Oh, certainement il comprend de quoi il s'agit ! C'est dans ce groupe de prisonniers que se trouve ma mère.

Moi :

– S'il vous plaît, quittez la pièce !

Docteur :

– Et alors ? Très bien !

Alors je n'y tiens plus, j'enrage.

– Docteur Tagabatt ! Je vous préviens pour la dernière fois : ne jouez pas avec mes nerfs !

Mais ma voix se brise en un borborygme dans ma gorge. Je fais le mouvement de saisir le revolver et d'en finir immédiatement avec le docteur, mais soudain je me sens misérable, minable, et je me rends compte que s'en vont les derniers lambeaux de ma volonté. Je m'assois sur le sofa et plaintivement, comme un chien battu et sans forces, je regarde Tagabatt.

... Mais passent les minutes. Il faut y aller.

Je me reprends en main et pour la dernière fois je regarde le portrait méprisant de la duchesse. ..

Ténèbre.

... – GARDES !

Le garde vient, il fait son rapport :

– Le groupe a été sorti des sous-sols. L'exécution doit avoir lieu hors de la ville : à la lisière du bois.

... La lune émergeait de derrière les contreforts lointains. Puis elle voguait sur ces calmes coulées bleu clair, scintillant de gouttelettes de citron. À minuit elle brisa en deux le zénith et se figea au-dessus du gouffre.

... Dans la ville les escarmouches n'arrêtaient pas.

... Nous marchions sur la route du nord.

Je n'oublierai jamais cette procession silencieuse – cette sombre foule allant à l'exécution.

Quelque part derrière crissaient les tatchanky.

Devant marchaient les communards convoyeurs, puis : la foule des religieuses ; dans l'avant-garde : moi, des communards convoyeurs et le docteur Tagabatt.

... Mais nous étions tombés sur de véritables versaillais : durant tout le trajet aucune des religieuses n'a prononcé un seul mot. C'étaient des fanatiques sincères.

J'allais sur le chemin, comme à l'époque – vers nulle part, et à mes côtés cheminaient les gardiens de mon âme : le docteur et le dégénéré. Je regardais dans la foule, mais je ne voyais rien.

Par contre je sentais :

– là-bas marchait ma mère en penchant la tête. Je sentais : cela fleurait bon la menthe. Je caressais sa chère tête patinée d'argent.

Mais devant moi se leva subitement l'horizon transalpin. Alors à nouveau je voulus – jusqu'à la douleur –, je voulus tomber à genoux et en prière regarder la silhouette velue du tribunal noir de la commune.

... Je serrais ma tête entre les mains, je marchais sur la route morte, et derrière moi crissaient les tat-chanky.

.....

Je m'écarte brusquement : qu'est-ce que c'est ? Une hallucination ? Est-ce réellement la voix de ma mère ?

Et de nouveau je sens que je suis un homme pitoyable et je ressens – la nausée quelque part sous le cœur. Et je ne veux pas éclater en sanglots, mais pleurer avec de toutes petites larmes – comme on pleure enfant, dessus la chaude poitrine.

Et cela éclate :

– Est-ce que réellement je la mène à l'échafaud ?

Qu'est-ce que c'est ? La réalité ou une hallucination ?

C'était la réalité : la vraie réalité de la vie – rapace et cruelle, comme une meute de loups affamés. La réalité sans issue, incontournable, comme la mort elle-même.

... Mais peut-être est-ce une erreur ?

Peut-être faut-il faire autrement ?

Non, c'est lâcheté de cœur, mollesse de la volonté. Il existe bien cette règle simple de la vie : *errare humanum est*. Qu'as-tu besoin de plus ? Trompe ! et trompe-toi justement comme ceci, et non comme cela !... Et quelle erreur peut-il y avoir ?

En vérité : c'était la réalité comme une meute de loups affamés. Mais c'était aussi l'unique chemin menant aux lacs des montagnes de la merveilleuse commune inconnue.

... Je brûlais alors dans le feu fatal du fanatisme, martialement je martelais chaque pas sur la route du nord.

... La procession silencieuse arrivait au bois. Je ne me souviens pas quand on disposa les religieuses, je me souviens :

le docteur s'approcha de moi et me posa la main sur l'épaule :

– Votre mère est là-bas ! Faites comme vous voulez !

Je regardai :

– de la foule s'est détachée une figure, et doucement, esseulée elle alla vers l'orée du bois.

... La lune se tenait au zénith, la lune était suspendue au-dessus du gouffre. Plus loin par-

tait vers l'infini vert citron la route morte. Sur la droite scintillait un détachement de mon bataillon. Et à ce moment au-dessus de la ville un feu nourri éclata – le coup de feu sonnait à nouveau l'alarme. Les insurgés battaient en retraite – et l'ennemi l'avait remarqué. Près de nous explosa un obus.

... Je sortis mon revolver de l'étui et me dirigeai précipitamment en direction de la figure solitaire. Et à ce moment, je me souviens, éclatèrent de courtes rafales : on achevait les religieuses.

À ce moment, je me souviens

notre blindé, dans le bois, sonna l'alarme.

La forêt vibra.

Une boule de feu siffla – une fois,

deux fois –

et encore – un coup ! un autre coup !

... Les divisions ennemies avancent. Il faut se dépêcher. Il faut se dépêcher !

Mais je marche toujours, et la figure solitaire de ma mère est toujours là-bas. Elle se tient là-bas, les bras ballants, et me regarde tristement. Je me dépêche vers l'orée enchantée, impossible, et la figure solitaire est toujours là, toujours là.

Et il n'y a rien autour. Seule la lune fait couler une verte lumière de l'horizon transpercé. Je tiens le revolver dans la main, mais la main faiblit, et encore un peu – je pleurerais avec de toutes petites larmes, comme dans l'enfance, le visage enfouidans la chaude poitrine. Je veux crier :

– Mère ! Je te le dis : viens à moi ! Je dois te tuer.

Et la même voix triste me cisaille le cerveau. De nouveau j'entends mère me dire que moi (son fils révolté) je me crève à la tâche.

... Qu'est-ce que c'est ? Est-ce de nouveau une hallucination ?

Je rejette la tête en arrière.

Oui, c'était bien une hallucination : depuis longtemps déjà je me tenais à l'orée déserte, je regardais ma mère, elle était en face de moi.

Elle se taisait.

... Le blindé rugissait dans le bois. Des flammes s'élevaient. C'était l'orage. L'ennemi avait commencé l'attaque. Les insurgés battaient en retraite.

... Alors saisi de langueur, envahi tout entier par l'incendie d'un bonheur impossible, ma main entoura le cou de ma mère et je serrai sa tête contre ma poitrine. Puis je levai le revolver et j'appuyai le canon contre la tempe, je pressai la détente.

Comme un épi coupé elle se pencha sur moi.

Je la posai par terre et me tournai sauvagement de tous côtés. Les alentours étaient déserts. Seuls les cadavres encore chauds des religieuses faisaient une tache noire. À côté tonnaient les canons.

... Je mis la main dans ma poche et soudain je me souvins que dans les appartements ducaux j'avais oublié quelque chose.

« Quel imbécile ! » – pensai-je.

... Puis je réalisai :

– mais où sont-ils donc passés ?

Bien sûr, je dois me dépêcher de rejoindre mon bataillon. – Et je courus vers la route.

Mais je n'avais pas fait trois pas que quelque chose m'arrêta.

Je sursautai et courus vers le cadavre de ma mère. Je m'agenouillai devant lui, je scrutai attentivement le visage. Mais il était mort. Sur la joue, je me souviens, coulait une sombre rigole de sang.

Alors je soulevai cette désespérante tête et furieusement je baisai de mes lèvres le front blanc.
— Ténèbre.

Et soudain j'entendis :

— Alors communard, debout ! Il est temps de rejoindre le bataillon !

Je jetai un coup d'œil et je vis :

— de nouveau devant moi se tenait le dégénéré.

Ah, bien, j'arrive tout de suite. Tout de suite. Oui, il est grand temps que j'y aille ! Alors j'arrangeai l'étui de mon revolver et de nouveau je me précipitai sur le chemin.

... Dans la steppe, comme de lointains guerriers mythiques, se tenait la cavalerie insurgée. Je courus là-bas, serrant ma tête entre les mains.

... L'orage approchait. Çà et là apparaissaient des taches annonciatrices de l'aube. La lune mourait doucement à l'horizon transpercé. De l'occident s'avançaient des nuages lourds. La fusillade était nette et fournie.

.....
... Je m'arrêtai au milieu de la steppe morte :

— là-bas, dans le lointain inconnu, brûlaient miraculeusement les lacs de la commune transalpine.

Le fiancé

Elle n'était qu'une petite standardiste de la station cantonale. Elle avait toujours vécu dans ce pays perdu où l'on ne connaissait d'autre distraction que de jouer aux gages. Elle s'appelait Katroussia ¹. Elle n'était pas belle, mais les marieuses les plus sévères lui trouvaient beaucoup de traits sympathiques. Un beau jour elle tomba amoureuse du clerc du district, et un beau jour le clerc du district alla rejoindre les insurgés – ces insurgés qui se battaient contre les divisions des blancs ². Jusque-là elle ne connaissait rien à la politique. Mais maintenant elle savait qu'il fallait se battre contre les généraux et qu'il ne fallait plus qu'il y ait de tsar. Enfin elle était devenue une vraie révolutionnaire : Mykhaïlyk ³ (c'était le nom de son amoureux) écrivait que les vrais révolutionnaires ne se battent pas seulement contre le tsar mais aussi contre les socio-opportunistes. Elle était contre.

Les nuits sont longues dans les steppes, longues et ennuyeuses. Katroussia s'asseyait à la table, elle écrivait :

« Mon cher, mon merveilleux Mykhaïlyk ! Je t'écris à ta dernière adresse, mais je ne sais pas si ma lettre arrivera jusqu'à toi. Je ne sais pas si tu la recevras jamais. Je t'aime fort comme je t'ai toujours aimé. Maintenant je ne suis plus uniquement contre le tsar mais aussi contre les socio-opportunistes. Quand les rouges viennent dans le village je suis très contente, j'en pleure de joie. Ils sont tous si gentils et si bons, comme s'ils étaient tous tes camarades. Tu le vois, mon cher, mon merveilleux Mykhaïlyk, ils sont les seuls à m'apporter un peu de joie dans ma vie solitaire... »

Elle poursuivait dans le même style. Puis elle posait le stylo et laissait couler des larmes de joie, et des larmes de peine.

Un jour Mykhaïlyk lui écrivit qu'il ne recevait pas ses lettres parce que son bataillon se déplaçait constamment. Cette nouvelle lui fit mal. Mais elle fut courageuse, elle accepta la situation.

Une année passa ainsi, puis une autre, et enfin arrivèrent les derniers jours de la guerre civile. Par une belle journée claire, le soleil enveloppait le petit village perdu parmi les steppes d'une douce lumière d'automne, Katroussia reçut un message de Mykhaïlyk, il disait que dans quelques jours son bataillon passerait par son village natal. Il n'écrivait rien d'autre mais elle était sûre que maintenant il resterait avec elle, il n'était tout de même pas obligé de se battre pour la révolution et de souffrir sur les fronts toute sa vie : tous étaient rentrés au village sauf lui et deux autres encore, tous vivaient tranquillement leur vie. Elle pensait que maintenant ils allaient certainement se marier et vivraient une longue vie heureuse, car Mykhaïlyk n'était plus un

quelconque petit clerc, mais un rouge, et peut-être même un clerc-communiste.

Assise près du standard, elle regardait sans cesse par la fenêtre, elle scrutait la longue route qui venait de la gare de chemin de fer, où devait descendre son fiancé : elle n'imaginait même pas que son Mykhailyk puisse venir par la steppe d'un autre canton, non pas en train mais par voie de terre.

Le calme régnait dans le village, comme si la guerre n'avait jamais eu lieu.

De temps à autre des charrettes de foin traînaient le long de la route, ça sentait le pain frais. Le soleil scintillait doucement sur la coupole de la petite église solitaire et doucement clignait sur l'idylle des premières vaches quittant les pâturages. Les petits bergers couraient derrière et parachevaient parfaitement le paysage bucolique.

Le soir les amies de Katroussia vinrent la voir : Tania, la fille du pope et Sonia, la jeune institutrice. Elles parlèrent de Mykhailyk, elles enviaient beaucoup Katroussia. La mère de Katroussia vint la voir également, elle aussi parla de Mykhailyk. Mais la mère et Tania, la fille du pope, et la jeune institutrice repartirent chez elles. Alors Katroussia prit un livre sur l'étagère, un livre qui parlait de la vie (dans la pièce du standard se trouvait aussi la bibliothèque du village, une vingtaine de bouquins) et le lut, attentive au moindre bruit derrière la fenêtre, car il faisait complètement noir maintenant et on ne voyait plus la route qui menait à la gare.

Quelques jours passèrent ainsi. Chaque jour au-dessus du village se levait le doux soleil et chaque jour il se couchait derrière la coupole d'or de l'église solitaire. Chaque jour cela sentait le pain frais et les

jolis petits bergers ramenaient les bêtes des pâturages. Katroussia dépérissait : quand reviendrait son Mykhaïlyk ? Déjà elle n'avait plus peur que les méchants ennemis tsaristes le tuent, ou les socio-opportunistes, déjà elle avait peur qu'une autre femme de ces pays dont elle ne savait absolument rien ne lui prenne son Mykhaïlyk. Il y a beaucoup de femmes dans le monde, et chacune d'elles pouvait tomber amoureuse de son Mykhaïlyk, et l'envoûter. Elle était inquiète comme jamais auparavant et son cœur battait fort. « Mon Dieu ! Qu'il revienne vite ! » murmura-t-elle un jour et elle soupira tristement.

À ce moment retentit le téléphone. Katroussia sursauta. La sonnerie était étrange et inquiétante. Elle mit le cornet contre son oreille et dit :

– J'écoute.

– Alors écoute bien, dit une voix inconnue et vulgaire.

Son cœur battait très fort. La pensée lui vint que ce n'était personne d'autre qui lui parlait que son Mykhaïlyk. Bien sûr : il venait avec son bataillon, il ne venait pas en train, mais à cheval.

Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ?

– C'est toi, Mykhaïlyk ? demanda-t-elle, dans un soupir.

Le cornet résonna d'un gros rire si désagréable et si insultant que son cœur battit plus fort encore.

– J'écoute ! dit-elle, d'une voix tremblante.

– Eh bien écoute, dit la même voix vulgaire.

À un autre moment Katroussia aurait raccroché avec indignation et n'aurait pas répondu à ce mufler. Mais maintenant elle ne parvenait pas à le faire. Elle restait pétrifiée devant l'appareil, les yeux perdus, hagards.

– Alors tu attends Mykhaïlyk ? interrogea enfin la même voix. D'où est-ce qu'il doit t'appeler, ton Mykhaïlyk ?

– Ne vous moquez pas de moi, si vous savez quelque chose, dites-le ! gémit Katroussia au désespoir.

La voix assura que, bien sûr, elle connaissait Mykhaïlyk, mais qu'elle voulait tout de même savoir d'où elle l'attendait, son Mykhaïlyk.

Katroussia dit qu'il devait revenir de l'Armée rouge, dans quelques jours. La voix demanda si elle n'était pas sa fiancée. « Oui ! » affirma-t-elle. Alors elle apprit que son interlocuteur était le chef de son Mykhaïlyk, que dans deux heures ils seraient chez elle. Et encore il demanda ce qu'elle pensait des rouges. Katroussia rougit et dit que depuis longtemps elle était du côté des rouges et contre le tsar et les socio-opportunistes.

Il demanda s'il y avait des troupes dans le village.

Elle répondit qu'il n'y avait pas de soldats, et que cela faisait un bon moment qu'aucune troupe n'était passée par le village. On raccrocha brusquement. Elle se recula, elle était bouleversée, elle devint toute rouge : dans quelque deux heures elle allait revoir son Mykhaïlyk.

Le soir était tout à fait tombé. Un rayon de lune illumina la fenêtre de gauche, et la lune elle-même entra dans la chambre. Quelque part dans le village chantaient des jeunes filles.

Au clocher le vieux sonneur se mit à la besogne, il cogna longuement sur la vieille cloche fêlée comme si la journée n'avait pas vingt-quatre heures mais deux cent quarante. Katroussia s'affairait près de son bahut, puis devant le miroir posé sur la table à côté de la lampe allumée. Elle se préparait à rece-

voir son fiancé. Elle avait mis sa plus belle robe, une robe bleue, coupée à la dernière mode provinciale, elle portait ses meilleures chaussures, achetée à la dernière foire du chef-lieu. Maintenant elle aurait voulu partager sa joie avec quelqu'un, mais il n'y avait personne avec qui elle pût le faire, car ni sa mère, ni Tania, la fille du pope, ni la jeune institutrice n'étaient venues la voir aujourd'hui, et elle avait peur d'aller chez elles parce qu'elle avait l'impression qu'on allait frapper à sa porte d'un instant à l'autre. Son Mykhailyk se tiendrait sur le seuil.

Elle regardait par la fenêtre, elle écoutait la steppe.

Mais la steppe était calme. Parfois le crissement d'une charrette, les cris des paysans à l'autre bout du village. Les criaillements des oies sauvages, très haut dans le ciel, si loin qu'elles semblaient se trouver déjà au-delà des mers mystérieuses. D'habitude Katroussia était triste d'entendre leurs cris mélancoliques. Mais maintenant cela lui était égal.

Katroussia regarda la pendule : il allait arriver d'une minute à l'autre.

Mais elle n'en pouvait plus d'attendre. Et juste à ce moment la steppe retentit d'un brouhaha et de hennissements, Katroussia entendit une cavalcade. C'était le bataillon de son cher Mykhailyk qui approchait du village. Elle s'éloigna de la fenêtre et s'assit en face du téléphone. Elle ne regarderait plus par la fenêtre : peut-être Mykhailyk se sentirait-il gêné devant ses camarades quand ils verraient sa fiancée se morfondre après lui.

Le bruit, les hennissements et les claquements des sabots s'approchaient. Enfin elle perçut des voix, et les chevaux stoppèrent devant la station téléphonique.

Quelqu'un s'approcha du perron et frappa à la porte. Katroussia sentit ses jambes trembler, à peine put-elle arriver jusqu'à l'entrée. Elle mit tant de temps à trouver le loquet que déjà on s'impatientait derrière la porte.

Ses mains trouvèrent enfin la chevillette et la bobinette chut à terre en cliquetant.

Elle laissa passer ses visiteurs et les suivit dans la chambre. À la lumière de la petite lampe elle vit que son Mykhaïlyk n'était pas là. Et son cœur se serra pour une raison mystérieuse. Les hommes debout dans sa chambre étaient très armés, ils avaient un air étrange. Ils ne portaient pas d'étoiles rouges, ils n'arboraient aucun signe indiquant qu'ils étaient des soldats rouges. Si cela s'était passé il y a un an ou même six mois, elle aurait pensé que c'étaient des tsaristes et ou des socio-opportunistes. Mais aujourd'hui elle savait, comme le savait tout le canton, que les combats avaient cessé et que même la Crimée avait été prise depuis longtemps. Katroussia se tenait devant ces gens étranges, muette, ne sachant que faire.

Le noiraud se leva de table (c'était évidemment le chef) et questionna Katroussia :

– Comme ça, Mademoiselle, vous attendez votre fiancé ?

Elle reconnut immédiatement cette voix; c'était celle du téléphone et de ce rire désagréable.

– Pourquoi vous taisez-vous ? Votre fiancé s'appelle, je crois, Mykhaïlyk ?

– Il s'appelle Mykhaïlyk, dit Katroussia en devenant toute pâle. Mais pourquoi n'est-il pas parmi vous ? Peut-être est-il resté en arrière ?

Le noiraud se mit à rire, disant que c'était bien cela, que Mykhaïlyk était resté en arrière. Mais est-

ce qu'elle voulait bien lui répéter ce qu'elle pensait des rouges ? Ou bien elle n'en avait plus envie ?

Katroussia se dit que ces gens la suspectaient de sympathie pour le tsar et les socio-opportunistes. Elle s'assit sur une chaise et leur raconta combien elle aimait les rouges, combien elle aimait le visage de Lénine et combien, enfin, elle était heureuse de les voir chez elle. En un mot ils n'avaient absolument pas à s'inquiéter à son sujet, car depuis longtemps elle rêvait d'entrer au parti bolchevique.

– Ainsi vous êtes, pour ainsi dire, une bolchevique, Mademoiselle ? et le noiraud éclata de son gros rire.

Les autres se mirent à rire aussi. Et leur rire était désagréable. Katroussia regarda le noiraud avec surprise et blêmit à nouveau.

– Et l'étoile à cinq branches, Mademoiselle ?.. Vous n'êtes pas contre ?

Mon Dieu, mais comment pouvait-elle être contre ? Peut-être croyaient-ils toujours qu'elle était pour le tsar et les socio-opportunistes ? Mais ils n'avaient qu'à demander à Mykhailyk. Il leur dirait. C'était simplement un malentendu. En un mot comme en cent, elle n'avait jamais été contre l'étoile à cinq branches.

– Si vous n'êtes pas contre l'étoile, Mademoiselle, le noiraud sourit d'un sourire mauvais, vous devez toujours l'avoir sur vous... Allez les gars, mettez-la à poil, dit-il au blondinet, on va voir !

Ce n'est qu'à ce moment que Katroussia comprit qu'elle était entre les mains d'ennemis. Elle se jeta vers la porte, mais il était trop tard : sur ses épaules reposaient déjà deux mains pesantes. Elle voulut crier, mais il était trop tard pour cela aussi :

une grande paume lui fermait la bouche. Elle sentit quelque chose de gluant lui toucher le genou, elle sentit sa robe bleue passer par-dessus sa tête.

– Non !... Elle ne l'a pas encore ! s'esclaffa le noiraud, et les lourdes mains la lâchèrent.

De nouveau Katroussia se tenait devant ces hommes étranges et effrayants.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-elle, et elle éclata en sanglots.

– Je veux être ton fiancé ! dit le noiraud, et l'empoignant il l'assit sur ses genoux. Elle voulut crier encore mais, cette fois encore, on l'en empêcha. Alors d'un seul coup elle ressentit un grand vide à l'intérieur, en silence elle regardait le plancher avec des yeux secs. Tout cela était si soudain, si sauvage, comme si ce n'était qu'un lourd cauchemar. L'idée lui traversa l'esprit qu'elle dormait, que tout cela n'avait jamais eu lieu, que jamais cela n'aurait lieu dans sa petite vie tranquille.

Mais quand les visiteurs commencèrent à boire de l'eau-de-vie, et que l'un d'eux la bascula par terre, elle se souvint de son Mykhailyk et hurla à pleins poumons. Elle mordait des bras, frappait le plancher, et ne se calma qu'en perdant connaissance.

– À qui le tour ? demanda le noiraud en crachant sur la robe bleue de la fiancée.

Le blondinet aux gros bras s'approcha, il passait sa langue sur ses lèvres avec appétit.

... Une demi-heure plus tard un jeune homme gracile entra dans la chambre, fit son rapport :

– Père otaman ! Les gardes sont en place, on peut être tranquille !

Il commença à dire quelque chose encore, mais en regardant par terre, où reposait Katroussia dans sa robe bleue déchirée, soudain il se tut. Il regardait l'otaman avec des yeux de fou.

C'était Mykhailyk, le fiancé de Katroussia, celui qui n'était pas seulement contre le tsar mais aussi contre les socio-opportunistes.

.....

À l'aube, tandis que la lune pâle d'automne brillait encore dans le ciel et que le ciel s'éclairait à peine d'un sain crépuscule, le bataillon de makhnovistes ⁴ se pressait vers l'occident, vers la Roumanie.

Arabesques ¹

IX^e m o t

La ville.

J'aime la ville comme un fou. Le soir, j'aime sortir de ma chambre, aller sur les boulevards bruyants, boire le bruit, sentir l'odeur de benzol et m'en aller vers les quartiers à l'abandon, pour les lampions japonais – je crois bien que c'est ça – dans les triangles des chiffres : l'immeuble à l'angle, le N^o brille. J'aime quand, au loin, à la lointaine périphérie de la ville, crisse le tramway : ce crissement rappelle quelque chose d'impossible, il fait surgir devant moi de chaudes images, comme des routes de cristal, comme des sucettes fantastiques et transparentes (en forme de chevaux), que plus jamais je ne verrai au marché. Alors j'aime l'Espagne, parce qu'elle est loin, parce que je suis un fantasque, parce que je connais, parce que j'aime la ville autrement que les autres, parce que la ville c'est Cervantes Saavedra Miguel, parce que dans la bataille près de Lépante ², parce que dans la captivité des pirates algériens... Parce que Marie s'approche de moi et dit :

– *Nicolas* ! J'ai lu aujourd'hui des nouvelles espagnoles et je te dirai : Martinez Sierra est ma joie ! Dans ses récits il y a une petite musique, une mélodie des mots, comme dans l'orchestre de mon âme quand dans les cerisaies de mon pays de tchoumaks³ les aubes rougeoient : quand elles chutent sur les fruits à travers la pénombre de la nuit d'été, la nuit en blouse bleue, et tombent dans les étangs, pour qu'on les entende. Martinez Sierra est une petite flûte, une printanière ronde de pensées sur l'Espagne lointaine.

Nous nous sommes arrêtés sur le pont. Grondent les grandes crues. Au-dessus du fleuve s'étendent les lourds nuages printaniers. Alors Marie regarde le feu lointain qui brûle sur la cathédrale, et devient poème. Grondent les grandes crues. Au-dessus du fleuve s'étendent les lourds nuages printaniers.

La nuit.

Le printemps.

Le pont.

Marie.

Ô Martinez Sierra⁴ ! A toi, le musical musicien, à tes récits où se fait entendre un printemps si puissant, si joyeux, où des myriades de papillons bleus palpitent dessus l'harmonie de mon âme – à toi j'envoie un salut de mon pays de tchoumaks. Ô Martinez Sierra ! Tu n'es pas seul à être amoureux des sons, des couleurs et du parfum des mots, je suis moi aussi un esthète. Et je le crois : nos âmes se retrouveront quelque part dans les myriades de myriades de papillons bleus, dans cette tempête bleue... le cœur se

serre si fort, l'on dirait une sirène mystérieuse chuchotant un conte à l'océan, tandis que les perles brillent dans les profondeurs océanes, comme brille le soleil sur les routes de mon pays de tchoumaks, mon fabuleux pays. Ô Martinez Sierra ! De quoi vais-je te parler ? Te dirai-je comment chantent nos jeunes filles près des tombes des Suédois ⁵, quand des bette-raves naît le chant, comme une Mélancholia aux yeux gris, ou comme le génial Leontovytsch ⁶ dans les mauvaises herbes de mon pays de steppes ? Ou bien vais-je te conter comment marchent les taureaux aux cornes puissantes, pesamment, s'en retournant de la ferme laitière ? Ou bien vais-je te tresser une couronne de campanules des champs – une couronne d'événements : comment fut, comme s'en fut, comme hurla, comme est née la jeune époque ? C'était une époque révoltée. C'était un romantisme aux mille fragrances, dans les forêts erraient sans bruit les ombres des chevaliers moyen-âgeux. Les vents soufflaient de l'orient – inquiétants et inquiets. Alors grondaient les villages montagneux de ma Savoie bleue. Par les vallées, de la steppe asiatic, de la sourde taïga, volaient : dépêche sur dépêche.

Ô Martinez Sierra !..

La nuit. Le printemps. Grondent les grandes crues. Sur la lointaine cathédrale brûle un feu et lui aussi devient un poème. Je me tais. Marie se tait. Le

pont est calme, seules les eaux troubles bouillonnent et fuient vers un lointain inconnu. Alors de nouveau je sais que j'aime la ville comme un fou. Aux aurores, dans la ville, là où sont les ruelles inconnues, dans lesquelles on va anonyme et songeur : passent et disparaissent les ombres depuis longtemps oubliées des ichtyosaures, et s'ouvre la rose fenêtre du futur. Qu'il est bon d'arriver des campagnes dans la ville quand dans les quartiers sommeille le silence, sommeillent les cochers, quand par les rues s'avancent les balayeurs, quand dans la ville s'éveille l'aube et la calèche résonne sur le pavé, et –

– disparaît.

– Écoute, *Nicolas* ! Quand je pense aux quartiers de la ville, je crois entendre un jeune homme aux cils transparents et bleus, je crois être une amazone... je galope quelque part dans les pays au-delà des lacs... Écoute, *Nicolas* !

La nuit. Le printemps. Grondent les grandes crues. Et s'enfuient les eaux troubles dans un lointain inconnu.

La nuit.

Le printemps.

Le pont.

Marie.

Mais on peut devenir fou ainsi : quand le matin on installe les étalages : derrière la molle verdure des arbres se tient le marché. Et des hommes viennent errer par ici – blêmes, inconnus, oubliés, comme l'Espagne lointaine, comme l'époque troglodytique, quand les hommes attrapaient le léopard par la queue et le déchiraient immédiatement pour le manger. Et le matin commence aussi – le

chemin rebattu, et les charrettes le suivent chargées de primeurs.

– Marie ! J'aime la ville comme un fou ! J'aime les quartiers ouvriers et les quartiers juifs, quand de là tu regardes la cathédrale, quand sur la cathédrale dans le diadème de la nuit brûle d'un feu de conte de fées le cadran de l'horloge. Je m'appuie sur le poteau télégraphique et je désespère de dire ce qui se passe dans mon âme, quelles images y naissent : comme des ruisseaux, comme des perles, les images coulent près de mon cœur romantique : les perles couinent et les lampions japonais (au moment de la foire hoholienne) luisent près des sucettes transparentes et fantastiques (en forme de chevaux), que plus jamais je ne reverrai au marché. Alors je déverse en moi le jus de cerise de ma souffrance impossible et je prie le « Bon Dieu » qu'il fasse de moi un génie : pour que je dise comment couine la perle près des lampions japonais : l'immeuble à l'angle, le N° brille.

J'aime la ville comme un fou.

Un détail de ma biographie

Je suis né (disons Soïrlyle, car pour moi le réalisme didactique, QU'IL AILLE AU DIABLE... même dans les noms, parce que je ne le supporte pas de toutes mes tripes, ORGANIQUEMENT), je suis né, moi, Soïrlyle, à ne pas confondre avec Carlyle, l'auteur de *La Révolution française*, puisqu'en Angleterre ne sévit pas notre didactisme, mais quelque chose de pire peut-être : je pense à l'Irlande et à la boxe anglaise, après laquelle, et après la liturgie (les yeux

brûlés vers le ciel), même le coïtus se fait d'après un strict EMPLOI DU TEMPS, – je suis né dans une de ces petites villes en plein milieu des steppes, exactement dans une glande de sous-préfecture, où – il y a si longtemps ! – se tenaient les divisions de Cosaques francs ⁷, et par la suite, pas très loin, Dykanka avec Mazepa sur les tombes des Suédois avant le massacre de Poltava ⁸. Je suis le fils d'un FONCTIONNAIRE qui ne m'a pas reconnu. Histoire banale : par une merveilleuse nuit de mai, quand les pommiers étaient en fleurs, le FONCTIONNAIRE avait séduit une bonniche, il l'avait séduite sous un pommier. Et quand je vins au monde, le FONCTIONNAIRE, mon géniteur, a fui la petite ville. Ainsi au pays des filles séduites il y eut une fille séduite de plus. Mais ma mère ne suivit pas le chemin – vers Sahaïdak ⁹ – de la Catherine de Chevtchenko ¹⁰ et de mon Oksana de *La Vie* – de ce livre, les *Études bleues* ¹¹, ces études que je n'écrirai plus jamais, car j'écris...

... un roman ¹².

Ma mère ne suivit pas ce chemin car le lendemain, elle M O U R U T. Alors un autre FONCTIONNAIRE, croyant sa femme stérile, convaincu qu'elle n'enfanterait jamais, me prit pour fils. Mais vint une autre nuit de mai, le ciel était en proie à une tourmente pommelée et sentait l'horizon (car le ciel peut sentir l'horizon, quoi qu'en disent les philistins), la ville des steppes dormait sous l'aile bleue de la nuit printanière, la femme stérile du FONCTIONNAIRE mit au monde un futur rond-de-cuir. Le FONCTIONNAIRE s'était trompé. Il cracha par terre et dit :

– Y'a eu erreur !

Mais on ne pouvait plus me jeter dehors, car les formalités d'adoption avaient déjà été accomplies.

Ainsi, bien que la femme du FONCTIONNAIRE ne fût pas stérile, que par une nuit de mai, tandis qu'au dehors tourbillonnait une tempête pommelée, elle mît au monde un futur rond-de-cuir – malgré tout cela, je restai chez le FONCTIONNAIRE, à manger son pain.

Je ne vais pas décrire la suite, qui intéresse peut-être quelqu'un, mais ne m'intéresse, moi, aucunement ; je n'écrirai pas comme écrivaient en leurs temps nos vénérables coryphées ; j'écrirai de sorte que l'on entende parfois les cloches d'argent sur l'autre rive, sourdes, quand le cœur se serre comme le regard d'une frêle fille, quand, en réponse à mon désir bouillonnant, elle me dit, à travers la tempête pommelée, sursautant :

– OUI !

... Ce couinement des perles près des lampions japonais, près des sucettes transparentes et fantastiques (en forme de chevaux), que plus jamais je ne verrai au marché !

– Écoute, *Nicolas* ! Et après ? Que se passa-t-il avec ton FONCTIONNAIRE ?

– Marie ! Tu es naïve. Rien de tel ne s'est jamais passé. Je t'ai simplement apporté le parfum des mots.

La nuit. Le printemps. Grondent les grandes crues. Et les eaux sombres s'enfuient dans le lointain inconnu.

La nuit.

Le printemps.

Le pont.

Marie.

... Et aujourd'hui les vents soufflent du nord. Toute la journée la tempête est comme possédée, et sur les routes tourbillonne la poussière. C'est le mois de décembre de l'année mil neuf cent vingt-troisième – depuis la naissance du légendaire Christ – l'année sixième depuis le début des guerres civiles. Je ne sais pas encore ce que je vais écrire, mais la souffrance est dans mon âme. Car réfléchis Marie :

– Chaque jour je lis des livres, mais je n'ai jamais trouvé un vrai livre (ou un poème) qui – dans l'éternité – parle de notre révolution. Alors à nouveau je prie le "Bon Dieu" qu'il fasse de moi un génie, pour que je raconte comme s'avavançait, comment est passée, comme a grondé la jeune époque.

C'était une époque révoltée. C'était le romantisme aux mille fragrances, dans les forêts erraient sans bruit les ombres des chevaliers moyenâgeux. Les vents soufflaient de l'orient, inquiétants et inquiets. Alors grondaient les villages de ma Savoie bleue.

Encore un détail

On me prédit un grand avenir : les uns disent que je serai le chef de file d'une nouvelle école artistique ; d'autre croient que je « percerai une fenêtre vers l'Europe ¹³ », par laquelle se penchera (bis !) mon merveilleux pays de tchoumaks ; d'autres encore assurent que potentiellement...

... je suis GÊNÉ de l'écrire...

Mais il en existe encore d'autres pour qui je suis un graphomane, un dilettante, un parvenu, etc.

Mais heureusement, ceux-là, je ne veux pas les croire : je pense que j'arriverai, TOUT DE MÊME, à écrire une belle œuvre, car les pommiers fleurissent à peine dans ma fragrante fantaisie, car devant moi, et derrière moi, s'étendent des montagnes de matériau poétique.

En un mot, si j'avais voulu perdre mon individualité, je l'aurais depuis longtemps perdue. Et si j'étais par trop sensible aux flatteries (celui qui n'est pas du tout orgueilleux, celui-là n'est ni chair, ni poisson), j'aurais pu utiliser ma position.

Mais je suis un homme très doux, très calme. Et c'est pour cela que quand on me proposa, à moi, jeune homme de lettres, plein de promesses, d'occuper les fonctions de directeur d'une maison d'édition, importante j'en conviens, j'acceptai avec enthousiasme.

À mon travail, là où tout est si imposant, on trouve tout ce dont on peut avoir besoin. Il y a Poulkheria Ivanivna Jokha, et aussi le camarade Kroutyk, (mon second, un merveilleux vice-directeur), et toute une académie de professeurs de tout poil.

Mais ce que j'aime le plus ce sont les journées de printemps, quand les torrents d'un caressant soleil inondent toutes les pièces de mon institution, quand du haut de mon immeuble imposant goutte la neige en train de fondre ; quand derrière la porte de mon bureau se fait entendre le bruit d'une journée de travail.

Je m'affale dans le fauteuil, j'allume un cigare de Havane (il y a quelques jours le courrier diplomatique en a envoyé d'Allemagne) et je crie :

– Antochka !

Antochka est tout de suite là. Ce bon gars barbu est assis jusqu'à quatre heures devant la porte de mon bureau et, machinalement, pointe son doigt vers l'écriteau :

« N'entrez pas sans compte rendu. »

– Quels sont vos ORDRES, camarade ?

Que vais-je lui ORDONNER ? A dire vrai je n'ai rien à lui ORDONNER, car mes subordonnés ont ORDONNÉ à ma place, mes merveilleux subordonnés, qui en ce moment même bruissent – comme de la musique – derrière la porte de mon bureau.

Alors je dis :

– Antochka ! et je me frotte les mains. Alliance ?

– Alliance ! répond Antochka.

– Ma petite crapule ! je fonds de bonne humeur.

Mon petit imbécile chéri !

– Entièrement d'accord ! dit Antochka et il s'approche de ma table. Est-ce que je peux vous demander du feu ?

Cette familiarité ne me dérange pas du tout : premièrement, il n'y a personne dans le bureau ; deuxièmement, je suis heureux de montrer une fois de plus mon démocratisme, mon libéralisme communard.

– Allume, canaille ! Allume ! et galamment je lui tends mon cigare de Havane.

Derrière ma fenêtre joue un ciel bleu. Quelque part, c'est certain, pépient des alouettes ; quelque part, c'est certain, il y a un tel espace ! un horizon tellement ailé ! que je ne peux même en rêver. Les gouttes chutent de mon immeuble imposant. Rien ne peut couvrir ce son, pas même le bruit de la ville bruyante.

– Antochka ! et je me frotte les mains. Alliance ?

– Alliance ! répond Antochka.

... Quant à Poulkheria Ivanivna, elle dirige la rédaction. C'est une femme remarquable. Quand j'ai reçu ma charge, on m'en a tant raconté sur son compte que je pensais sérieusement la mettre à la porte. Mais maintenant je vois que c'était l'œuvre de mauvaises langues. Car vraiment, Poulkheria Ivanivna est une FEMME merveilleuse : elle a une magnifique chevelure d'or, merveilleuse. Et puis elle est si énergique, si empressée.

– Poulkheria Ivanivna ! que j'appelle, vous avez signé le contrat avec le professeur Tcham ?

– Comment donc ! Je l'ai signé depuis longtemps. C'est un si brave homme ; vous savez, il vient d'éprouver un si grand malheur : hier son fox-terrier a crevé, et puis il écrit des travaux si merveilleux... Je pense qu'il faut le payer au tarif maximal.

Oh ! Poulkheria Ivanivna veille au grain. Cela je le sais parfaitement. Toujours elle défendra l'autorité attachée à notre maison d'édition. Elle mettra sur le marché la CRÈME, pour ainsi dire, de la PENSÉE scientifique.

Et pour être toujours au courant, je sors de ma poche un bloc-notes vierge et un crayon.

– Permettez-moi, Poulkheria Ivanivna, de noter ces merveilleux travaux que sous peu vont publier nos éditions.

– Ah, Mykola Hryhorevytch, j'ai oublié... Ah, la mémoire... Je vais vous apporter ça tout de suite.

– Laissez ! Laissez, Poulkheria Ivanivna ! Ne vous donnez pas tant de peine. Permettez-moi simplement de noter : dans quelle collection allons-nous les publier ?

– Dans quelle collection ? Ah, mon Dieu... cette fichue mémoire... C'est le fameux professeur Tcham... le grand spécialiste de... de... neurogéologie, je crois... Le professeur Tcham.

Le professeur Tcham.

La nuit.

Le printemps.

Le pont.

Marie.

Grondent les grandes crues. Et s'enfuient les eaux troubles dans le lointain inconnu.

– *Nicolas* ! À quoi songes-tu ? Mon chéri !... Tu songes à l'automne ? Est-ce possible que tu songes à l'automne ? Mon chéri ! Penche ta tête sur mon épaule et dis-moi le poème d'azur.

– Marie ! Moi aussi je sens gronder les grandes crues, s'enfuir les eaux troubles dans le lointain inconnu, je sens mon heureuse Marie poser sur mon front ses boucles parfumées et embaumer comme la jeunesse, comme les routes infinies qui mènent au merveilleux pays inconnu.

... Ce matin le printemps est venu.

– Et toute la journée la neige fond. Des ruisseaux courent sur les routes et l'on entend quelque part renifler les chevaux. Il y a un ciel impossible, comme s'il venait de naître.

Hier à minuit, quand la sirène solennelle appelait l'équipe de nuit quelque part en banlieue, un brouillard tiède s'est penché au-dessus de la cathédrale, du côté occidental. Hier je pensais à Tourgueniev et aux bécasses, parce que cela est dans le sang, mon père était chasseur, il pensait aux anses sur la

Vorskla ¹⁴, à son pays de steppe, à ses lacs solitaires, qui sont là-bas où se croisent les chemins des tchoumaks ¹⁵. Aujourd'hui mes pensées se tournent ailleurs. Marie aussi sait cela. Je pense maintenant à la FEMME de la révolution.

– *Nicolas* ! Marie sort un foulard qui sent le muguet, et recoiffe ses cheveux dérangés par le vent, les replace sous son chapeau. *Nicolas* ! Dis-le-moi : est-ce que la FEMME est si étroitement liée à la révolution qu'un nouvelliste ne puisse s'en passer ?

– OUI, Marie ! On ne peut se passer de la FEMME. Car la FEMME est le CERCLE de nos émotions.

– Et moi je ne te crois pas ! dit Marie en offrant son visage au vent printanier.

La nuit.

Le printemps.

Le pont.

Marie.

Grondent les grandes crues printanières. Et les eaux troubles s'enfuient vers d'inconnus lointains. Nous nous tenons sur le pont. Devant nous, et derrière nous, s'étend la ville. Nous entendons le bruit de la glace qui se rompt, sourdement. Sur la cathédrale brûle un feu.

– *Nicolas* ! Je ne te crois pas parce que jusqu'à présent tu n'as pas montré la FEMME dans la révolution.

– C'est vrai, Marie ! Je ne l'ai pas montrée, mais je la montrerai.

– Non, tu n'arriveras pas à la montrer, car pour toi elle n'est rien de plus qu'une femelle.

– Marie !

– OUI, *Nicolas* ! Oui-da.

Grondent les grandes crues.

Et fuient les eaux troubles.

Quolibet.

Sous la plume de Dickens, dans les *Archives du Pickwick's Club* je crois, un personnage s'écrie :

« – Quand il faut y aller, il faut y aller, comme le disait un perroquet que le chat venait d'attraper par la queue. »

Sous la plume du même Dickens, toujours dans les *Archives du Pickwick's Club* je crois, il y a cette heureuse expression :

« – J'arrive ! comme le disait quelqu'un en tombant d'un immeuble de dix étages. »

.....

L'étudiant vivait dans le sous-sol, sa chambre n'avait qu'une sombre lucarne qui donnait sur une petite rue sale. Même là, il habitait grâce aux bontés d'une matrone, qui louait tout le sous-sol et lui sous-louait cette pièce uniquement pour ses beaux yeux : chaque samedi elle le traînait chez elle, à la cuisine, là elle lui faisait boire une eau-de-vie jaunâtre, et quand l'étudiant commençait à dodeliner de la tête, quand le gardien passait derrière la fenêtre avec sa crécelle, la grosse bonne femme, d'un geste énergique, attrapait sa victime par l'épaule, la déshabillait complètement et la couchait sur son lit. Le lendemain de ces nuits festives du samedi, l'étudiant avait toujours un goût exécrable dans la bouche, et toute la journée il crachait sans arrêt par terre.

Ce n'est là rien qu'un détail, je ne l'écris que parce qu'il est véridique.

– Marie ! Ne sois pas naïve. Je te donne le parfum du mot.

... Et à nouveau s'étend devant moi le lointain à l'aile légère du merveilleux passé. Et à nouveau j'entends la lointaine voix de derrière les montagnes : « Passeront les siècles, ils trouveront leur virilité, ils connaîtront la joie et la peine de ton pays fabuleux, ils s'en iront par la route ancestrale, vers l'oubli. Mais jamais ne se reproduira la naissance de ta fiancée insurgée. »

Une seule fois !

– Une seule fois !

Ainsi bat l'horloge de l'hôtel de ville par les nuits profondes et sans lune quand le cadran brille, inquiétant.

... Et moi, le romantique amoureux de ma fiancée, à nouveau je la vois comme une fille chaude aux yeux gris. Un serpent pourpre descend sur la tempe transpercée. Elle a caché la blessure avec un bouquet de thym odorant et elle court par les champs du temps, vers l'éternité.

– La rattraperai-je ? ma fiancée aux yeux bleus, ma fiancée révoltée ?

Grondent les grandes crues. Et fuient les eaux troubles vers le lointain inconnu.

J'aime la ville comme un fou. Mais je me penche sur le poteau télégraphique et je pense que jamais je ne pourrai raconter ce qui se passe dans mon âme, comment naissent les images, comme des ruisseaux,

comme des perles, elles coulent près de mon cœur romantique : couine la perle et les lampions japonais (au moment de la foire hoholienne) luisent près des sucettes transparentes et fantastiques (en forme de chevaux), que plus jamais je ne verrai au marché. Alors j'apaise ma soif avec le jus de cerise de la souffrance impossible et je prie le « Bon Dieu » qu'il fasse de moi un génie : pour que je raconte comment couinent les perles près des lampions japonais : l'immeuble à l'angle, le N° brille. J'aime la ville.

La nuit.

Le printemps.

Le pont.

Marie.

– Marie ! Te souviens-tu du jour où je t'ai vue pour la première fois ?

– OUI, *Nicolas* ! Viens ! et elle enjambe allègrement les mares d'eau printanière. OUI, *Nicolas*, je m'en souviens.

– Marie ! et je m'arrête.

Elle s'arrête aussi. Alors je prends le pan de sa blouse militaire et j'y pose mes lèvres brûlantes. Marie se tait. Je me tais. Ça sent le muguet. Le vent printanier agite les boucles de ma fiancée.

– *Nicolas* ! Mon chéri ! Il ne faut pas penser à l'automne.

– Marie ! et je serre sa main.

Elle se tait. Je me tais. Le cadran brille sur la cathédrale, et au loin grondent les grandes crues. Marie arrange sa blouse et disparaît soudain dans la pénombre d'une venelle.

Post-Scriptum. Je ne parle pas de la fabuleuse mandragore, je parle de la tête d'Adam ¹⁶, du papillon qui a un crâne sur le dos. Mes songes mêmes sont chimériques. De dessous le canapé sort un rat tout banal, il a le dos brisé. On me dit de l'achever. Alors je prends une cognée, et quand le rat passe près de moi sur ses pattes de devant, avec dégoût j'abats la cognée sur sa tête. Mais, ô surprise : après le coup que je lui porte le rat grandit, devient de la taille d'un bichon et continue sur ses pattes de derrière, et sur sa tête je vois un crâne ; je ne parle pas de la fabuleuse mandragore, je parle de la tête d'Adam, je parle du papillon. Alors mes pensées se figent, et devant moi se tient une tache obsédante, qui peut rendre fou. À nouveau je soulève la cognée et avec dégoût je l'abats sur la tête du rat. Mais surprise : le rat grandit encore, il devient de la taille d'un fox-terrier. Le rat avec le dos fracassé marche sur les pattes de derrière. Tout est calme dans la chambre, tout est calme derrière la fenêtre, et seul le cadran brille sur la cathédrale. Je me tais.

XIV^e m o t

... Quand les grillons commencent leur concert silencieux dans les ruines lointaines de la station thermale, derrière la digue, dans le port s'allume le phare. Le phare cligne, clinque, s'éteint pour un instant, et de nouveau derrière la digue, dans le port, brille une petite lumière attirante. Alors, loin dans la mortitude marine hurle un paquebot, il emporte les

gens, leurs souffrances et leurs espoirs vers les pays lointains, vers le lointain couleur de vigne.

– Et voici, le poète de ce pays incomparable, de ce pays divin qui fume comme un automne d'or sur ton âme pathétique. Le poète connut un diable gris et vécut intimement avec lui. Non dans le sens d'un trivial ennui sentimental, mais comme un créateur peut vivre. C'était un diable sans aucune pudeur, il ne savait que rougeoyer, et encore uniquement dans la taïga, et encore uniquement au profit d'un cercle très restreint, d'ailleurs de plus en plus restreint avec le temps. Le poète savait combien était loin l'odeur des herbes folles de Tobilevitch et de Sarytsky¹⁷, qui sentent si bon après les *Haïdamaky* et la *Catherine*¹⁸, combien étaient loin *Les Ombres des ancêtres disparus*¹⁹, et tout ce qui avait inquiété sa jeunesse et n'avait laissé que le diable gris. Le poète savait que son pays incomparable, son pays divin qui fume comme un automne d'or sur ton âme pathétique, n'aurait droit pour les cinquante ans à venir – à cause de l'esprit servile – qu'à deux lignes dans l'histoire des peuples, et encore : en petits caractères ; et que personne, jamais (pas avant qu'un demi-siècle ne passe !), ne ferait attention à ces deux lignes. Et le poète qui verra à travers le feu de son intuition l'autre rive – périra, comme Catherine, sur la sourde route de l'anonymat.

... Alors le cheval de mon imagination galope sur la première route enneigée, et de ses sabots partent en tous sens les diamants des cristaux de neige. Dans la forêt lointaine, qu'on aperçoit à peine, le bonhomme Froid agite sa barbe blanche, et autour tout est fantasmagorie. Sous la table une chatte ronronne du bonheur d'un jour d'hiver. Dessus le vil-

lage les fumées s'élèvent et montent vers le calme ciel bleu. Et personne ne m'expliquera : qu'est-ce que c'est ?

.....

Le village des steppes et les vignes lointaines – tout se noyait dans le concert silencieux des grillons. De sombres nuages peuplaient le ciel, et quelque part la mer grise et brumeuse frappait sourdement et jouait avec les vagues, comme il se doit. La nature, ce créateur incomparable, cherchait cette nuit son genre chimérique. Dans chaque bruissement, dans chaque imperceptible mouvement de la flore orpheline des bords de mer je ressentais une lutte acharnée pour le futur et merveilleux Raphaël. La vieille forme se mourait, comme la chevalerie, comme la cosaquerie. Dans les labyrinthes secrets de l'art soufflait un vent du pays inconnu.

... Et dans ce village, que les circulaires appelaient station thermale, vivaient des hommes, des chiens, des chats et d'autres bêtes encore. Je ne sais pas avec exactitude ce que l'on donnait à manger aux chiens ou aux chats. Mais les hommes étaient nourris avec du poisson pourri, des œufs à peine plus frais et des saucisses de même qualité. On apportait tout cela de l'ennuyeuse petite ville de province qui se trouvait non loin de là.

Les jours où l'on servait à table le sus-décrié (pour parler le jargon bureaucratique), une rébellion éclatait. Les prolétaires se rebellaient, les fonctionnaires se rebellaient et même les communards. Alors on réunissait les communards et on leur disait :

– Vous ne pouvez pas vous rebeller, car vous êtes des communards, les bâtisseurs du nouvel État, et la station thermale comme vous le savez appartient à l'État.

Les communards étaient agités, mais ils savaient qu'ils ne devaient pas se rebeller, qu'ils pouvaient uniquement assurer aux autres porteurs de pyjamas (les malades) que la station thermale était très bien, que si le poisson semblait pourri c'était un malentendu, car en fait il n'était pas du tout pourri.

Et les communards faisaient leur possible, essayaient de convaincre, car ils savaient ce qu'est la discipline et ce que représente pour la révolution mondiale ce désagréable détail quand nous sommes à la veille de... Un seul avait osé un jour écrire quelque chose à la presse centrale, après quoi la situation s'améliora considérablement, car on ne servit plus de poisson pourri, on servit des saucisses pourries.

Mais il ne serait pas sans profit de s'arrêter sur le détail suivant : l'ennuyeuse petite ville de province se trouvait malheureusement fort loin du village, village que les circulaires nommaient station thermale. C'est ainsi qu'en défendant les intérêts des citoyens, l'administration de la station thermale organisa sur son territoire un magasin tout à fait acceptable. Quand les porteurs de pyjamas n'étaient pas contents de leurs repas, ils avaient entièrement le droit d'aller au magasin et d'y obtenir ce dont ils avaient besoin. Les prix y étaient extraordinaires : si, par exemple, ailleurs le paquet de cigarettes coûtait dix-sept kopecks, ici on ne le faisait payer (exactement le même paquet) que trente-cinq. Même tarif pour les autres produits.

Alors dans le concert silencieux des grillons je voyais une femme. Elle s'appelait... je ne me souviens plus très bien... disons, comme Vynnytchenko²⁰, « madame Mara ». Elle sortait, quand les pyjamas s'en retournaient après le dîner, vers les vignes, là où finit la steppe et commence la mer, elle venait là et pensait à sa vie. Madame Mara réfléchissait à son métier de médecin, à son état de femme, elle pensait qu'elle était venue travailler pour quinze roubles et dix-huit heures de travail, mais que jamais elle n'avait entendu une parole gentille de la part de ses patients car sa silhouette n'était pas svelte et son visage n'avait rien de remarquable. Le mécontentement des patients à propos du poisson pourri l'étonnait : on ne servait pas du poisson pourri tous les jours, et elle savait combien il était difficile de reconstruire cette station thermale qui avait connu bien des dégâts durant la guerre civile. Il est vrai qu'il y avait beaucoup de choses désagréables, et qu'elles étaient faciles à circonscrire, pour parler la langue des journaux, mais on ne devait pas se rebeller pour cela, surtout pas les communards (elle était totalement apolitique !), car des écrivains risquaient de s'en faire l'écho dans les livres et les journaux.

Mais madame Mara songeait aussi qu'il serait agréable de flâner ce soir, maintenant que les grillons avaient commencé leur concert chimérique, et que non loin de là rugissait la mer, de flâner avec une personne gentille, qui serait son fiancé. En ces instants elle était infiniment sentimentale et elle pleurait un peu.

La mer frappait sourdement, comme de coutume, contre le rivage, et alors s'unissaient en une même harmonie la mer, la steppe nocturne et le village solitaire au milieu du désert.

Madame Mara allait vers le casino, là elle s'asseyait près des joueurs d'échecs, et regardait. Mais personne ne faisait attention à elle et personne ne voulait aimer madame Mara, car la loi de la nature est cruelle.

... « Chère maman ! Comme la vie est merveilleuse, quelle odeur divine autour de moi. Il y a ici une mer si extraordinaire et qui m'inspire des pensées extraordinaires, comme si je n'étais pas un quelconque médecin que personne ne connaît et dont personne, à l'exclusion des malades, n'a besoin, mais Percy Bysshe Shelley lui-même, lui dont je rêvais jadis dans ma chambre d'étudiante. Le soir je descends vers la mer, je regarde vers les pays bleus et je pense : de là la mer apporta les débris du canot et le corps de Shelley, et là, sur le rivage de sable, sa fiancée arracha du feu son cœur merveilleux. Ma petite maman, ne lis cette lettre à personne, cela me ferait beaucoup de peine. Et je te demande encore de ne jamais, jamais te souvenir de Stéphane dans tes lettres, car je ne suis toujours pas guérie. Oh, comme il s'est ri de moi ! Mais je lui ai pardonné, je lui ai tout pardonné. Tu es une femme, et tu me croiras, car tu sais qu'il n'y a pas de limites à l'amour dont nous aimons. J'ai connu cet amour et je suis heureuse. Que les sceptiques et les pitres ne jurent que par l'américanisme sans âme, ils n'arriveront pas à transformer l'homme. Oh, ma petite maman ! Comme la vie est merveilleuse, quelle odeur divine autour de moi,

comme sent bon la mer éternelle, quel lointain derrière les sombres vignes, mon âme est si inquiète en cette nuit chimérique du Sud. »

.....

... Quand les grillons commencent leur concert silencieux dans les ruines lointaines de la station thermale, derrière la digue, dans le port s'allume le phare. Le phare cligne, clinque, s'éteint pour un instant, et de nouveau derrière la digue, dans le port, brille la petite lumière attirante. Alors, loin dans la mortitude marine hurle un paquebot, il emporte les gens, leurs souffrances et leurs espoirs vers les pays lointains, vers le lointain couleur de vigne.

– ... Camarade Mara, je vous le dis encore et encore : en vérité la vie est une chose merveilleuse. Et quand je mourrai et que sur ma tombe vous déposerez un bouquet de thym, sachez-le : je serai ressuscité.

Et sachez : près de ce puits où comme dans un miroir se reflète le monde entier, depuis longtemps je me tiens, et dans mon âme il y a un lac si clair, si transparent, que je me sens Dieu le Père. Camarade Mara, posez votre tête sur ma poitrine, et sachez : je suis votre ami... Le phare cligne, clinque, s'éteint un instant, et de nouveau il y a dans le port une impossible petite lumière marine. À droite la mer, et plus loin les vignes, et ma souffrance derrière le paquebot dans le lointain couleur de vigne. Seuls les grillons éternels tissent la légende depuis les premiers siècles, et elle n'a ni limites ni fin. Alors même les routes disparaissent dans les terres sauvages des Polovtsy ²¹.

L'été mil neuf cent vingt-quatre. Aujourd'hui le médecin-chef a donné une conférence sur l'âme. Cela est caractéristique : sur l'âme. Il y avait pas mal de gens, presque tous des « pyjamas ».

Tout le monde était intéressé et particulièrement les communards. En effet : qu'est-ce qu'un spécialiste pouvait bien dire à propos de l'âme ?

Et quand le médecin-chef eut terminé, une voix timide demanda :

– Permettez-moi, camarade professeur, de vous demander ce qui était en premier, de la pensée ou de la parole ?

Le médecin, obligé de parler contre sa pensée, biaisa :

– Et qu'est-ce que vous en pensez ?

– Dites ce que vous, vous en pensez, dit le communard têtue.

– Je pense, le médecin-chef avala un mot et lança :
Je pense que c'est la pensée.

– Alors je demande la parole, et le communard grimpa à la tribune.

Il parla longuement, opiniâtrement. Tant et si bien que presque tout le monde s'était assoupi. Le communard avait beaucoup lu, car il étudiait à l'école du parti et il ne pouvait pas ne pas connaître la position du camarade Bogdanov²² sur cette question.

Et si le spécialiste ne s'était pas ressaisi, après une première tentative avortée, s'il n'avait pas arrêté le discoureur, celui-ci continuerait maintenant encore à gesticuler. Le spécialiste :

– Arrêtez-vous, s'il vous plaît. Nous n'arriverons jamais à nous mettre d'accord, car c'est la même chose que de savoir ce qui exista en premier de la poule ou de l'œuf.

– Bien sûr que c'est la poule, lança dans l'auditoire silencieux une voix de femme, car la poule...

– Et bien qu'est-ce que la poule, demanda le spécialiste, narquois, la parole ou la pensée ?

– Camarade professeur, vous nous trouvez non préparés, cria la voix de la femme. Il fallait prévenir le cercle communiste.

Alors le médecin-chef retira ses lunettes et dit que la conférence était terminée et que les « pyjamas » pouvaient partir. Quant à savoir ce qui était apparu en premier, la pensée ou la parole, les auditeurs réunis ici n'avaient pas à s'en occuper, car il était nocif aux malades de s'énerver, et par ailleurs les plus récentes découvertes de la science indiquaient clairement que c'était la pensée qui existait en premier.

M o r a l e : en premier ce ne fut ni la parole, ni la pensée mais le poisson pourri, car la conférence sur l'âme avait été organisée tout exprès pour calmer les nerfs des patients, mis à rude épreuve par l'animal marin sus-cité.

Le long du village solitaire, près de la mer, passe un chemin de fer – un cul-de-sac. Dans ce cul-de-sac, au sortir du reflux marin, on voit des wagons cassés, des obus explosés, on voit des ruines.

C'est la Makhnovchtchyna²³ qui est passée ici et a disparu dans la stipe chevelue des steppes, comme un souvenir des sanguinaires Tatars. Le soir, quand sur le petit liman crient les mouettes et que, quelque part, les cormorans se posent pesamment, une lune claire se tient au-dessus de la mer et joue avec les rames d'argent sur la surface de l'eau bleue. Sur la plage, comme du cristal, une méduse.

On dit que les méduses brillent quand elles se déplacent par bancs. Et c'est comme une vieille légende. Alors dans un coin désert de la plage les pêcheurs hissent la voile sur le bateau, prennent les filets et partent en mer.

Le vent devint plus fort. Le vent qui vient de la mer. Dans le port un paquebot rugit, puis se tut aussitôt : il ne devait pas sortir aujourd'hui derrière le brise-lames, car une grande tempête se préparait pour la nuit. Le canot se jeta sur l'horizon et soudain disparut. Alors d'une maison de pêcheurs sortit la mère, elle regardait les flots. Une jeune femme s'approcha d'elle, et longtemps elles se tinrent sur le rivage.

.....

Aujourd'hui la mer aussi est enragée, et enragent les rivages de sable dans des tempêtes de petits cailloux, mais c'est la dernière rafale. Des troupes courent dans le lointain : la lame, les lames et les crêtes des vagues jettent des perles de verre. Le soleil se couche. Et le solitaire village de pêcheurs accueille ses envoyés dorés par le silence.

Le canot est ancré. Il se balance légèrement. Mais très bientôt le vent s'atténuera, la mer se couvrira d'un calme plat. Alors les rivages s'apaiseront eux aussi. Sur les cailloux la mer remurmurera. Les mouettes rejoindront les marais, et adviendra le grand désert de la mer.

II

Un beau matin, à l'orée du bois, Brigitte ramassait des perce-neige. Elle n'avait pas plus de seize ans. Les perce-neige étaient belles. Puis elle alla retrouver son père, bûcheron dans cette forêt.

Pendant ce temps, près de la maison s'était arrêtée une chevauchée. C'était le jeune comte, un vrai chevalier de conte de fées, aux vêtements recouverts de diamants. Sur son chapeau, à côté d'une plume de faisan, scintillait un gros rubis. Le jeune comte jouait avec sa canne. Son cheval, un étalon anglais de race, hennissait et changeait de pied. Une agate brillait à son front. Brigitte apporta une cruche d'eau du puits et la donna au comte. Celui-ci la regarda, éperonna son cheval si fort qu'il se cabra. Le comte dit que Brigitte était comme une dryade. Les cavaliers s'esclaffèrent, Brigitte rougit. La chevauchée reprit sa route.

Un soir de printemps, derrière la forêt, dans le village le repas était servi. Brigitte sortit de la chaumière, emmena le pointer Milord et s'en alla dans la forêt profonde.

Là, à nouveau, elle rencontra le comte. Il descendit de son cheval, caressa le chien et s'approcha de Brigitte.

Il la serra contre sa poitrine et hurla. Brigitte ne fut pas effrayée, elle soupira profondément. Le jeune comte se saisit d'elle et la coucha sur son cheval. Puis ils galopèrent sur des sentes forestières.

Une heure plus tard ils arrivèrent à son domaine. Le comte prit Brigitte par la main et la conduisit chez lui. Il lui dit qu'elle ne sortirait plus jamais de

là. Brigitte arracha sa main de l'étreinte du comte et se tint debout au milieu de la pièce.

– Comte, dit elle, toute ma vie j'ai vécu dans la forêt. Laissez-moi partir.

Le comte essaya de la convaincre, mais elle ne l'écouta pas. Alors il la menaça de l'obliger par la force. Brigitte sauta par la fenêtre sur la terrasse. Le comte siffla ; la meute de barzoïs se jeta sur ses traces, mais elle n'était plus là.

Elle courut jusqu'à la maison du bûcheron, mais ne dit rien à son père. Toute la nuit elle songea au comte. Et à l'aube, d'elle-même, elle suivit les traces des sabots pour rejoindre le domaine du comte. Voilà !

Et voilà la fin de mes arabesques. Le silence tout autour. Parfois seulement les coups de feu des gardes, parfois seulement le bruit de pas anonymes. Les gens marchent et disparaissent comme le bruit de mes analogies et associations silencieuses, bariolées. La ville dort. Au-dessus de l'hôtel de ville, la perspective d'un ciel si lointain ! Et la Bethléem stellaire, non devinée, se tient à des quadrillions de siècles comme une allusion mystérieuse. Les lux s'amuse en silence avec leur propre lumière – si blanche qu'elle fait mal aux yeux – et se cachent dans les recoins de la lune, dans les heurts des tramways. Silencieuse se tient la ville nocturne, se tiennent les recoins, les porches et tout ce qui, ici sur terre, s'est perdu dans le chaos du mouvement des planètes et brille à peine dans la conscience. On dirait que c'est le chimérique Saturne qui court dans le télescope, et courent ses anneaux et ses satellites lointains.

C'est la fin de mes arabesques. Les héros, les événements, les aventures, qui n'ont jamais eu lieu, s'en vont, et ne reviendront plus jamais. Plus jamais je ne reviendrai à mes arabesques, pour y souffrir sur chaque virgule. Plus jamais ne passeront les feux d'artifice de l'hyperbole au travers des ténèbres du quotidien, la fleur de feu de mon imagination ne s'enflammera plus : dans toute l'année il n'y a qu'une nuit – à la Saint-Jean – où dans le cercle envoûté rougit la perle de la fougère chimérique ²⁴.

C'est la fin de mes arabesques. Mais je n'en suis pas contrarié. Encore une fois j'ai connu la force de la parole immortelle. Et elle s'est métamorphosée en moi. Et de l'océan des variations je sors, révolté et content, vers de nouveaux rivages, insoupçonnés jusqu'alors.

– Ô Myriam ! Est-ce que ce ne sont pas des pépites précieuses des mines du Kamtchatka que j'essaie d'extirper de la tempête des explosions émotionnelles ?

C'est la fin de mes arabesques. Alors Sterne, Hohol, Dickens, Hoffmann, Swift me quittent eux aussi, et déjà leurs silhouettes romantiques miroitent comme des diligences bleues sur les chemins de mon voyage fou.

Ainsi parlait Théodor : c'est la joie de la révolte contre la logique. Je suis aussi chimérique que Saturne dans le télescope, Saturne égaré dans le chaos du mouvement planétaire. Je suis heureux, ô Myriam ! Quelles sont ces orgues qui sonnent divinement dans chaque nerf de mon être ? De qui y chante-t-on les louanges ?

C'est de toi, ma ville bleue, ma ville du soir, venue d'une légende de Schéhérazade. Car c'est

avec toi que je parlais après le coucher du soleil, quand il fallait trouver le mot.

– Ô Myriam ! Tu es une femme et tu connaîtras la joie : mon chant de la ville bleue du soir.

... Une calme soirée. La ville bleue du soir. L'Asie. Et je ne vois ni les prostituées, ni la noire bourse, ni les vieux, ni la saleté. Et je vois : les quakers marchent, non ceux du XVII^e siècle, mais ceux qui confessent la lumière, les citoyens d'un pays heureux. Et je crois, je crois à la folie : ce n'est pas la quadrature du cercle, c'est la vérité qui sera sur mon cœur sentimental, et alors, en extase, en prière, je regarde comme j'ai déjà regardé un million de fois. Dans la lointaine petite fumée, sur le tertre funéraire, le muezzin appelle les fidèles à La Mecque par delà les montagnes.

La ville bleue le soir. L'Asie. Et je suis moi, Saturne, non la divinité, mais celui qui court dans le télescope quand la pénombreuse nuit étoilée se penche au-dessus de l'observatoire, je suis heureux de dire que je suis là, tout entier, avec ma souffrance, avec mon « je sais », avec mes trois anneaux : la foi, l'amour et l'espérance. Le soir bleu. La ville bleue le soir. L'Asie.

Mais je regarde le présent à travers le prisme des légendes de Schéhérazade. *Liberum arbitrium*. Pour l'époque de la Grande Renaissance la petite ville asiatique sera caractéristique – sans prostituées, sans la noire bourse, sans l'ordure. Et l'âme se pense disharmonieuse quand un léger vent souffle au-dessus des lilas d'eau, quand le bateau sans rames est emporté, quand les roseaux se tiennent aux frontières des champs verdoyants, ils se tiennent là, attentifs.

Pour l'époque de la Grande Renaissance seront caractéristiques le printemps bariolé et la Pâque plébéienne. Alors des milliers de citadins iront sur la place de la Commune révoltée, et puis ils poursuivront, en carnaval, vers l'aérodrome. Et cette couleur bariolée frappe mes yeux, comme une nette tache rouge qui apparaît quand on prononce le mot « foire ²⁵ ».

– Ô Myriam ! Je suis infiniment heureux. Seulement maintenant je ne salirai pas le grain de beauté qui est tombé sur ton épaule d'ivoire.

Ainsi parlait Théodor.

Alors se répandit la gloire de la ville bleue du soir. L'Asie. Alors les citadins ne sont plus allés dans les colisées académiques, où il n'y avait rien, à part l'ennui décadent, où des milliers d'hommes brisés, anémiques, contemplaient les accessoires de l'époque révolue, mais ils sont allés au cirque, sur les terrains de football, dans les clubs sportifs. Il y avait aussi des clubs de travail et des clubs scientifiques.

– ... Échec et mat au roi ! Avant que ne commence la partie je suis prêt à vous donner ma reine, et même alors je sortirai vainqueur. Car même le grand Capablanca ne put vaincre le moderniste Reti ²⁶.

... Voici venir la fin de mes arabesques. Je chante ta gloire, ô ville bleue du soir ! Et les quartiers passent, à pied, à la nage, et les tramways les suivent et la pénombre épaisse.

Un son de cloche, inquiet. De petits feux courent de-ci de-là, chimériques, comme des lampions rose-violet dans les restaurants des courtisanes japonaises. On a installé un projecteur au-dessus de la place de la Commune révoltée, il scrute attentive-

ment les vitrines bariolées des magasins d'État. Je marche. Soudain tombe à mes pieds une publicité criarde et je me souviens de la lanterne rouge qui dans l'école oubliée de mon enfance projetait des images sur le mur. Ce n'était pas du cinéma, c'était par trop rudimentaire. Mais à l'époque la réceptivité était extraordinaire. C'était la douce et merveilleuse enfance.

Je marche. La ville bleue du soir. L'Asie. L'horloge bat.

... Et derrière moi le projecteur, les loupiotes des tramways, les affiches claires des trottoirs et des millions d'autres détails. Et tout cela se précipite dans le cercle chimérique des associations d'idées et passe, comme passe Saturne dans le télescope, quand la sombre nuit étoilée se penche au-dessus de l'observatoire et que tout ce qui est ici sur terre se perd dans le chaos du mouvement planétaire, et brille à peine dans la conscience.

... Je marche. La ville bleue du soir. L'Asie. L'horloge. Je marche.

Une vie

I

Quand derrière la forêt fane le premier quartier de lune, là-bas, dans les steppes, par-dessus les semailles d'hiver, la lumière s'incline, et quand elle fane elle aussi, les villages plongent dans la brune, des tombereaux de bleu se déversent – un bleu calme, pâle, les braseros s'éteignent. C'est l'époque des copulations, les palissades crissent et les chiens maigrelets deviennent fous, tandis que les plus costauds suivent en silence le vainqueur. Les roquets se chamaillent dans une douceur de stupre. L'air est saturé de stupre. Mais nos vénérables aïeux ne copulaient-ils pas aussi, et notre sang c'est le leur, rouge et brûlant.

Et voici les granges. Oui, les granges ! La paille de l'an dernier y repose, et sur cette paille l'amour fleurit. Et crissent les palissades qui mènent aux granges. Et les granges grincent de stupre. Qui sait comment grincent les granges en ces nuits ? La

paille soupire, oui elle soupire comme cela depuis des siècles, comme à l'époque où les hordes tatares erraient dans les steppes de l'Ukraine ¹.

Ainsi : le long de la Vorskla ², d'un côté il y a Damaïvka, et de l'autre le hameau Komarivka. Pas loin la forêt du Hetman, et plus loin Dykanka ³ (la bière et l'hydromel enivrants – non loin de Poltava ⁴). Quand on regarde la forêt du Hetman, inmanquablement on pense au Hetmanat ⁵, à Hohol ⁶, aux Tatars, à Charles XII ⁷, etc. Alors les tombes irradiaient la nuit, le jour, l'aurore, le crépuscule – sans cesse... Un milan se balance au-dessus des steppes...

Deux gars venaient de Damaïvka : Pavlo et Mychko, le communiste. Ils venaient en canot jusqu'au potager de Stepan. De la fille de Stepan, Handzia, les gars disaient : « Y'a du monde au balcon. » Dans la grange de Stepan, Oksana venait dormir aussi. Oksana, elle, avait dix-sept ans. Son père, Rouban, zézayait et la traitait en bébé, sa mère la chouchoutait et zézayait aussi. Alors bien sûr Oksana se comportait comme une petite reine ; ses seins étaient durs comme deux belles pommes, et elle les portait bien en avant, et les gars en devenaient fous.

On disait :

– Oksana, il est temps que tu viennes aux soirées !

Mais son père ne la laissait pas y aller. Alors les gars enduisirent la porte de goudron, et y accrochèrent un bonhomme de paille. Rouban prit peur et zézaya :

– Va t'en cousser dans la granze.

Oksana :

– Que dites-vous, père ?

– Immédiatement, z'ai dit, que ze ne voie plus cette honte.

Il la mit à la porte et lui-même alla se plaindre au comité des nécessiteux ⁸. Cela se passait le jour. Oksana réfléchit à la situation, elle alla voir Handzia. Cela faisait six ans que Handzia couchait avec des garçons. Handzia lui dit de venir avec elle. Elle suivit son conseil. Handzia et Pavlo allèrent se coucher dans la charrette, et Oksana se coucha toute seule. Le lendemain Pavlo amena Mychko, et Mychko se coucha près d'Oksana.

Parfois Pavlo était en retard et Handzia devait attendre. Alors, doucement, elles sortaient de la grange et par le potager allaient vers le lavoir – dans la journée on y lavait le linge. Le canot de Pavlo s'amarrait ici. Komarivka se trouvait sur un monticule, et du lavoir on apercevait les silhouettes des maisons. De la rivière venait une odeur, peut-être tatare, une odeur d'il y a deux cents ans, peut-être une odeur de croupissement. La rivière était creuse, profonde, elle allait du Dnipro vers la mer Noire, on aurait dit qu'elle aussi ne respirait que par les grandes tempêtes marines, on disait que Komarivka s'était plongée dans les songes au-dessus de ce croupissement, et c'était vrai : les soirées passaient dans Komarivka, grises, douces, et s'en allaient, au loin, toujours plus loin... Oksana était songeuse, elle aussi. Tandis que Handzia, la jupe relevée, clapotait dans l'eau avec ses pieds, chantonnant :

« Maroussia s'est empoisonnée,
À l'hôpital on l'a menée ⁹. »

Sa poitrine se soulevait comme si elle voulait rejoindre les vastes espaces bleu sombre. Elle chantait encore, et sa chanson rebondissait doucement

sur l'autre rive. Elle soupirait. Oksana regardait Handzia et son inquiétude la gagnait, elle pensait aux roseaux, à son communiste, aux communistes, à l'impôt en nature – père récriminait tout le temps après – et à l'automne les canards partiraient, elle pensait aux canards, mais on ne sait pas où ils vont. Et puis les rêves...

Derrière la langue de terre apparaissait le canot, il s'approchait rapidement, mais en grand silence, pour que la nuit n'entendît pas. Pavlo ramait comme un vrai pêcheur, et Mychko se terrait au fond du bateau, il avait la frousse. Et Handzia retenait son souffle, et Oksana retenait son souffle, et tous retenaient leur souffle. Oh, Pavlo... Pavlo... il se presse, fort, vigoureux et méchant.

Troublée, elle se cachait dans les roseaux – elle, la nuit. Les étoiles brillaient d'une lumière malade et dans une douce tension elles tombaient sur la surface de l'eau.

... Puis tous les quatre ils allaient se coucher dans la grange. Dans la grange, sur la charrette, Handzia pouffait de rire, et c'était doux. La charrette grinçait, et c'était sombre. Dans les rues, les potagers, les jardins, les garçons en vadrouille imitaient les hennissements pour faire peur à la nuit :

– Ii – Hô-hô ! Ii – Hô-hô !

Se faisait entendre le triste refrain :

NI POUR LÉNINE NI POUR TROTSKY...

Et dans un autre coin on chantait :

La Route et l'Hirondelle

*Je suis un cosaque prénommé Liberté,
Un Ukrainien de Houliaï-Polè,
J'ai le vin gai, vive le vin ?
Puisque le père Makhno vient chercher justice !*

Mychko était couché près d'Oksana, il lui embrassait les cheveux, et elle se taisait. Mychko prenait ses mains et les embrassait. Oksana se débattait mollement.

– Mon Dieu, ne fais pas ça, j'ai les mains sales.

Mychko respirait bruyamment et ne lui lâchait pas les mains. On tremblait. Et c'était la même chose toute la nuit : il lui embrassait les mains, et elle se débattait. Parfois il lui prenait les seins, mais tout de suite il « s'excusait » et disait que ça s'était fait comme ça. L'aube se levait, et ils se séparaient. Comme la nuit est courte ! Oksana courait comme une jeune chèvre à la maison, et toute la journée il y avait du brouillard dans sa tête.

... Et le canot quittait le lavoir, et quelque part sonnaient les cloches rouges des étoiles.

II

Les jours passaient et les nuits devenaient des souvenirs. Comment ça ? Quelque part près de Dykanka il y a un village et un hameau – et qu'est-ce qu'il y avait avant ? Avant les Tatars ? Hé ? Oui, le village et le hameau, et plus loin... plus loin... Et quarante siècles plus tard ? Hé ? Hohol, Mazepa, Charles XII.

Ma chère Ukraine socialiste ! Les steppes, le milan et le soleil d'été s'en vont par-dessus l'horizon, et derrière lui un sentier laiteux chante des mélopées blanches, et peut-être aussi des mélopées rouges, les vaches meuglent en rentrant des pâturages, et plus loin... plus loin... Les fermes, les charries électriques... les automobiles, les fabriques, les usines... Ah !... et plus loin... plus loin... Le sentier laiteux – quelles mélopées chante-t-il ?

C'était l'été, les tas de paille fumaient, les friches coupées s'étendaient pensives. Passaient les tonnerres, s'en allaient les éclairs, loin, loin, et seulement à l'horizon lointain brillait l'or, et le fleuve enterrait en silence la profonde tristesse d'après la pluie.

Mychko disait à Oksana :

– J'irai bientôt à la ville. Et toi tu viendras avec moi. Je finis mes études – l'atmosphère est calme. Maintenant enfin on peut étudier. Toi, tu étudieras aussi. Maintenant tout le monde peut faire des études parce que maintenant l'école est pour les pauvres.

Oksana n'aimait pas les communistes, personne dans le village ne les aimait, mais dans les yeux de Mychko brillait l'amour, et elle aimait les communistes.

... En juillet les nuits étaient étouffantes, dans les steppes des cloches mystérieuses, chimériques, sonnaient sourdement. Mychko disait :

— Ma petite Oksana, quelle vie ici ! Vivement la ville. Comme j'ai envie d'y aller. J'irai à Kyïv...

Elle pensait à la vie, à Kyïv, elle pensait qu'à Kyïv il y avait une vie inconnue, elle pensait aux grandes villes plongées dans le brouillard chimérique, et elle voulait aller dans ces grandes villes, là où est la vraie vie.

Et les jours passaient encore, et les nuits devenaient des souvenirs. Et de nouveau les tas de paille fumaient. Mais l'atmosphère n'était plus calme.

À Damaïvka les partisans avaient tué deux communistes, et Mychko s'était enfui.

Du chef-lieu était arrivé un détachement chargé des repréailles. Et de nouveau Mychko ramassait l'impôt en nature, mais il poussait rarement jusqu'à Damaïvka, le village n'était pas sûr. Quand il venait il était craintif, précautionneux, il ne parlait plus du merveilleux, mais Oksana était émerveillée malgré tout.

Un jour Oksana alla au puits, Handzia vint à sa rencontre :

– Tu es au courant... que ton gars s'en va ?

Le visage d'Oksana s'assombrit :

– Je ne sais rien.

Elle se sentit joyeuse et inquiète – la prendrait-il ?

– Ne le lâche pas, reprit Handzia, c'est un beau communiste, peut-être qu'il t'épousera... Mais seul le diable comprend ces gens-là. Mon grand-père, le serf, racontait comment de petits seigneurs comme ceux-là installaient le nouveau pouvoir, eux aussi. Des fois, ils mariaient les villageoises et des fois, ils les trompaient.

Oksana devint songeuse et s'en alla au pâturage, elle regardait, elle écoutait comment coule la soirée après le vent sec. Elle se souvenait de ce que lui disait son communiste.

Il est si craintif mais il parle si bien.

... À l'aube, après une douce nuit, Mychko s'était donné à Oksana et Oksana s'était donnée à Mychko. Handzia et Pavlo dormaient, mais eux ne dormaient pas. La grange était calme, de temps en

temps seulement une souris remuait dans la paille d'or...

Oh ! comme cette nuit était merveilleuse.

Ses soupirs étaient mûrs comme des pommes, dans ses grands yeux fleurissaient la vie, la franchise et la douce tristesse de l'amour... Avez-vous déjà couché dans le foin ?... C'était avant l'automne. Dans le pâturage margotait une caille, mais on n'entendait pas battre le cœur. L'odeur des tas de paille fraîche flottait, rappelant les champs sans bornes. À travers une fissure rougeoyait l'aurore. Alors Mychko se souvint qu'à ce moment précis (il l'avait lu quelque part) dans le cœur fleurissent les roses couleur thé. Oksana ne le dit pas à Handzia, elle était heureuse de garder en elle le grand secret de la conception. Mais dans ses yeux bridés de Japonaise se reflétait le frou-frou des peupliers mélancoliques, elle avait des seins d'août, comme une jeune meule sur le chaume pâle.

Oksana ne venait plus au lavoir attendre que le canot surgisse de derrière la langue de terre. Elle savait que bientôt Mychko viendrait la chercher et ils iraient à la ville lointaine, mystérieuse. Là-bas, loin loin où la vie poudroie et sonne, la vie la plus grande, la plus jeune. Sa seule crainte était que les partisans ne tuent son Mychko : le plus souvent ils exécutaient des étrangers, et Mychko était un étranger, il était d'une autre province.

Puis ce furent les pluies et la verdure s'affaissa. On coupa les roseaux et la rivière devint triste. À Damaïvka chaque jour on enterrait quelqu'un, et les sonneries funèbres emplissaient la rivière – rivière nue, orpheline, automnale, les cloches emplissaient sa profondeur. Komarivka écoutait ces cloches, elle

regardait la sombre forêt du Hetman, les steppes décharnées.

Puis ce furent de nouveau les pluies.

III

Il n'y eut pas d'hiver, de nouveau il faisait humide et automnal. Mychko attendait l'ordre de rejoindre la ville et ne venait presque jamais à Komarivka. Les partisans ne se cachaient plus dans la forêt, ils venaient chercher les contributions. Les forêts étaient ennuyeuses et cruelles, noires comme la mort riant à pleines dents.

Oksana crut qu'elle était enceinte. La nuit, elle touchait son ventre, il lui semblait qu'elle pouvait sentir son ventre grossir.

Elle sortait dans le pâturage, regardait les champs, les brouillards qui vont jusqu'à la gare (quarante verstes plus loin se trouvait le village de Kotchoubeïvka), et il y avait les labours, et les verstes, et la grand-route, et les poteaux, et on était cafardeux, et on avait le désir de l'inconnu. Et à la maison le père zézayait, et la mère zézayait et ils récriminaient contre la commune, et récriminaient encore.

Les filles en avait fini avec les betteraves, elles organisaient des soirées, et on n'avait pas envie d'aller aux soirées. Le soir, le père apportait le journal et se roulait des cigarettes, et Oksana regardait les lettres du journal et se disait qu'on y parlait de Kyïv, de la ville. Et père apportait encore des jour-

naux, il y en avait beaucoup au comité exécutif de la région et personne ne les lisait. Ils étaient dans l'armoire chez le secrétaire, les fumeurs les lui volaient, et au marché on parlait de Petlioura ¹⁰, des Roumains ¹¹, de la chute du pouvoir soviétique.

De tout le mois, Mychko n'était venu qu'une fois. Il ne parlait plus tellement, et quand il parlait c'était à propos de sévérité, d'ennui, et encore de quelque chose comme ça ; Oksana n'avait pas fait attention. Elle prenait sa main blanche, la passait sur son ventre, et souriait mystérieusement. Puis elle alla parler avec Handzia, mais cette fois encore elle tut le secret de la naissance. Et dans le hameau de sombres rumeurs circulaient, on disait que les partisans se faisaient fort de tuer Mychko. Vinrent les nuits inquiètes. Était-ce la pluie qui frappait les fenêtres, était-ce la neige ? Le vent soufflait dans la cheminée, et dans les rêves il y avait des routes longues, sales, infinies, sans lieu. Les verstes, les labours, les poteaux et des routes, et encore des routes...

... De nouveau il n'y eut pas d'hiver, il faisait humide et automnal... L'automne descendait dans le cœur d'Oksana, et son cœur se serrait.

Mais elle ne pensait pas que cette intempérie de la vie jetterait la première et lourde ombre sur sa merveilleuse jeunesse, et quand quelqu'un lui dit que Mychko avait quitté Damaïvka, elle en fut étonnée : comment, pour toujours ? On lui dit que oui, pour toujours. Elle ne se mit pas à pleurer, elle ne sentit pas la douleur venir tellement cette douleur était grande. Elle alla sur la route de Poltava, elle regarda dans la direction de la ville. Elle se souvint d'une nuit de juillet et des cloches sourdes qu'on

entendait venant de la steppe. Puis elle s'assit sur le chêne coupé, elle regarda le marais. Le vent soufflait sur Komarivka, un vent rugue, rêche et griffu. Et de nouveau, comme en rêve, lui revinrent les nuits et les étoiles dans la fantasmagorie bleue. Mais il fallait trouver quelque chose. Elle se dit :

– J'y vais.

Elle alla. Si elle avait lu le *Kobzar*, si elle avait connu *Catherine*... mais elle était analphabète. Elle avait entendu parler de Kyïv, et Mychko – oh ! Mychko, Mychko...

Le soir Oksana réunit quelques affaires, puis elle sortit par le portail. La lumière baissait, mais il ne pleuvait pas. Les nuages se traînaient on ne savait où, se traînaient – loin, loin – très loin, vraiment. Les chaussures s'enfonçaient dans la gadoue, et tout autour s'étendaient les champs nus et le silence. Elle pensait aux grandes villes, à quelque chose d'inconnu et de mystérieux. De temps à autre elle croisait des charrettes dans leurs longs cheminement, qui venaient de la gare. Les chevaux tiraient et avec de grands efforts ils sortaient les charrettes de la boue. Les gens la regardaient avec suspicion, la scrutaient et la scrutaient encore. Les verstes passaient, et les labours, et les yeux bridés regardaient clairs et tristes les feux silencieux de la gare qui brillaient derrière les tombes. Sur son visage un sourire de souffrance presque invisible s'était figé. La forêt du Hetman était maintenant loin derrière, elle regardait en arrière et se rappelait Mychko et son chuchotement ardent dans la paille. Un nuage arriva et des gouttelettes grises tombèrent. Elle se retourna ; on ne voyait plus Komarivka. Il y avait de la tristesse et il y avait de la

joie. Elle se souvint des journaux, des cigarettes de père et pensa : cette vie est sombre ; et elle voulait une vie lumineuse, une vie jeune, comme un premier quartier de lune. Les feux de la gare se rapprochaient. Elle s'arrêta près d'une borne pour se reposer.

... Tout près hurla la locomotive, son œil rouge apparut et disparut tout de suite dans le lointain. Oksana arrivait au sémaphore.

Sur un chemin de traverse

Les ravines profondes des années... Tristesse...
Où me cacher de tes sépultures ?

... Mais non, c'est bien ainsi : elle en eut d'artificielles, mais avec le temps elles sont tombées de la frange du vêtement. Les intempéries avaient tassé sa stature. Vous savez bien, les intempéries sur le chemin de traverse.

... Le froid fait éclater le verre, il en fait comme de la broderie.

L'école, la classe...

À soixante kilomètres du chef-lieu, à
quatre-vingts du chemin de fer.

Et tout autour il n'y avait que fourrés,

fourrés,

fourrés.

C'est la profonde pinède de ma taïga qui n'est pas sibérienne.

.....

... Tenez, cher ami, voici un court fragment du poème *Asie*, poème oublié, poème qui s'est dissout dans l'air du temps.

... Au v^e siècle – siècle sauvage et lointain – ils venaient des hauts sommets de l'Oural, des abruptes falaises de la Volga, ils venaient vers le flot calme et bleu du Danube : les Huns, les Sarmates, les Germains... Et le fils de Moundtsouk assassina Bléda, son frère. Attila le dément, le fratricide, le roi des Huns.

... Et les siècles passèrent. Et vint le siècle sourd, le siècle quatorzième. Sur les sommets mystérieux de l'Asie se levait la figure menaçante de Tamerlan...

Nota Bene pour ma foi : c'est une grande vérité de la terre : le soleil se lève à l'Est.

... Les pins bourdonnent – bourdonnent...

– Pourquoi ?

– C'est la tempête de neige. Les vents.

Ô mes chers pins, mon pays asiatic !

.....

... L'école, la classe.

Les gosses chantent :

« PERSONNE NE ME LIBÉRERA, NI L'AS, NI LA DAME, NI LE VALET... »

... Natalia Mykolaïvna est toute contrariée. Très vite elle dit :

– Mon Dieu, les enfants ! Il ne faut pas chanter ceci, c'est une chanson impérialiste.

Natalia Mykolaïvna a terminée l'école secondaire classique – c'est si loin tout cela ! Nestor, le gardien, demande :

– ... La Mykolaïvna ! Et du pain y'en a plus, ma bonne mère ?

– Oh, Nestor ! Pourquoi vous inquiéter ?... Je me débrouillerai...

Elle se « débrouillera » !

– Oh, Mykolaïvna ! Vous êtes une sainte femme, dit Nestor. Parce qu'à mon avis, les bourgeois, ils nous ont oubliés... Un peu de tabac ?...

Ils fument.

... Il n'y a plus de pétrole. Les nuits sont longues, comme les chemins des steppes dans la grande plaine. Sur le poêle froid, dans un coin, gît une livre de sucre enveloppée dans des chiffons, et un peu plus loin un vieux corps. À côté de la porte une autre vieillerie : Nestor.

Alors les songes... ou peut-être sont-ce des veilles mystérieuses ?

– ... l'an deux du siècle vingt, il y a vingt ans, il est arrivé plein d'entrain et joyeux. Il était la jeunesse même.

C'était en septembre. Il y avait des cieux d'azur à n'en plus finir. L'horizon fleurissait de pivoines chaudes, et les pétales tombaient et recouvraient le cerveau.

Dans le cœur chantait une femme-bouleau, svelte, blanche comme du lait : elle avait de jeunes seins opulents, elle avait des boucles d'or...

... (– Je m'allongerai sur ta couche nébuleuse mon amour, mon horizon inconnu !...)

... Au-dessus de l'archipel des bourgs le chant du bouleau s'en allait dans le lointain couleur menthe.

... L'horizon lointain poudroyait et en rêve les mandarines de Malte et les amandes d'Afrique sentaient bon.

– ... Ma petite Nathalie ! Mon chaton câlin ! Viens, je suis une horde de bambous qui flûtent au vent... Quelque part là-bas, dans les grandes Sondes ¹, sur le volcan Smerou. Ma petite Nathalie ! Ma verte naïade !

C'était la bouillante deuxième jeunesse, elle ne pouvait croire que passait son trentième printemps. Ses yeux jetaient des étincelles, et sous le fruit mûr de ses seins généreux un troupeau de mâles bêlait de douces souffrances.

Elle :

– ... Oleksa ! Mon grand fou ! Je deviens ivre...

Remplis-moi tout entière d'hydromel centenaire, remplis-moi du brouillard d'ivresse, Oleksa ! Déchire ma chemise...

... Un renne de feu courait sur les montagnes, sur les plaines du temps. Au-dessus des ravins passaient des cigognes. Elles glottoraient : kourly ! kourly !

Et le fleuve se réveillait avant les cataractes.

(– Ohé, le Dniro ! Ohé, le vieux ! Encore loin le cours navigable ?)

... Des nuits étranges passaient au-dessus des lâches, des étangs et plus loin, dans l'espace, par des pistes qui courent dans les forêts.

(Je m'allongerai sur ta couche nébuleuse, mon amour, mon horizon inconnu !)

– ... Mykolaïvno ! Entendez-vous ?

– J'entends, Nestor.

– Sans doute est-ce la fin. Ils ont bouffé la révolution, les salopards.

— Dieu seul le sait, Nestor. Mais je me dis que tout ira bien. L'autre semaine les gens du Commis-

sariat à l'éducation sont venus, ils ont dit : tout ira bien.

Et les pins bourdonnent, bourdonnent...

– Pourquoi les pins bourdonnent-ils comme ça ?

– C'est la tempête. Le vent.

Ô mes pins adorés, mon pays asiatic !

... Nestor craqua une allumette. Il alluma la bougie :

– Alors hier j'étais au marché, et l'orateur, un type de chez nous, disait : il faut (il lit sur un papier) vingt-cinq communismes archi-militaires²... pour faire régner la justice... Qu'est-ce que vous en dites ?

– ... Pff ! la bougie s'est éteinte.

– Dieu seul le sait, Nestor !

... Le premier pionnier vint de la Rive droite³ par Sahaïdak⁴ – par la grande route des tchoumaks. La première maison se trouvait sur la berge. Mais le soleil avait bu toute la rivière et les roseaux étaient minés par les années, et elle s'en allait dans la plaine. Les maisons se tenaient sur des tertres et dans les rues virevoltait le sable comme des feux de bengale.

... Elle chantait :

– « Je suis la fille Natalka, on me surnomme Poltavka...⁵ »

– Natalka ! Mon petit chaton !

... Il est arrivé avant le grand embrasement. La révolte mûrissait dans les profondeurs des hameaux. Il parlait de la révolte – tranchant comme une lame sur la gorge, sévère comme une trombe dans

l'océan... le brouhaha des eaux : vague après vague. À l'est, le phare. Le hurlement de la corne de brume.

... Mais Nestor lui aussi vécut une deuxième jeunesse : Natalia Mykolaïvna – ce sont les tumulus inaccessibles des étoiles.

... Avec Nestor, Oleksa planta ce pin. A l'époque, il y a vingt ans de cela.

... Et la révolte mûrit et mit la lame sur la gorge.

Lui :

– Ma petite Natalka ! Je vais les rejoindre !

– Vas-y, mon amour.

Il est parti et n'est jamais revenu ; ceux qui s'en vont avec les rebelles ne reviennent pas.

... Après la prison de Vladimir⁶ il est parti au baigne, dans les mines d'or de Sibérie. Et ne revint jamais.

... Et de nouveau les songes... ou peut-être est-ce la veille mystérieuse ?.. Pouvait-elle deviner que ce pataud de Nestor était amoureux d'elle ?

... La chair n'a pas fleuri quand elle devait le faire. Oleksa ne la fit pas fleurir. Elle ne fleurit jamais. L'école se renfrogna. Le pin grandissait et déjà il cachait la route qui mène à Sahaïdak.

En l'an cinq du siècle vingt passa la dernière rafale de la seconde jeunesse. Après les cours elle regardait Nestor avec mélancolie (la mélancolie de la tige fauchée). Comme elle aurait aimé qu'il la comprenne !

Mais il ne la comprenait pas. Et la seconde jeunesse est passée... et il n'y a jamais de troisième jeunesse.

... Les années passaient. Passaient les cigognes, fleurissaient les aurores, brillaient les étoiles. Aux

premières heures du jour crissait le gel de diamant dans les jardins...

– ... Est-ce que la terre renaîtra bientôt ? Et la profonde pinède de ma taïga non sibérienne court à la rencontre du vent frais...

Jour après jour, année après année – vers l'éternité... (Ohé le Dniro ! Ohé le vieux ! Encore loin le cours navigable ?)

... Tous les samedis Nestor partait chercher le courrier à dix verstes de là. Avec le courrier il rapportait du tabac « Bouras », à dix kopecks le paquet, dans son emballage bleu. Jusqu'à très tard ils fumaient et jouaient aux cartes.

... C'est l'Asie, mais ce n'est pas l'Asie, pas encore. La province est plus loin, la province est plus en profondeur. Au loin l'horizon poudroie. Souffle un vent sombre et froid. Un vent blanc. Les petites routes sont recouvertes de neige, chemins de loups, traces de lapins. Les tas de neige s'amassent. Congères. Derrière la grange la nuit hennit, hurle et accouche de congères.

... Et les pins bourdonnent...

– Pourquoi les pins bourdonnent ?

– C'est la tempête. Les vents.

Ô mes chers pins, mon pays asiatic !

.....

... Au matin se leva le disque rouge du soleil froid. Et la pinède était comme un conte de grand-mère. Elle se tenait dans la neige jusqu'à la poi-

trine. Sur les branches des écus brillaient. C'était le dernier rappel de la seconde jeunesse.

... Mais bientôt le vent souleva de nouveau les nuages. Il frappa le disque froid du soleil, le brisa.

Et de nouveau la tempête de neige.

... Et ils sont tout de même venus à l'école. Dans les lambeaux fédératifs. À l'école il y avait le fuyard Stassyk.

Natalia Mykolaïvna donne un cour d'histoire :

– Les Polonais ont asservi le peuple ukrainien.

Alors les gosses se tournent vers Stassyk :

– Stassyk, mais tu es un Polonais, toi !

– Tu vas voir, cette nuit, on t'écrase !

Et Natalia Mykolaïvna s'en plaignait. On lui demandait :

– Mais pourquoi avez-vous dit cela ?

– Mon Dieu ! Mais c'est ce qu'on nous a enseigné à l'école secondaire classique.

Et puis cette histoire avec Dieu. Les enfants :

– À l'école on ne croit pas en Dieu, mais à la maison on y croit, Natalia Mykolaïvna elle aussi y croit à la maison : on l'a vu.

Et encore :

– Natalia Mykolaïvna, pourquoi vous avez enlevé l'icône ?

– Ah, mes chers enfants, on ne peut plus accrocher d'icônes à l'école : le Commissariat à l'éducation ne le permet pas.

... C'était il y a longtemps ; des villages voisins les professeurs, les instituteurs, les infirmières venaient voir Natalia Mykolaïvna, pour jouer aux gages. Ce sont des souvenirs aussi.

Le village est sombre et pourri de syphilis. Les médicaments se trouvent par-delà les montagnes,

par-delà les mers. Dans le village on sait soigner l'érésipèle.

Le soir. Il y a un appareil de distillation dans la chambre.

– Voici les verres, et puis on achètera du pain, dit Nestor.

– Achetez-en, Nestor !

... Ils se versent un verre. Boivent... Le soir tombe... et de nouveau dehors souffle la tempête de neige.

... Et les pins bourdonnent...

– Pourquoi les pins bourdonnent-ils ?

– Tempête de neige. Les vents.

Ô mes pins ! Mon pays asiatic !

Le rédacteur Kark

Et Biely, et Blok, et Iessienine, et Kliouiev
Russie, ô Russie, ma Russie.
... Kyïv se tient cent fois déchiré
Et moi crucifié deux cents fois.

P. Tytchyna

LES ROUTES NOUEUSES M'ONT NOUÉ
CES ROUTES SUR LESQUELLES LA RUSSIE S'EST PENDUE
CES ROUTES OU LES TAVERNES ET LES PRISONS
ENTERRAIENT LA MÉLANCOLIE POPULAIRE.

V. Aleksandrovsky

I

Il avait posé le browning sur la table et le regardait, inquiet – le rédacteur Kark. Il se souvenait d'un matin froid de 1905 ou 1906, il était lycéen alors ; il s'en souvenait comme si c'était hier : le professeur, ensuite l'élève, et puis on les enterrait en cette matinée froide, et les journées passaient

sombres, grises – c'est sans doute pour cela que cette matinée était si froide. La chapelle du lycée et le pope au visage de femme. Le chef-lieu du district, les marais, les oies et le cimetière sur le tertre.

Aujourd'hui, chez nous, en Ukraine, chaque browning a son histoire : sanglante et sombre. Aujourd'hui : le 3 mars de notre cinquième année de... ou plutôt non : le 3 mars 1922. Un passé si lointain et qui s'enfuit, plus rapide que l'inflation galopante de notre rouble, plus rapide qu'un train de marchandises au moment de disparaître dans l'inconnu – et la journée est humide, et les arbres couverts de larmes jaunes. Près des arbres, la danse de l'anéantissement : les feuilles, et sur le quai de la gare les familles des communistes qui se démènent, et il n'y a pas de place pour eux.

Certains n'avaient pas eu le temps de monter, et on les traquait dans les campagnes... Je me souviens, la femme d'un ami, ils l'avaient capturée, puis violée, elle en devint fêlée.

Chaque browning a son histoire : sombre, comme les méandres psychiques de quelque quidam...

... L'histoire du browning, la voici : la forêt, la route, les fugitifs, les ennemis, et aussi les maisons, et les arbres, et tous s'en foutent, et on ne peut plus respirer, les poumons brûlent, et brûlent encore – et se consomment... Un coup de feu... Une ténébreuse histoire. On confisquait les brownings aux bourgeois, et les bourgeois pleuraient, et puis on nous les confisquait à nous, et nous ne pleurions pas – pas d'ironie ! –, ou peut-être quelques-uns pleuraient... Pourquoi compatissons-nous à la mort d'une personne, tandis que la mort de milliers nous laisse indifférents ? Parce qu'il nous manque le sens

La Route et l'Hirondelle

du collectivisme. Et ce n'est pas dans *L'ABC du communisme*, vérifiez !

Mais qu'on ne s'y trompe pas : ceci n'est pas un journal, c'est une vraie nouvelle moderne.

Le rédacteur Kark se leva, jeta un regard anxieux au browning et sortit.

II

Quittant la petite rue calme, il prit le chemin du lointain brouhaha.

Le bleu du ciel lentement rougeoyait.

Les eaux s'en allaient vers le nord, en pluie. Le soleil couchant se couvrait de sourires verts, au loin les labours commençaient à verdir, et cela aussi s'en allait, et se rêvait solaire, et suivait le soleil vers le continent américain, puisque là-bas est l'Océan, puisque c'est vaste et bleu.

Oui : les fils du télégraphe gravissent les tertres et s'en vont vers les faubourgs crasseux, ils courent là-bas plus haut que les immeubles.

Oui : après la chaude averse les gouttes coulent le long du fil, ralentissent, et pendent, jusqu'à ce que d'autres gouttes viennent leur rentrer dedans, alors elles tombent sur le pavé. Le bleu du ciel rougeoyait lentement.

Merveille : la puante ville industrielle est grande mais elle n'est pas grandiose – elle a oublié son origine : les Terres franches¹, elle a oublié les divisions des Cosaques francs, et son rêve américain elle ne l'a pas réalisé : ses immeubles ne vont pas gratter le ciel. Merveille : aujourd'hui elle cache dans ses recoins des légendes sanglantes pour des centaines de siècles.

Il descendit sur le trottoir. Un tramway passait aux lumières pensives : le rose vif des ampoules

électriques brillant dans l'air du soir. Il ne voulait pas savoir que les tramways courent vers la périphérie de la ville, que les tramways reviennent, qu'il n'y a pas de tramways au-delà, qu'au-delà il y a des routes impraticables et des ossements de chevaux crevés à la tâche. Mais les fabuleuses légendes de la révolution naissent ici.

Par exemple, dans cette rue – maintenant les bourgeois y passent, on y traîne les porcs des faubourgs vers les abattoirs – des matelots étaient morts dans une lutte inégale avec l'ennemi, alors que les barricades reculaient vers le nord – les insurgés reculaient vers le nord – et soudain dans l'abîme céleste avait fleuri Vénus.

Le rédacteur Kark regardait les fenêtres : Orion, là-bas, fleurissait lui aussi. La nuit bleue s'avancait, elle se couchait sur les corridors des bâtiments officiels, les corridors des administrations sont longs et sombres. Et, dans les maisons des bourgeois, sans doute tictaquaient les horloges. Tictaquaient en mesurant les étendues des siècles civilisés et des siècles barbares, se souvenaient des révolutions, ignoraient les révolutions – les frondes populaires, les soulèvements paysans, Khmelnytsky, Pavliouk, Triasylo ²...

Kark regardait le ciel : là-bas est l'infini d'azur, là-bas cesse la vie, mais les steppes de l'Ukraine sont d'azur elles aussi – il pensait au ciel. Il pensait :

« Pourquoi est-on attiré là-bas – si là-bas est la mort ? Est-ce parce qu'elle est d'azur elle aussi ? »

Puis il retourna vers la maison. Près de ce magasin il avait rencontré le nouveau pouvoir ³ – maintenant on y vend du chocolat d'État. Il se rappela comme l'Ukraine s'agitait : le Khokhol ⁴ est un homme têtue. Et peut-être Skovoroda ⁵, Hryhory

Savytch, le grand philosophe ukrainien, est-il passé par ici. Maintenant, dit-on, sa tombe est couverte d'herbes folles et les abeilles ne bourdonnent plus près de la ruche, une abeille passe parfois, et les révolutions s'agitent. Il y a de nouveau des soulèvements en Ukraine.

Hryhory Savytch Skovoroda – l'intelligentsia russe aime cela : Hryhory Savytch, Nikolaï Romanovytsch, Vladimir Illitch, Taras Hryhorevytsch. Il y a là-dedans une douceur nordique, une obstination, et les fourrés de Kalouga ⁶, et Ivan Kalita ⁷ – et la force moscovite gigantesque, fatale, qui vient des hôtes varègues ⁸. Ici pas de cerisaias – c'est sur les cerisiers qu'en juin mûrissent les étoiles – et pas de chansons claires que chantent les jeunes filles au loin, à la lisière du bourg, ou dans la cité ouvrière, ou bien quand la pioche à la main elles vont au travail, et qu'autour tout est vert, et qu'après elles, dans le silence de la nuit d'été, de la raffinerie de sucre s'élève, ondoyant à peine dans l'air — la fumée.

La fumée... Il se disait que la fumée avait toujours plané au-dessus de l'Ukraine, la fumée par-dessus toutes ces révoltes, toutes ces souffrances, tandis que le feu s'enfonçait dans la terre, quand seules les rives de la Dintzia portaient des cheminées en prière s'élançant vers le ciel. Il y avait le feu — et là aussi la force gigantesque, fatale, mais elle ne venait pas des hôtes varègues.

Quand Kark descendit sur le pont, près du lampadaire on l'interpella.

– CHAUSSURES ! FAITES CIRER VOS CHAUSSURES !

Il fut surpris : la nuit ? Il regarda le garçonnet, ses yeux suppliants. Il posa le pied sur l'escabeau, mais s'aperçut qu'il n'avait pas d'argent. Il repartit. Il se

souvint combien il y avait d'enfants dans les rues – avec des broses, des cigarettes. Il en avait tant vu à Iasov, ou à Bakeou, en Roumanie. On trouve beaucoup de caf'conc' là-bas... de bons violonistes... dans les montagnes on mange de la mamalyha⁹... on vit avec les porcs... là-bas aussi les vents vagabondent, et à côté s'élèvent les montagnes des Carpates et de la Transylvanie... les sommets enneigés... à quand la révolution en Roumanie ?

Un courant d'air fangeux soufflait de la Lopagne¹⁰.

La Lopagne elle aussi a son histoire : les berges sont couvertes d'excréments et de charognes de chevaux, et les professeurs de lycée y pêchent toujours le poisson avec les mêmes cannes à pêche et pensent aux jours passés, quand la livre de pain blanc coûtait trois kopecks, et la demi-bouteille de gnôle vingt-quatre.

La Lopagne elle aussi a son histoire – elle n'a pas connu la révolution, elle n'a pas vu la révolution, les marchands rouges passent près d'elle, et quelques rares bateaux y apparaissent.

Dialogue :

– Que la nuit est claire, et qu'il fait sombre dans l'âme : il n'y a pas d'espace. TCHÉKA. GOSPOUP¹¹. Saloperie de vie !

Une autre voix :

– Ça ne fait rien. La force est avec nous. Ha ! on dit « philistin ». Mais le philistin est une vague, un raz de marée. Il est le régulateur. – Tu es monté haut, alors descends ! – Vous ne voulez pas ? Tant pis pour vous. Nous aussi on sait des choses. Arrive la vague philistine – et le bateau se renverse. Le philistin est un régulateur.

Un courant d'air fangeux soufflait de la Lopagne.

III

Mes lecteurs bien-aimés ! je vous adresse en toute simplicité cette lettre sans malice.

– J’ai peur que vous ne lisiez pas ma nouvelle jusqu’au bout. Car vous êtes dans l’étau de la littérature didactique. Et je respecte cela. Mais chacun son tour. Créer c’est créer. Oui. Le rossignol – regardez comme les arbres sont doux de loin, et entre les arbres il y a une tache blanche, et près de l’arbre se lève l’aube – les rossignols ne chantent pas tous de la même manière, écoutez attentivement. Ils ont leurs Mozarts, leurs Beethovens, j’ai même entendu un rossignol – Lyssenko ¹². Imiter ce n’est pas créer, c’est faire le singe. Et le lecteur est un créateur, pas seulement moi, pas seulement nous, les écrivains. Je cherche et vous cherchez aussi. Tout d’abord, chez les novateurs – et moi aussi – ce n’est pas grave : partir de là pour aller plus loin. Et mon œuvre sera purement littéraire – il faut réfléchir, il faut savoir... Ô mes rêves verts par-delà l’indicible. Ô ma jeunesse – je t’ai laissée dans les cités ouvrières, une nuit tu t’es perdue dans les feux des mines, dans les steppes infinies du Zaporijie ¹³.

IV

Le revolver système « browning » ne lui sortait pas de la tête. À propos du browning : Conan Doyle connaît bien le lecteur : le dénouement, l'intrigue, la fable, le sujet et le reste. Sherlock Holmes. Le browning ne lui sortait pas de la tête, non pas parce qu'il l'avait acheté à un résistant de la bande de l'Ange ¹⁴, mais parce qu'il était dans le tiroir de la table, que la chambre était calme, qu'on s'y sentait chez soi, parce qu'il y avait « aujourd'hui » et pas d'« hier » – lointain, imprévu, grand, surtout sur fond d'« avant-hier ».

Kark s'engageait sur la place, il se retourna brusquement : on l'appelait :

– Camarade !

L'homme ouvrait grand les bras, comme s'il voulait embrasser l'air.

Encore une fois :

– Camarade !

D'où vient cette voix ?

Oui, il connaissait cette voix, elle vient de l'année dix-sept, c'est la voix de l'année dix-sept, la voix de la jeune, alerte révolution d'or, la voix de la joie anxieuse – peut-être profonde, peut-être bleue, peut-être pas une voix mais un rêve issu de la ville héroïque de Louhansk ¹⁵ assiégée par l'ennemi.

Donc : c'était un aveugle qui sortait de l'hôpital – affamé et heureux, et lumineux, comme tous les convalescents. Lui, c'était après le typhus. Il sentait le vent souffler sur son visage une odeur de lilas, et même de marguerite, comme il souffle sur l'enfant qui, pour la première fois, se tient sur ses jambes ou qui a prononcé son premier mot.

Il voulut embrasser l'aveugle, puis se souvint d'un roman sentimental, il aida l'aveugle à traverser la rue – c'est tout.

Celui-ci s'en alla.

– Camarade ! il essayait d'attraper l'air dans ses bras.

Il pensait à la joie de l'année dix-sept.

Il repartit inquiet : devant ses yeux s'étendaient les neiges de janvier, quelque part les chevaux des résistants hennissaient – pensait-il.

V

Le rédacteur Kark habite près du jardin municipal, du côté où le soleil se couche et scintille dans les copeaux d'ordure – il y a là un pâturage, des chiens ; et la nuit il y a des coups de feu – les gardes. Au fait : aucune responsabilité pour le journal, il y a un directeur.

Le responsable de l'édition vint le voir.

– *Entrez !*

Le rédacteur Kark dit toujours : *Entrez !* Le responsable de l'édition était le camarade Chkits, un homme sévère, ancien membre du Comité central des socialistes-révolutionnaires. Il avait été jugé mais disculpé, maintenant il savait. Il posa le bon à tirer pour la signature.

– Asseyez-vous, je vous en prie, dit Kark.

Chkits regardait tout le monde avec un peu de mépris. Y compris Kark : les uns ne savent pas ce qu'est le Comité central, d'autres ignorent qu'il est un ancien. Il regardait par-dessus la tête de Kark et restait debout. Kark aimait être avec lui, mais quand il se souvenait – il n'aimait plus : le Comité central répandait une odeur de grandeur, comme le GUE-
NERAL GOUBERNATORSTVO ¹⁶. Qui sait pourquoi l'idée de grandeur lui venait à l'esprit. Quelqu'un se plaignait – c'est loin pour y aller : trois cents verstes ¹⁷. Il n'arrivait pas à y croire : aujourd'hui pour une livre

de pain il payait cent mille roubles. Pour un petit morceau. Alors qu'est-ce que ça peut faire – trois cents verstes.

Il se taisait. Chkits aussi.

Puis Chkits devint grave.

– L'Ukraine... Oui... On l'a laissée filer – et elle s'en est allée. L'Ukraine s'en est allée. Et tout cela parce que nous sommes des poètes, nous n'avons pas le génie commercial.

Et, plus sévère encore :

– Nous ne sommes pas des politiques. Nous sommes des poètes. Mais nous n'avons pas non plus la cruauté orientale. Nous sommes des romantiques.

– Les poètes ont fait la grande Révolution française, dit le rédacteur Kark.

Chkits explosa :

– Les Français sont une nation. Et nous ? Nous n'avons pas les villes ¹⁸, dans les villes nous sommes des culs-terreux, nous marchons la bouche grande ouverte, tandis que dans les administrations c'est la révolution et dans les campagnes c'est la révolution. Mais nous n'avons pas le génie français, nous sommes plus proches des Allemands. Cela vous semble peut-être bizarre, mais moi je dis que ce n'est pas bizarre. C'est l'Allemand qui plante chez nous la pomme de terre. Ce n'est pas pour rien que nos intellectuels vont en Allemagne en pèlerinage. Mais le génie commercial des Allemands, nous ne l'avons pas. C'est là notre malheur. Nous sommes myopes et... Et notre peuple ? Il était dans le maquis, et maintenant il revient dans les villages, et nous crache dessus. Il est romantique lui aussi. Notre peuple.

Le rédacteur l'écoutait parler et cela lui faisait mal et il avait le cafard. Il regardait la table où reposait le browning, et il faisait gris, comme en 1905 ou 1906. Et puis :

– La Rada centrale, le Congrès des travailleurs ¹⁹.

Le bon à tirer était signé, le responsable le prit en disant veulement :

– À la prochaine.

Une bonne minute il regarda la statuette près de la porte : le buste d'un chef de guerre romain. Kark aussi regardait la statuette. Il l'avait rapportée de la rédaction : elle sentait l'ancien temps. Dans sa rédaction on faisait un grand journal en l'an dix-sept. Il était distribué dans toute l'Ukraine... Et la statuette sentait l'ancien...

En refermant la porte Chkits dit :

– Un chef de guerre romain... Étrange.

Et derrière la porte il toussa.

La propriétaire vint l'inviter. Sa chambre donne sur la route et le jardin zoologique. Le chemin s'estompe à la limite de ma ville, des oies y paissent comme dans un quelconque village. La propriétaire se maquille, malgré son âge. En bas de sa jupe le tissu est en lambeaux, mais elle ressemble malgré tout à une dame lermon-tovienne. Elle a quelques locataires. Elle récrimine toujours contre l'impôt sur l'habitation. Elle dit :

– On m'impose, et je ne fais pas de commerce ! Et tout le monde commerce. Est-ce qu'aujourd'hui on peut survivre sans faire de commerce ?

Elle dit encore :

– J'ai ma fille malade, et on ne lui donne pas de ration. Et maintenant tous les malades doivent rece-

voir des rations, parce que maintenant c'est le communisme.

Cela, elle le dit assez sincèrement. Le rédacteur Kark vint boire le thé chez elle. Autour d'une tasse de thé elle lui raconta comment elle avait soustrait les tasses de faïence à la réquisition – elle les avait cachées chez un médecin, un spécialiste renommé, chez qui on ne réquisitionnait pas.

Puis elle se souvint du passé. Les coups de sifflet se firent entendre venant de la gare, tandis que la propriétaire disait encore :

– On allait en Crimée... Nous avions une villa là-bas. La palissade était toute couverte de pots en terre cuite. Je me souviens : on arrive en calèche et le train siffle déjà. On s'assied – hou ! – on est parti. Dans le coupé on se laisse doucement bercer. On roule, on roule – sans fin. Vers la villa en Crimée. Le paysage court derrière, comme au cinéma. Et on se laisse bercer...

Il pensait : Tout cela est futile, mais agréable ; les souvenirs des sphinx d'Égypte – à quoi servent-ils ? Mais ils sont agréables.

Puis il se leva, il fallait y aller. Elle secoua la tête :
– Oh, rédacteur ! Vous travaillez beaucoup trop. Matvy Samoïlovytch...

Elle devint songeuse. Matvy Samoïlovytch c'était son mari. On l'avait fusillé pour activités contre-révolutionnaires. Il y a trois ans de cela. Son portrait était accroché au dessus du lit, et à côté – le portrait de Mykhaïlovsky²⁰ qu'elle avait acheté au marché. Elle disait que Mykhaïlovsky, lui aussi – n'était pas avec les communistes. En passant dans le salon Kark vit Nioussia, assise près de la fenêtre. Dans le rocking-chair : elle ne pouvait pas marcher à cause de ses rhumatismes. Le rocking-chair était sculpté d'un

vieux motif. Il s'approcha pour regarder plus attentivement – cela ressemblait aux dessins byzantins, ou à une peinture des siècles passés. Les siècles. Et parfois on aurait dit la silhouette d'un hetman ²¹.

Nioussia l'appela. Il s'approcha, elle leva vers lui son regard clair.

– Bonjour ! et elle lui tendit la main.

Sa main était tiède et douce, comme le coussinet en plumes de cygne que sa mère lui avait offert. Mère était morte et le coussinet lui rappelait sa mère.

Un nuage gris envahit la fenêtre, et l'atmosphère devint épaisse. Incertaine. Nioussia dit :

– Depuis deux jours cela ne cesse de résonner dans ma tête : houb-tramot ! houb-tramot ! Pourquoi ce mot ? Je ne sais pas. Pourquoi ce mot ? Même la nuit cela m'inquiète : vous savez, cela cogne dans la tête, un bruit sourd et pesant. Et c'est douloureux. Pourquoi ?

Le soir venait.

Il entendit le coq chanter.

Nioussia reprit :

– L'autre semaine je pensais aux steppes. À la Makhnovchtchyna ²². Très longtemps j'y ai pensé. Et je me suis dit que la Makhnovchtchyna c'est la tragédie de l'intelligentsia de la Rive gauche ²³. Qu'en pensez-vous ?

Il réfléchit.

– Peut-être.

Puis il s'assit près d'elle, elle parlait encore. Elle parlait mieux que Chkits : douce, féminine. Il voulut caresser sa main.

Derrière la fenêtre bruissait la ville. Le coq chanta encore.

VI

Remarquez comment écrivent les jeunes écrivains ukrainiens. Sans doute vous ne les connaissez pas, et il faut les connaître, Chevtchenko ²⁴ le disait déjà. On dit que nos ancêtres jouaient tous de la flûte, et ce serait la raison pour laquelle notre langue est si musicale. Nos ancêtres étaient bergers et ils faisaient paître les bêtes dans la rosée bleue, et, près du chêne abattu par la tempête, ils jouaient de la flûte. Mais Rabindranath Tagore ²⁵ lui aussi est né dans les fourrés. Et regardez : ils sont nés dans les fourrés et ils se sont égarés dans le labyrinthe des fourrés. Cela est mal. Je marche sur un nouveau chemin, et je suis joyeux. Devant moi brille l'étoile, comme elle brillait autrefois. Je la pose dans ma chevelure, alors elle brille autrement. OUI...

VII

Au prochain chapitre mon lecteur s'arrêtera et réfléchira à ce qu'il a lu. Oh ! qu'il est doux d'errer sur les sentiers mystérieux bordés de thym !

VIII

Pour la vive intelligence du lecteur.

IX

Je veux parler hors de propos et je le fais. Je veux écrire un tract de propagande. D'abord une remarque d'ordre historique : la grande Révolution socialiste a toujours manqué de poètes-propagandistes de talent, tout le monde a bâclé, pour des honoraires. Je souffre de parler du travail bâclé, je regarde vers le futur, je me tourne vers les générations futures pour leur dire : crachez sur l'ombre obscure du bâclage de mes contemporains.

Cette rhétorique est d'origine utilitaire. Et alors ? Rien à voir avec Kark, mais beaucoup à voir avec la nouvelle, et beaucoup à voir avec la vie.

Alors voilà : la révolution crée de nouvelles conditions de vie, et il faut décrire ces conditions de vie nouvelles. Et la poésie prolétarienne ! Dans la littérature ukrainienne elle fonde une époque, et peut-être même une ère...

Mes écrits sont comme des représentations au profit des affamés. À propos : je vous conseille de lire les récits qui traitent de la « famine » – c'est profitable.

... Quant à l'éternité de l'œuvre : ici l'idéologie est sa limite, tandis que là c'est le raffinement artistique. Je voudrais que mon œuvre soit éternelle et grandiose... La poésie prolétarienne n'est pas un papillon... Quelle est la composition générale de

Mykola Khvylovy

ma nouvelle ?... Difficile de se frayer un chemin dedans... sol dur, bardanes... Quand sortirai-je de la littérature du passé ?

Voyez la lutte de ma classe ! Ma classe – le prolétariat – par le sang dans les herbes folles et sur les chemins de la lutte pour la liberté, l'égalité et la fraternité.

X

Le rédacteur Kark avait les yeux de Garchine, et les yeux de Garchine avaient été peints par Répine, et Répine se disait – Ukrainien, et Nioussia avait l'impression que dans les yeux de Kark couraient les steppes. Mais elle lisait beaucoup Boelshe, peut-être les steppes venaient-elles de là ²⁶.

Les jours étaient clairs et les jours clairs passaient. Au-delà des labours des faubourgs, ils étaient les gardiens des espaces, et les espaces étaient vastes, mais dans les cœurs il faisait sombre. Dans le cœur des uns et des autres, des vainqueurs et des vaincus – mais qui est vainqueur ? C'est le rédacteur Kark qui pense cela. Tous étaient taciturnes, c'est pour cela que dans les théâtres grouillait le public... république... ha ! ha ! C'est le rédacteur Kark qui pense cela.

Maintenant il venait au travail après le directeur. Hier ils se rencontrèrent au bureau.

Le directeur dit :

– Vous avez lu *La Russie dans l'ombre* de Wells ²⁷ ?
Qu'il se moque maintenant : c'est la joie dans les rues : tous les magasins ont réouvert.

Un homme pointilleux, ça se voit, et nerveux, ça se voit aussi. Il a toujours l'impression qu'on se moque de lui. Il invective l'intelligentsia, mais il aime quand on lui dit :

– Mais vous-même êtes un intellectuel !

Bien sûr il agite les mains :

– Dieu m'en garde, Dieu m'en garde !

Il dit à Kark :

– L'Histoire tait les noms des témoins.

Kark était un intellectuel. Kark rougit. Le directeur s'en alla.

Il ne se sentait pas à l'aise à la rédaction. Dans le bureau non plus. Le bureau se trouve dans une des chambres du premier étage.

Dans l'ancien bureau, le COMITÉ POUR L'ÉDITION PROVINCIAL distribue gracieusement ses journaux.

Là-bas aussi règne l'ennui. Il se souvint de la fièvre d'antan.

Au bureau il y a une dactylo, la fille de l'ancien propriétaire de l'imprimerie... (Ancien... maintenant tous sont anciens et tout est ancien, là est la profondeur de l'esprit du soir...) Kark la plaint, et il a pour elle les mêmes sentiments que pour la statuette du chef de guerre romain – du respect, et de la tristesse quand il la regarde. On dirait que comme Nioussia elle sait parler, et qu'elle a des mains douces comme celles de Nioussia. À vrai dire il ne lui parle jamais.

Le rédacteur Kark aime être assis dans la pièce des rédacteurs, mais pas au bureau. Il fait si calme ici, et en bas vrombissent les rotatives. Les têtes sont penchées au-dessus des tables. L'atmosphère de concentration. Le ciel même ne jette ici qu'un coup d'œil affairé : des taches très très claires sur le papier. Il pense : et dans trois cents ans la même atmosphère de concentration, la même indifférence pour tout ce qui se passe là-bas...

En bas vrombissent les rotatives.

De nouveau il alla dans le bureau. Il devait écrire l'éditorial. Il n'en avait pas envie. Mais il s'assit et écrivit – il le fallait. Puis il se souvint de houb-tramot, et dans sa tête cela résonnait :

– Houb-tramot !

Puis il rentra à la maison.

Et le lendemain il rentra à la maison, et les jours suivants il rentra à la maison. Il regardait : au-dessus du parc la fumée (elle venait de l'usine de locomotives) se rabattait, taciturne, il suivait la fumée et de nouveau il pensait à la fumée. En chemin il rencontrait des « connaissances ». Comme ce type à la veste ajourée, toujours au courant de tout, toujours flatteur, toujours conciliant.

Il dit :

– Hi-hi ! Vous voulez voir un mariage soviétique ? Ce n'est pas inintéressant. Un vrai ouvrier, il travaille à la fabrique de tabac. Et son père est ouvrier.

Ils entrèrent dans l'église. Le flatteur s'agitait, il montrait le couple, près de l'autel – mariage. Il affirmait que c'était un ouvrier, et que son père était ouvrier. Et Kark pensa que le flatteur était sans doute un ancien socialiste-révolutionnaire ou un ancien socialiste-démocrate.

L'encens fume – la fumée. L'Église a toujours réuni la nation – ainsi les Petits Frères de Cyrille et Méthode²⁸. Les lares sont des forteresses. Et voilà que la révolution est venue, et cela fumait, et il n'y eut plus d'Église. Et l'Église est ressuscitée.

– Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts !...

Il se mit à pleuvoir.

Avant Pâques il avait fait gris et froid. Le 1^{er} avril (on bénissait les offrandes) le temps s'était éclairci, c'était joyeux, chaud. Le 2 aussi. Puis ce fut de

nouveau les pluies. Les croyants pensaient que c'était un signe, et Kark était un peu nerveux aujourd'hui : un jour il avait vu une comète avec sa queue, maintenant elle était verte, on ne sait pourquoi, près d'ORION... Pourquoi la comète ? Un jour la Terre se décrocherait bel et bien du Soleil et s'en irait errer dans l'abîme céleste. Alors seront risibles les révolutions et les autocéphalies ²⁹. Il n'y aura que la fumée. La fumée emplira l'espace, et ce sera le commencement du monde.

– Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts !...

Dans l'église on chantait les mélodies de Leontovytch ³⁰ – on raconte qu'il est mort dans des circonstances étranges, par une verte nuit d'hiver, et ses compositions, les enfants français les chantent aujourd'hui, et chez nous on les chante à l'église, avec de l'encens. Ils sortirent de l'église.

Sortait la clarté, sortait l'obscurité, et s'en allaient derrière l'horizon, pour ne plus jamais revenir. Les tramways faisaient du boucan, parfois ils écrasaient des gens, et le lendemain on trouvait l'avis suivant :

Sur ordre du commandant de la ville...

Un jour Kark a vu une automobile écraser un cycliste. Tous les deux ont volé dans les airs.

Que pensait le cycliste ? Il imagina : Syvach ³¹, une nuit inquiète, la mer et dix mille. La Makhnovchtchyna traverse Syvach de ses tatchanky ³². La tragédie de l'Ukraine de la Rive gauche...

... Nioussia. Elle est si douce, mais le motif rappelle le Hetmanat.

La Route et l'Hirondelle

L'atmosphère était triste.

Il passait ses soirées avec Nioussia ou alors il allait voir un militant ukrainien connu, un borotbiste ³³ – avec une barbiche rousse.

Il l'écoutait exposer ses plans, comment il fallait créer un nouveau parti – supprimer le « R » du PCR, supprimer le « U » du PC(b)U, fonder un PC unique. C'était de la fantaisie, c'était du romantisme.

Le militant ukrainien éditait aussi un mauvais petit journal et il avait des difficultés à l'éditer – l'autogestion était féroce, et il n'avait pas l'esprit allemand.

Et dans ses yeux gris la douceur et le deuil – et il avait un corps mou.

Les rêves fleurissaient sous le ciel bleu et clair.

Le ciel d'azur imbibait toutes les rues de la grande ville industrielle.

XI

Les potagers fleurissaient. Les nourrices menaient les enfants en promenade. À côté passaient des visages blafards qui venaient de la gare – inconnus, anonymes, disparaissant dans l'inconnu. Et on avait envie d'aimer et on n'avait pas envie d'aimer. Le rédacteur Kark allait au jardin zoologique pour écouter le bruit confus qui planait comme un brouillard entre les arbres.

Il se sentait attiré vers quelque part, et dans son cœur poussait quelque chose de gluant, poussait une haine contre le monde entier. Il ne voulait voir personne à la rédaction. Il ne parlait plus avec le directeur. De quoi auraient-ils parlé ?

Il haïssait le directeur aussi. La haine grandissait. Un an auparavant il pensait : un *parvenu*, mais le directeur grandissait, et déjà il en nourrissait de la haine. Il se sentait insulté, comme il sentait aussi l'insulte faite à la barbiche rousse, et à des milliers d'autres, dispersés dans toute l'Ukraine, inconnus et proches. Et le directeur grandissait, et de nouveau il invectivait l'intelligentsia, et Kark voulait lui cracher au visage, pour sa fausseté, pour son hypocrisie. Il passait des heures durant chez le bouquiniste, et près du bouquiniste se tenait un bandouryst³⁴ qui grattait son instrument en chantant la gloire de l'Ukraine.

Il alla voir Nioussia. Nioussia parlait de la Cosaquerie, de la lutte du peuple ukrainien pour l'indépendance.

Alors il disait – sévère, comme s'il parlait aux forêts :
– Je n'en peux plus, Nioussia, moi aussi je n'en peux plus. Autour de moi tous ces gens, mais qui sont-ils ? On tait les noms. Je ne peux pas vivre, parce que je ne peux pas créer. C'est horrible ce qui se passe chez nous – les uns se vendent, les autres se faufilent – obscurs, inconnus, *parvenus*. D'anciens sociaux-démocrates s'emparent des métropoles³⁵. Des sociaux-démocrates !... Comprenez-vous ? Des sociaux-démocrates en mitre. C'est horrible. Horrible ! Je n'en peux plus.

Nioussia le rassurait, il se calmait, et de nouveau elle parlait de la Cosaquerie, de Khmelnytsky.

– Mes rêves sont verts, dit le rédacteur Kark, avec de vastes espaces tout autour. Mais des serpents me grimpent dessus. Je les frappe, mais ils continuent à me grimper dessus. Je ne suis pas un symboliste, mais ils continuent à grimper sur moi.

– Posez votre tête sur mes genoux, dit Nioussia.

Il posa sa tête, et elle caressa sa douce chevelure. Elle souriait :

– Houb-tramot ! Houb-tramot !

Et il souriait, malade :

– Houb-tramot ! Houb-tramot !

Et puis il pensa de nouveau au browning, et il avait le cafard, car malgré tout il voulait vivre. Mais la barbiche rousse voulait vivre elle aussi – coupée de la vie avec ses petits journaux. Un automate soviétique.

Kark avait pitié de lui. Et voilà la force varègue – grande, gigantesque, elle poussait, poussait encore. La barbiche rousse susurrant :

Mykola Khvylovy

– Elle ne nous écrasera pas entièrement !

... Il se leva en sursaut. Il voulait injurier, cyniquement, vulgairement. Les sociaux-démocrates en mitre ne lui sortaient pas de la tête...

– Nioussia ! soupira-t-il.

Elle retira sa main, regarda son visage – son visage était mort. Effrayée, elle dit :

– Allez boire un verre d'eau !

Le rédacteur Kark se leva et en titubant se dirigea vers la porte.

XII

La terre gorgée d'eau : humidité sur le soleil. Presque chaque jour il allait dans le ravin et emplissait ses poumons d'humidité. Du ravin on entendait un bruissement lointain, dans les ravins errait le soleil. Le soleil sait vivre, savez-vous ? Le matin il est joyeux, le jour laborieux, le soir songeur, et quand il se couche derrière l'horizon, quand les nuages se pressent autour et l'encerclent, il est pensif comme un sage.

Dans la journée il avait vu un groupe de filles près des acacias, avec des pioches. Elles étaient drôles dans cet endroit bruyant : elles avaient des jambes bronzées et musclées. Vous savez : les sols, les champs labourés sont doux ; la charrue vient de passer, à côté s'élève la maison de maître, quelque part s'amassent les eaux, et la verdure pousse impétueuse. Vous savez : le futur n'est pas dans la mécanisation de la vie, mais dans la nature séduite par la machine. Oh ! comme la nature regarde la machine ! Je me souviens : un jour je sors de l'atelier après le service de nuit. Les marteaux frappent, les machines vrombissent – et tout cela pensif. Et en haut il n'y a que le ciel avec les étoiles, et seulement cela. Derrière la cour de l'usine c'est le silence, la nuit. Alors dans la tête c'est la sagesse ! Alors dans le cœur c'est la sagesse ! Alors je suis le roi de la vie, et ma tête soutient l'insondable gouffre bleu.

Le rédacteur Kark demanda aux filles :

– Vous êtes d'où ?

– Hi ! hi ! hi ! hi !

La plus courageuse dit :

– Qu'est-ce que ça peut te faire, Monsieur ?

Regarde-toi : il ne te reste plus que quelques jours à vivre. Les filles c'est plus pour toi.

Il sursauta.

– Comment le sais-tu ?

– Je sais ! Maintenant tous sont partis à la commune. Tous le savent. Et elle se mit à chanter :

PETIT POUSSIN SERA GRILLÉ, SERA BOUILLU,
PETIT POUSSIN VOUDRAIT BIEN VIVRE MAIS NE
PEUT PLUS.

J'CHUIS PAS SOVIETT, QU'IL DIT, J'CHUIS PAS
CADETT,

J'CHUIS COMMISSAIRE DU PEUPLE COMME UNE
BÊTE... ³⁶

Elle dit :

– Tu vois, même le poussin veut devenir commissaire.

– Oui... dit-il et il s'éloigna. Il pensait...

... Dans la soirée il rencontra Chkits. Étrange : il s'habille mieux maintenant, même trop bien. Les communistes eux-mêmes s'habillent mieux – la NEP ³⁷... peut-être pas tous.

Chkits a organisé une coopérative et il ne parle plus de l'Ukraine, parfois seulement, mais peu.

Par contre il dit :

– La pratique est une grande chose. Bien sûr c'est la trivialité du quotidien, mais c'est aussi la sagesse du quotidien. Que voulez-vous, il faut bien

vivre. C'est comme après un incendie : tu te tiens au milieu des ruines... c'est difficile, ça pue et ça rappelle... mais il faut vivre.

– Après l'incendie ça ne pue pas ! explosa Kark.

– Après l'incendie il y a une petite fumée et... ça pue.

Ils se séparèrent.

De nouveau la haine grandissait. Contre Chkits aussi. Kark se sentait seul, il était oppressé par ce cataclysme effrayant et invincible : l'incendie des steppes... Et puis il y aura la fumée. À travers la fumée se dessinait un trou en plein front...

... Toute la nuit brûlèrent les steppes, les troupeaux fuyaient en hurlant, on suffoquait...

Voilà ce qui se rêvait.

XIII

L'affaire approche du dénouement. À votre avis comment finira la nouvelle ? Les Américains ne lisent pas les œuvres qui se terminent mal, c'est tout le contraire chez les Slaves – tel est le caractère des uns et des autres. Je serai franc : je ne sais pas moi-même comment elle finira.

Pourtant j'ai beaucoup travaillé à cette nouvelle. Mais je ne sais vraiment pas comment elle va se terminer. Je ne veux pas me laisser enchaîner. Je veux créer d'une manière neuve. Tout de même, lisez ma nouvelle jusqu'au bout. Je me demande à quoi j'arriverai.

XIV

Un extrait de mon journal. Je réfléchis à la littérature ukrainienne d'aujourd'hui. Voilà ce que je pense : c'est maintenant l'époque du romantisme. Celui qui ne le comprend pas passe à côté de beaucoup de choses. Le réalisme viendra quand des milliers d'étudiants sortiront des universités prolétariennes, le naturalisme viendra quand nous aurons complètement dégueulassé la vie.

XV

Les deux personnages principaux de cette nouvelle : Kark et Chkits. Je voulais que Nioussia tombe amoureuse de Kark, et que Chkits tombe amoureux de Nioussia. Ils ne l'ont pas fait, tant pis. On ne peut pas parler d'amour dans toutes les nouvelles, qu'en pensez-vous ?

XVI

Pourquoi tant de chapitres ?

Telle est la psychologie de l'intellect créateur : donner le plus possible, même quand on ne peut pas donner autant.

XVII

Le matin il dit au directeur de lui chercher un remplaçant.

Calmement :

– Bien.

L'intuition lui disait :

– Maintenant il y en aura beaucoup.

Il rencontra la barbiche rousse – il n'était pas comme le directeur. La propriétaire était devenue plus arrogante. Chkits dirigeait sa coopérative. Il disait :

– La pratique est une grande chose, même si c'est la trivialité du quotidien.

Il n'y avait que Nioussia. La propriétaire le prenait de haut maintenant.

Il ne savait pas ce qu'il allait devenir, et il ne voulait pas le savoir. Plus de travail ? Bien. Et puis ? C'est égal.

Le soir descend sur la ville : les lumières s'allument, les trottoirs s'animent, le pavé se repose. Il est assis en face de Nioussia. Nioussia ne parle pas de Khmelnytsky – étrange.

On voit le tiers de la ville de la fenêtre du second étage. La ville est mystérieuse, surréelle. Elle t'emporte au loin : on ne sait pourquoi cela évoque l'époque des chevaliers en Allemagne, les baraquements des malades du typhus – les malades sont restés et les ennemis sont venus. Les malades ont la

fièvre, et les chambrées sont tristes. Et résonnent les chambrées de la grande pensée populaire : où est la vérité, où est la justice ?

... Le soir descend sur la ville, les réverbères s'allument, les trottoirs s'animent, le pavé se repose...

– Et je voulais encore vous dire.

C'était Nioussia.

– Dites.

– Ne pensez-vous pas qu'en Volhynie³⁸ aujourd'hui encore la forêt murmure ? Je pense qu'elle murmure. Je suis en ce moment en Volhynie.

... Comme toujours par temps calme, la fumée s'en va en ruisseaux derrière l'horizon – par-dessus le soir, par-dessus la ville.

– Et moi je pense au Zaporijie, à la Khortytsia³⁹, dit Kark. Pourquoi fallait-il se révolter ? Chaque jour je lis les nouvelles de la famine dans le Zaporijie. Et je ne me souviens que de la paille de seigle.

Sur la table étaient les tasses de faïence, les tasses que le médecin avait cachées.

Kark se souvint : le moujik ukrainien n'avait jamais vu de tasses en faïence, et puis il était allé rejoindre les insurgés, et il avait vu les tasses. Mais il n'avait pas bu dans les tasses, il n'avait pas le temps. Le moujik ukrainien travaille aussi à l'usine – partout il est ukrainien. Il peut être prolétaire, il y en a beaucoup. Il est un bolchevik et il sait mourir.

C'était en novembre. Le moujik ukrainien, dégouillonné et sombre, courait, les yeux flamboyants, les mains vides sur les baïonnettes – ils étaient nombreux. Ils savaient mourir. Le vent alors agitait les feuilles. Mais parfois cela se passait ainsi : on venait chez lui, on le mettait contre le mur, on le fusillait. Lui disait :

– Excusez-moi, mes Seigneurs, ou Messieurs... ou bien comment il faut vous dire...

Et encore les ravins – les ravins savent bien des choses...

Moi : il y a la révolution pour cela, pour cela le combat.

Lui, le rédacteur Kark :

– Tout de même je m'incline devant toi, mon peuple héroïque ! Avec ton sang nous avons arrosé les trois quarts du chemin vers le socialisme. Cela a commencé avec les régiments cosaques des Volhyniens et des Ismaïliens à Petrograd ; cela s'est poursuivi dans les villages de la région du Don, dans les mines et dans les calmes champs de thym.

Voilà. Kark disait :

– Est-ce que je suis un homme de trop parce que j'aime l'Ukraine ?

Nioussia leva les yeux, regarda Kark et prit sa main. Elle dit :

– Je l'aime tant, ma malheureuse Ukraine, ma chère Ukraine, j'en maudirai Dieu, j'en perdrai l'âme ⁴⁰.

... La chambre était paisible. Une calèche résonna dans la rue. Kark pencha la tête :

– On ne nous comprendra pas : perdre son âme.

... La chambre était paisible.

Nioussia parla d'une voix à peine audible :

– Ma mère est contente qu'il n'y ait plus d'explosions, et j'en suis malheureuse. La vie dirige la conscience de ma mère, mais pas la mienne. Pourquoi ? La nuit je me réveille et j'écoute, et j'ai l'impression que je suis dans le village et que le tonnerre tonne. Puis c'est la Haïdamatchyna ⁴¹, les

attaques des makhnovistes, les tatchanky, et je suis au-dessus, je suis une tourterelle. Comme je voudrais être une tourterelle ! Dans notre propriété il y avait un ravin, et là des bardanes. Quand on s'en approchait les tourterelles effrayées s'envolaient vers la forêt. Ensuite les paysans sont venus chez nous, ils nous ont injuriés, et nous sommes partis pour la ville.

Nerveux, Kark se leva et se mit à faire les cent pas dans la chambre. Il s'approcha de la fenêtre, inspira l'air frais à pleins poumons. Au premier étage on jouait au piano une vieille mélodie, lointaine. Dans sa tête : de qui est cette musique ? Verdi ?

Dans sa tête ça cognait :

– Ala – Verdi ! Ala – Verdi !

Et encore :

– Houb – tramot ! Ala – Verdi !

Nioussia l'appela :

– Vous avez mal ? Dites-le moi !

Lui :

– Je ne sais pas, je regarde en haut – c'est bleu là-bas et on ne voit rien, et moi je sais quelque chose. Personne ne le voit, et moi je sens. Le vent viendra, la dispersera – je parle de la fumée – et il ne restera plus rien. L'immeuble prendra feu, et dans toute la rue l'odeur se répandra. Alors j'ai le cafard.

Nioussia :

– Tout est ainsi, tout est fumée ! Hier j'ai vu un livre pour les enfants, un livre sur la Cosaquerie. Avec une couverture rouge et des images. L'une d'elles – les Cosaques en mer – un dessin grandiose ! Au-dessus des bateaux volaient les pétrels, dans les nuages erraient les tempêtes secrètes. Au-dessous la mer à l'infini. Le symbole de la folie des

braves. Et sous le dessin ce titre : « Les Cosaques vont piller les villes turques. » Et le titre correspondait... Peut-être dans cent ans la Cosaquerie, elle aussi, ne sera plus que fumée...

Kark pâlit et se leva du canapé. Mais il ne crut pas à son désir. Il avait le cafard.

Kark alla dans sa chambre, s'assit à la table où se trouvait le browning.

Il resta ainsi jusqu'à trois heures du matin.

... Un petit oiseau passa derrière la fenêtre, les étoiles s'éteignaient. Sur le clocher le cadran s'illumina.

XVIII

C'est la fin de la nouvelle... Comment ça ?
Comme ça : c'est la fin...

... La grande ville industrielle, grande, mais pas grandiose : elle oublia son origine : les Terres franches, elle oublia les divisions des Cosaques francs.

... Mais les fabuleuses légendes de la révolution naissent ici.

.....

Enfin les commentaires et les protagonistes :

1. L'auteur.

2. Le lecteur.

Le lecteur. Écoute, respectable auteur, où est ton visage d'auteur ?

L'auteur. Mon cher lecteur, c'est le journal de Kark (pour cela il faut faire apparaître la nature du personnage), et je n'apparais que de temps en temps.

Le lecteur. Et qui es-tu, respectable auteur ?

L'auteur. Mon bon lecteur, le rédacteur Kark croit que je suis un *parvenu*.

Le lecteur s'approche de la fenêtre, pensif.

L'auteur. Je pense que j'ai rempli mon rôle. Non ?

Le lecteur se tait.

.....

Mykola Khvylovy

Un coup de vent parfumé entre dans la pièce.
Dans la forge lointaine chantent les marteaux.
Derrière la fenêtre se tient la ville, pensive,
comme une soirée profonde.
Et à l'horizon la route s'en va dans l'infini des
steppes aux herbes folles.

1923

Novembre indigo

I

Les vents salins caracolaient de par la steppe. De la mer se précipitaient vers les pays transcasiens.

... Caucase septentrional.

Les précipices d'azur inaccessibles suspendaient leur mutisme au-dessus de la stanytsia ¹. Les étoiles se mettaient à trembler et fuyaient vers l'horizon, vers les montagnes.

Novembre passait indigo, mystérieux, novembre traînait par les jardins, les potagers, il s'insinuait sous les toits de chaume, s'en allait avec les vents, emportant son mystère, s'en allait taciturne.

Le feu n'était pas tout à fait éteint – il se consumait lentement, et le visage de Vadim semblait animé sous les ombres changeantes.

La maison se vidait, chacun partait de son côté : il ne restait plus que deux ou trois personnes.

Les clous s'enfonçaient sourdement dans le mur. On devait suspendre des guirlandes.

Il était tard.

La nuit.

Zimmel parti, claquant des éperons, Marie demanda, malicieuse :

– Toi aussi tu es triste ?

– Bien sûr je suis triste. Mais... tu me comprends...

Vadim fixait l'âtre d'un regard dur et sec.

Parfois un coup de vent faisait sortir de sous son bonnet en peau de mouton une mèche de cheveux qui retombait sur son front mat.

Serrant sa tête entre les mains, Marie dit sourdement :

– Oui Vadim, la mélancolie. Mon cœur et ma raison acceptent les jours qui passent, mais c'est la mélancolie tout de même. C'est le sentiment que l'on a quand on abandonne les avant-postes et que l'on n'est pas certain de revenir de sitôt.

Il se taisait.

Marie se recroquevilla sur sa bûche – chut. Le charbon vert dans l'âtre et dans ses yeux. Verte aussi sa capote militaire. On l'appelle « le dernier des Mohicans ». Et c'est vrai : toutes les révolutionnaires sont allées faire des gosses, mais pas Marie, ni peut-être quelques autres.

Écoutons les vents salins, quand silencieux chemine vers l'occident le novembre indigo.

On parla aussi de Zimmel, des mœurs contemporaines et on parla de la commune.

Vadim est commissaire de brigade, Marie – chut. La nuit : elle est trop recroquevillée, Marie est commissaire politique.

Elle avait dit encore, d'une voix sourde :

– Certaine, incertaine... Oui, incertaine, sinon je serais allée chercher une autre vérité. Ici c'est la mélancolie.

– Tu me fais penser à un crapaud de la révolution géologique, tu sais, ils avaient des têtes d'un demi-mètre.

Dans les ruelles de la stanytsia se promenaient les soldats de l'Armée rouge. Et de nouveau dans les ruelles de la stanytsia caracolait le vent salin.

Droit devant – une vaste église transperce de sa croix le ciel muet.

Marie se tenait près d'un monceau de branches odorantes (pour les guirlandes). Zimmel avait apporté des herbes des montagnes.

Mais l'odeur, on ne savait quelle était cette odeur – celle des sapins, des herbes des montagnes ou celle du novembre indigo ?

Mais peut-être était-ce le Caucase, ou les villages montagnards, ou peut-être les vents salins.

... « Crapaud ! » Cela frappa douloureusement.

Mais Marie se souvint soudain – le médecin du régiment avait dit que Vadim vivait ses derniers jours. Elle regarda son visage. Une braise se posa juste sous son cœur, brûlante.

... Une toux sèche, comme un incendie des stepes. C'était Vadim.

Il dit gentiment :

– Assieds-toi plus près, ma Marie inquiète.

Elle tressaillit :

– Tienne ?

– Et pourquoi pas mienne ? Ma camarade... Oui : je vais parler à voix basse pour que personne n'entende. C'est mon plus grand mystère... Voilà...

(... Dans la nuit bleue crisse parfois le chadouf – on vient puiser l'eau. Et ça crisse.)

– ... Je suis moi aussi un romantique. Mais ce n'est pas le même romantisme : je suis amou-

reux de la commune. On ne doit parler de cela à personne, comme de son premier amour. Seulement à toi. Car il faut des années, des millions d'années ! L'inoubliable éternité. Oui Marie, il faut que les choses soient comme elles sont. Avec la muflerie panfédérale, la bureaucratie, la tragédie dans l'âme de quelques-uns... Enfin il faut s'arrêter... Oui. Mais réfléchis : il y a le prolétariat qui n'a toujours pas été poétisé, ce prolétariat a fait avancer l'histoire à coups de fouet et nous sommes là avec notre ennui, notre insatisfaction. Est-ce normal ?

De nouveau la braise brûlait le cœur :

– Toi aussi tu me rappelles un crapaud du mouvement géologique.

Vadim :

– Ne t'inquiète pas, Marie...

Marie :

– Ce que je veux se nomme mouvement en avant et non en arrière, dit-elle brutale et tranchante. Ce n'est pas là du romantisme.

... Marie – chut. Elle s'est mise en petit tas et on ne la voit plus. Mais dans ses iris et dans le blanc de ses yeux il y a des reflets verts. Elle-même disait d'elle-même : un chien de la révolution – wouaf – wouaf ! Mais elle n'est pas venue là par hasard : elle connaissait les idées de Figner² et bien d'autres choses.

Le charbon se réduisait en cendres. Elle regardait le tuberculeux Vadim par en dessous, et tristement elle pensait à l'amour, elle voulait aimer. Elle le savait – Vadim aussi voulait aimer.

Vadim se consumait. Le médecin avait dit qu'il était trop tard pour l'envoyer au sanatorium.

Et toujours : les clous s'enfonçaient sourdement dans le bois.

Les herbes des montagnes et les branches de sapin étaient là pour la fête du 7 novembre ³. Dans trois jours, dans une station perdue de la plaine caucasienne, on se souviendrait du jour exultant. Les soldats de l'Armée rouge fleuriraient, arrangeaient le quartier général, où aurait lieu le meeting-concert, là où vécut le grand otaman avec sa famille aristocratique.

... À l'occident il y a la mer. Bien sûr on ne l'entend pas d'ici, mais on la sent. Marie la sentait et Vadim aussi. La mer fait toujours penser à des millions d'années.

Oui, cela se passait dans le Caucase, le Caucase septentrional, non loin des montagnes.

Et le jour on voyait les blancs sommets de l'Elbrouz ⁴. Parfois ils semblaient flotter dans le brouillard.

Le feu se mourait. Ils se taisaient.

Vadim, se réveillant, parla tout doucement :

– Oui, Marie, j'aime ton amour. Mais je regarde notre réalité du xxv^e siècle, quand notre réalité aura des cheveux blancs. Et c'est pour cela que j'en suis si amoureux. Toi tu ne le sens pas, mais moi je le sens : la commune est en marche. Solennelle, elle s'avance de village en village, et seuls les aveugles ne le voient pas. Mais les générations futures le comprendront, je le crois. Et que sont nos tragédies face à cette grandiose symphonie tournée vers le futur ?

À peine Vadim eut-il terminé sa phrase qu'il porta la main à sa poitrine : une toux sèche, comme l'incendie des steppes.

Marie se leva et jeta sombrement :

– Viens !

Marie éteignit la dernière bûche, et le feu mourut.

En passant ils frappèrent à la fenêtre .

– C'est bon, camarade Hoffman, allez vous coucher.

Ils emportèrent les herbes des montagnes et les sapins. Était-ce l'odeur des sapins ou des herbes ?

... Ou peut-être était-ce le Caucase, peut-être les villages montagnards, ou les vents salins ?

Et pendant ce temps les vents salins caracolait au-delà de la Caspienne et disparaissaient dans les sables inconnus.

... Oui, sans doute le sapin, car seul le sapin exhale cette odeur oubliée.

De retour chez elle Marie pensa à Vadim. Elle ne voulait pas lui déclarer son amour : son entêtement l'agaçait.

Puis elle lut une brochure de Lénine, mais en se couchant elle se souvint de Vadim...

Elle avait mal.

... Elle pensait que l'amour est si vert ! Comme la fleur de mai. Et soudain cela la frappa : « Vadim vit ses derniers jours. »

Sur le quartier général régnait la nuit.

II

Solennelle comme la commune s'avancait par la République la ruine du schéol séculaire. C'était si courageux, si spacieux et infini, comme l'océan, parce que le désir brûlait sur des milliers de labours.

Venant du nord le renne rose se frayait un chemin par les fourrés profonds de la République.

Marie est allée à l'école.

... Concentration.

... Mais peut-être était-ce le sage soleil se levant au-delà de la Caspienne.

– « Nous ne sommes pas des esclaves ⁵ ! »

Le bourdonnement de la classe était rude, malhabile.

Cela sentait les labours, le terroir.

C'était le mystère suprême, des hommes sombres, incertains comme le brouillard, sortaient de là avec en eux une joie semblable à une eau transparente, à une eau de source.

Il y avait là une vérité de millénaires, que nous seuls, les contemporains, avons connue.

... Au déjeuner Hoffman est venu voir Marie – lisse, gentil, sévère – un bateau sous vapeur, une douce sagesse.

Il déjeuna avec Marie, mangeant peu comme toujours.

Toute la journée Marie fut svelte, agile, une montagnarde, et dans le blanc de ses yeux miroitait l'eau verte.

Elle (Marie) est la fille du Kouban du Sud.

– Et Zimmel a encore fait des siennes, dit Hoffman.

– Quoi encore ? demanda Marie.

– Et comment donc ! Il a envoyé ses soldats chercher des cartes (vous savez, les femmes, les cartes et le reste), et on les a noyés dans un puits près de la stanytsia Chkourivska. On les a ramenés aujourd'hui sur des charrettes.

– Vous devriez être content. Ne dites-vous pas qu'on ne peut pas se passer de Zimmel ?

Têtu, Hoffman la coupa :

– Bien sûr qu'on ne peut pas s'en passer. Mais il faut le transformer comme l'eau transforme la pierre, goutte à goutte.

Il parla encore.

– Dites-moi, demanda Marie, où s'arrête votre sottise et où commence la contre-révolution ? Vadim chante la même chose : Solennelle la commune s'avance par les villages. Où est-ce que vous l'avez vue ? Ce n'est qu'ennui partout. Et la gueule de l'invincible mufle.

– Vous pensez cela ?

– Je suis sûre de cela.

Hoffman s'approcha de la fenêtre et dit :

– Alors quittez le parti.

– Et pourquoi ne le quitterez-vous pas, vous ?

Marie se leva.

Hoffman dit, tranquille :

– Parce que pour des gens comme moi tout est clair.

– Hmm... logique !

... Et puis ils parlèrent de l'ennui, des doutes, de Vadim.

Zimmel vint, cliquetis des éperons, scintillement des chevrons.

Marie sourit :

– Quand on portait les galons sur les épaules, on coupait les épaules, maintenant on va arracher les bras.

– Attendez, camarades ! intervint Zimmel.

Puis, souriant :

– Vous mettez pas martel en tête... je blaguais...

De la fenêtre on voyait les montagnes et les sommets blancs de l'Elbrouz. De nouveau les sommets couraient dans le brouillard.

Quelque part les soldats de l'Armée rouge chantaient des chansons qui s'évanouissaient elles aussi au delà de la Caspienne, car les chansons aussi étaient salines et oubliées, comme des millions d'années.

Les chansons étaient gaies et tristes – des chansons soviétiques.

Le sapin qu'avait apporté Zimmel était couché sur les livres, et Marie tenait un rameau à la main.

Zimmel parlait de ses cosaques que l'on avait retrouvés dans le puits près de la stanytsia Chkourivska.

Hoffman coupa sèchement :

– Vous feriez mieux de vous taire.

Zimmel haussa les épaules :

– Je pense avoir le droit de disposer de mes hommes.

Marie s'était mêlée à la conversation et, malicieuse, l'amena sur la question des normes de l'éthique communiste.

Zimmel s'animait, il martelait :

1) que l'on ne devait pas comparer les conditions de vie de tous les communistes ;

2) que les normes de la morale sexuelle, Kolontai⁶ elle-même ne saurait les trouver ;

3) que la notion de morale est très « RELATIVE ».

Enfin il dit :

– Chaque communiste doit être un marchand. C'est ce que dit Lénine. Et quelle est la morale du marchand ? Si tu ne triches pas, tu ne feras pas de bonnes affaires, voilà sa morale, voilà son éthique. Un communiste qui a de l'argent et qui ne le fait pas fructifier est un imbécile.

– Et donc ? demanda Marie.

– Et donc il faudra sans doute passer la morale à la trappe.

Hoffman s'empourpra :

– Heu... vous allez trop loin. On peut se faire virer du parti comme ça.

Et soudain il cria à Zimmel :

– Hors d'ici... jeune crétin !..

Zimmel pâlit et se recula de deux pas.

– Qu'est-ce que vous avez... Dieu vous garde ! Je n'ai pas voulu dire cela ! J'ai entendu ça au centre. Un responsable avait exprimé cette opinion. À la réunion de parti.

Hoffman se ressaisit :

– Voilà... et vous, vous répétez ce qu'un responsable sans cervelle a dit. C'est sans doute un ancien commis-voyageur qui a dit cela, un petit mercanti.

Et il s'assit sur le lit.

Marie souriait.

Zimmel siffla démonstrativement.

– L'opposition ouvrière ?...

Il fit de nouveau claquer ses éperons et sortit.

Marie regardait par la fenêtre et pensait à la bourgeoisie panfédérale et à Vadim, machinalement elle tripotait la branche de sapin. Elle pensait que la bourgeoisie avance et passe quand point l'aube mais que le grand feu ne s'est pas encore levé à l'est. Cela faisait trop mal parce que derrière il y avait des mares boueuses, mais il y avait aussi les jours clairs, quand dans chaque nerf pulsait la source de l'entrain et de la certitude inébranlables, vers la féerie des heures à venir.

Dans l'entrée quelqu'un cria d'une voix d'agit-prop, en scandant les mots :

– Nous ne sommes pas des esclaves !

Une autre voix claire lui répondit :

– Nous ne serons jamais des esclaves !

Marie songeait encore aux masses, à leur naïveté d'enfant, à ces millions d'hommes qui des années durant étaient morts sans broncher, comme les fanatiques du Moyen Âge, qui sous la bannière de l'éternité avaient traversé la plaine de la République en large et en travers.

Hoffman s'était calmé, il regardait le sapin :

– Notre Vadim, c'est là qu'il devrait aller, dans la forêt.

Marie se souvint brusquement. Triste, elle dit :

– C'est cruel...

– Vous parlez de Vadim ?

– Oui... Toujours ce cliché idiot : *memento mori*.

Derrière la fenêtre avançait le novembre indigo.

La soirée tombait, comme toujours inconnue et profonde. Elle s'avançait grise et mystérieuse et s'en allait suivant les vents, par-delà la Caspienne.

Un nuage solitaire venait parfois de la mer, soudain inquiet il regardait de tous côtés, et s'enfuyait par-delà l'horizon.

III

Marie rejoignit sa compagnie.

Trois sections étaient de garde, il n'y avait pas grand monde dans la maison.

Elle s'approcha de la lampe.

– Qu'est-ce que vous écrivez ?

Le soldat traçait une lettre avec application. Il dit, contrarié :

– Maudite lettre. Je n'arrive pas à l'écrire. « Tchy ». La lettre « tchy ». On dirait un « gui », ça ressemble... J'écris à la maison.

Marie s'assit près de lui pour l'aider.

Elle prit dans sa main la main rugueuse du soldat et traça la lettre « tchy ».

Ils écrivirent longtemps – à deux.

... Et dans sa chambre elle pensa encore longtemps au visage rouge et barbu du soldat de la République, et à sa lettre « tchy ».

La lettre « tchy » se tint encore longtemps derrière la fenêtre comme un point d'interrogation et cela faisait souffrir.

Puis Marie alla chez Vadim.

Il était tard, mais il travaillait encore.

Comme une colombe sa main se posa sur son épaule à lui :

– Écoute, Vadim !

Vadim se leva et ils allèrent s'asseoir sur le lit.

De nouveau il avait une toux sèche, comme un incendie dans la steppe. Elle posa l'oreille sur sa poitrine.

– Écoute, Vadim !

– Oui... je t'écoute...

Marie pencha sa tête sur la tempe de Vadim et flaira l'odeur du corps masculin.

Puis elle dit d'une voix à peine audible :

– Vadim, je t'aime comme si tu étais un village de montagne.

Vadim regarda attentivement Marie :

– Et... moi aussi je t'aime !

– Mais... reprit-elle.

Puis elle s'assit en tailleur sur le lit et regarda par la fenêtre avec un regard enflammé. Quelqu'un d'inconnu se tenait près du frêne et doucement, presque imperceptiblement, triait les feuilles mortes.

Vadim dit, à demi sérieux :

– Je te comprends : des ennemis n'ont pas le temps de s'occuper d'amour.

– Oui, tu es mon ennemi.

Et doucement elle égrena un petit rire malade.

IV

Au matin du 6 novembre frappèrent les froids.

Les arbres tremblaient, les feuilles jouaient une fugue.

Les arbres se dénudaient. Nudité.

Et les feuilles se pressaient de tomber – tombaient.

Tombaient. Et tombaient.

Les troncs.

La terre méditait des pensées profondes. Les vents se taisaient.

Un silence cuivré régnait dans la stanytsia.

Au loin, de temps en temps, crissait le chadouf – on puisait l'eau.

Hoffman et ses soldats ont déjà fleuri la salle. Le meeting-concert est pour demain. Hoffman, toujours maladroit :

– Paf ! Paf !

Les soldats sont mécontents :

– Camarade Hoffman ! Pourquoi les commandants n'aident pas ? Qu'est-ce que c'est, l'ancien régime ?!

Hoffman, comme lors d'un meeting spontané :

– Paf ! Paf !

On se calma.

Toute la cour du QG est couverte de lampions, demain on les allumera.

Les souvenirs cuivrés s'en iront au nord. Demain on ouvrira le grand livre d'azur de la poésie indigo, éternelle, mondiale.

C'est – la révolution.

Est-ce que les communards oublieront ce jour ?
N'est-ce pas de la poésie grandiose ?

Nous nous enfonçons dans les nuits bleues, inquiètes, nos pensées s'en vont –

au nord

au sud

à l'ouest

à l'est.

Et l'on flotte au-dessus de la terre, rêveurs, lointains.

... N'est-ce pas là de la poésie ?

Demain nous ouvrirons le livre d'azur de la poésie indigo, éternelle, mondiale.

... Marie lisait les nouvelles d'Europe, à propos de la charrue automatique.

Malicieuse elle dit à Hoffman :

– Ici on écrit sur la charrue automatique et aussi qu'en Amérique il y a déjà des armes qui tirent à cinq cents verstes. Pourrons-nous les rattraper ?

– Ce n'est rien... Lisez plutôt la *Pravda* à propos de notre invention dans le domaine de la fabrication des couleurs. Une affaire mondiale !

... Jusqu'à l'aube Marie écouta Vadim tousser, derrière le mur. Cela l'inquiétait et elle alla le voir.

– Écoute, Vadim, il faut aller à l'air frais.

Vadim semblait sombre. Mais il parlait encore avec entrain :

- Pourquoi viens-tu si souvent chez moi ?
- Comment donc : puisque je t'aime.
- Oui ?

... Marie lui conseilla de sortir un peu, d'aller chercher le courrier par exemple.

Il accepta.

Zimmel ordonna que l'on attelle des chevaux à la tatchanka.

Après déjeuner ils partirent à travers la steppe.

Marie et Vadim dans la tatchanka et derrière eux Zimmel à cheval. Tout autour le tchornoziom nu et la steppe, sans fin. À droite passaient les montagnes. Marie était plongée dans ses pensées. Et Vadim dans les siennes. Zimmel trottait à côté, dans son manteau de feutre. Marie regardait les montagnes.

- Tu sais, Vadim, je n'aime pas Zimmel, dit-elle.
- Moi non plus je ne l'aime pas.
- Il est le symbole de la muflerie panfédérale.
- Oui.

Vadim toussait beaucoup. Marie avait mal en le regardant.

Les chemins couraient – noirs, chemins de steppe. Un soleil blafard chatoyait dans le ciel.

... Zimmel s'approcha et engagea la conversation.

- Hé, camarades ! Quoi qu'on en dise, j'aime la vaste liberté. Vous savez, je suis né dans le Caucase – peut-être est-ce pour cela que j'aime la liberté. Mon père est du Kouban et ma mère est Géorgienne. Tout est liberté chez nous. Écoutez un peu : Lezguine, Georgien, Kalmyk, Turkmén, Ossete⁸. Enten-

dez-vous la dureté, la liberté qui résonnent dans ces mots ? Ce sont les habitants de la profonde mais vigoureuse Colchide ⁹. Et Chamil ¹⁰ ? Quelle vigueur dans ces syllabes !

– Continuez, dit Vadim d'une voix sourde, les Tchetchènes, les Kabardiens. Et à propos de Chamil : n'était-il pas logé aux frais du tsar ? Je trouve tout cela passablement ennuyeux. Vous êtes un peu vieux jeu.

Fâché, Zimmel s'éloigna.

Marie, ironique, dit à Vadim :

– Hé bien, c'est une victime du romantisme ce Zimmel, un mercanti, un ivrogne, un joueur.

– Simplement ce n'est pas le même romantisme.

Comme si une dague de montagnard l'avait frappée droit au cœur, elle cria durement :

– En l'honneur de qui faut-il composer des hymnes ? De n'importe quel salopard... simplement parce qu'il se dit communiste ?

– Je ne sais pas. Mais toi aussi, tu es malade du romantisme.

– Je ne crois pas.

... Et puis revenaient les pensées sur les années, ces longs labours. Et le cœur faisait mal, comme une dent cariée.

Le visage de Vadim devenait plus obscur.

Et les routes s'en allaient obscures, routes de steppe.

Il y avait du brouillard sur l'Elbrouz.

L'air était froid et transparent.

À l'ouest passait un château fort. L'ancestrale, la vigoureuse Colchide avait été conquise – et on avait érigé un château fort.

Ils voyagèrent deux verstes encore.

... Voilà comment cela s'est passé :

... Soudain Vadim jeta les rênes et porta les mains à sa poitrine.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda Marie, inquiète. Puis elle vit : Vadim crachait des caillots de sang. Marie arrêta les chevaux. Zimmel s'approcha.

Elle posa la tête de Vadim sur ses genoux et demanda :

– Vadim, qu'est-ce que tu as ?

Au milieu de la steppe se tenaient les chevaux et remuaient les oreilles.

Zimmel descendit de son alezan et l'attacha à la tatchanka.

Bouleversée, elle dit à Zimmel :

– Retournez à la maison... vite.

Maintenant les routes couraient vers l'est.

Obscures, les routes de steppe.

Marie se souvint : « Il vit ses derniers jours. » De nouveau la pointe de la dague frappa droit au cœur.

Vadim avait fermé les yeux, il respirait difficilement. Son visage blême devint noir.

L'horreur se refléta dans les pupilles vertes de Marie. Elle serra la tête de Vadim et anxieuse regarda vers l'ouest, vers la stanytsia.

La tatchanka allait vers l'ouest.

– Vadim, qu'est-ce que tu as ?

Vadim dit d'une voix à peine audible :

– Ce n'est rien... je me sens déjà mieux...

Marie posa les lèvres sur sa chevelure :

– Mon chéri...

Zimmel ne se retournait pas, il pressait les chevaux vers la stanytsia, là où les arbres nus et les tas de feuilles les accueilleraient.

Le vent se faisait plus fort.

... Anxieuse Marie regardait vers l'ouest.

Quand on déposa Vadim dans la chambre, les vents salins de nouveau soufflaient de la mer.

Les vents caracolaient et disparaissaient au-delà des pays transcasiens.

Le médecin était venu – front large, lunettes. Il ne dit rien à Vadim mais une fois dehors il dit à Marie :

– Cette nuit...

Marie regarda dans ses yeux froids, mais elle se tut.

Un vide s'était fait dans l'âme.

Hoffman était là.

Le soir venait.

On enfonçait des clous sourdement dans le mur.

Ce sont les derniers clous – demain c'est la fête.

Vadim était couché sur le lit de camp, Marie se tenait debout près de l'étagère.

Derrière la fenêtre errait le novembre indigo.

Vadim avait une compresse sur la tête.

Ses paupières étaient fermées. On avait du mal à respirer. Machinalement elle regardait les livres, elle regardait attentivement les lettres noires, mais ses pensées étaient loin, loin des livres, loin de cette chambre.

Elle se rappelait sa première rencontre avec Vadim et sa lutte constante, presque sans paroles, avec lui.

Elle se demandait : foi ou certitude ? Puis elle imagina –

– les routes s'enfuient quelque part. Nos routes fédérales. Et ne s'arrêtent jamais... Les routes se tordent de douleur et puis s'enfuient de nouveau.

Vadim dit « la poésie ». Supposons... Mais peut-être les routes ne fuient-elles pas ? Marie pensait aux coins perdus de notre République, où, le soir, la jeunesse chante l'*Internationale*, et, le matin, va travailler pour l'exploiteur. Les routes sont parties, les poteaux sont partis.

Sur l'un des poteaux il y avait :

À droite tu iras – le loup te dévorera.

À gauche tu iras – dans le ravin périras.

C'est la vérité. C'est la réalité. Du moins pour elle.

... Mais voilà à nouveau les coins perdus de notre République. Et Vadim se tient debout. Et le ciel de Vadim est sans aucun doute brumeux. Alors d'où vient cette certitude ? Ou peut-être est-ce la foi ?

Mais courent les chemins. Et sur les chemins courent les fr é n é t i q u e s , et sur les bords des routes traînent les c h a r g é s comme des chameaux. Et les chargés ont le regard clair. D'où vient cette clarté ?

Et s'assombrissent les coins perdus de notre République.

... Soudain le vent tomba...

Le vide emplissait la rue. Des choucas descendaient sur la coupole de l'église, des milliers de choucas. Ils criaillaient, tombaient, revenaient.

Il semblait que Tchitchikov ¹¹ était passé ici, il y a peu.

– Tchi – tchi !

– Croa ! Croa !

Les nuages se penchaient au-dessus de la stanytsia. Ils venaient du hameau Zaraïvsky. Soudain Vadim ouvrit les yeux et appela Marie. Il parlait de manière décousue, les mots l'étouffaient :

– ... C'est – avant la mort... les derniers instants de mon mélodrame. La roue a tourné... Mais, Marie, regarde notre présent... du xxv^e siècle... Te souviens-tu : Dombrovski, Rossel, Delescluze ¹²...

... Pause.

Un peu plus tard il dit encore :

– Les chrétiens ont leur Évangile. Et nous...

Oui Marie... je sais... pourquoi tu n'as pas été... mienne...

Ses paupières retombèrent.

Marie se taisait. Elle s'agenouilla près du lit, elle aussi était obscure.

... Et derrière la fenêtre régnait le vide et les choucas venaient se percher sur la coupole de l'église :

– Tchi – tchi !

– Croa ! Croa !

Près de l'étagère reposait le sapin – le bois avait roussi, et les herbes des montagnes avaient fané. Cela sentait tout de même le sapin.

Quand la lumière baissa elle alluma la bougie.

Une demi-pénombre s'installait.

La pénombre fanait elle aussi.

Marie alla à l'étagère et de nouveau elle effleura les livres.

Hoffman frappa doucement.

Il demanda en chuchotant :

– Alors, comment il va ?

Marie le regarda stupidement et referma la porte sans répondre.

Et derrière la fenêtre, dans la stanytsia, le novembre indigo avançait, solennel, vers l'ouest, et disparaissait dans les sables inconnus des pays transcaspiens.

Vadim était couché les bras en croix, les cheveux tombant sur son front sombre. Parfois il toussait et crachait des caillots de sang qui retombaient sur sa poitrine. Dans la chambre ténébreuse sa chemise avait des reflets rouges.

Les murs gris, austères, regardaient de toute part. Vadim se consumait. La chambre s'emplit de râles. On aurait dit le glougloutement de l'eau. Marécages.

Marie regardait Vadim les mains derrière la tête. ... Dans la nuit Vadim se mit à attraper l'air de ses mains.

Marie s'approcha du lit.

Soudain elle vit dans les yeux de Vadim une journée de canicule. Elle prit sa main. Vadim se figea un instant, mais brusquement il tressaillit et rejeta la tête.

Il attrapait l'air avec la bouche, on voyait qu'il voulait dire quelque chose mais n'y arrivait pas.

Quelque chose de lointain passa dans sa tête rêveuse. Bouleversée, Marie dit à haute voix :

– Par les villages avance solennelle la commune.

Un instant le visage de Vadim grimaça un sourire.

Alors, frénétique, Marie pencha la tête et avec fougue elle dit...

... Ce qu'elle dit le silence l'étouffa.

... Et le silence sentait le sapin.

Marie regarda le visage noir et comprit.

Elle s'approcha de la bougie, l'éteignit et sortit. Elle partit par la stanytsia, dans la steppe, vers l'ouest.

Bientôt l'air s'agita. De la mer les vents salins caracolaient.

Mykola Khvylovy

Dans la nuit bleue on ne voyait pas s'enfuir les montagnes.

Seule, à droite, la silhouette du géant Elbrouz.

Marie allait vers l'ouest.

Le Caucase se taisait, plongé dans ses pensées de montagnes.

.....

La sirène de la lointaine briqueterie appelait les ouvriers :

– Hou-ou !

1923

Élégie

« Passent les jours, passent les nuits...¹ »

En novembre l'hiver pourrit, et la petite ville des steppes se recroquevilla, assiégée de nuages immobiles et silencieux :

– le vent les avait amenés des Alpes lointaines, par-dessus les Carpates, par dessus le Danube.

Vint Pâques.

Les clochers soupiraient et la mélancolie se consumait comme si elle était de la glace : la mélancolie de la terre inquiète.

Cette année-là les veilleurs de nuit ne purent voir les étoiles de Pâques, le ciel se tenait dans la grise chemise des jours gris.

Il y avait de la brume.

Et le vieux vendeur de journaux lui non plus ne put voir les étoiles de Pâques. Il était grisonnant, dégue-nillé, un va-nu-pieds, ou presque. Il se tenait sur le boulevard, près de la cathédrale, il disait aux passants :

– Achèteriez-vous un journal ?

Parfois les passants lui achetaient un journal, parfois ils passaient affairés, parfois ils s'arrêtaient et le dévisageaient longuement.

... Il était arrivé au printemps, quand l'air était limpide, quand au-delà des bourgs cela sentait le sarrasin...

... Mais c'était il y a si longtemps !!! C'était au temps où naissait sa merveilleuse jeunesse, au temps où la calme petite ville des steppes s'étendait devant lui comme un mirage extraordinaire.

Alors il pensait : le bonheur.

Et par les bourgs roula l'écho cérémonieux :

– Bonheur !

Alors il y eut comme des ruisseaux d'amande sous le coup de l'aviron printanier. C'était l'envoi d'azur de ce chant bleu qui a pour nom – la vie.

C'était le nouveau testament, que nous autres les Mages voyions au levant par les nuits sombres venant de la Bethléem de cristal...

– Mais c'était il y a si longtemps ! Et cela s'est presque effacé de la mémoire, car ces lambeaux de souvenir sont si imprécis, si flous, comme le premier rêve du premier amour rebelle, ces lambeaux qui se lèvent des ténèbres devant mes yeux usés.

« ... Qu'est ce que c'est ? » – se demandait tristement le vieux vendeur de journaux.

Il entendait alors : comme si brusquement, tout à côté, la nature se réveillait, comme si l'écho des jours lointains sonnait soudain, flottait, puis s'estompait dans l'air.

... Mais c'était une illusion :

– le calme désordre des bourgs se tenait dans un mutisme sévère.

... De jeunes vauriens dégourdis vendaient eux aussi les journaux, ils n'aimaient pas le vieux vendeur de journaux, parce qu'il était mystérieux, venu on ne savait d'où et taciturne.

On ne l'aimait pas :

– il avait choisi le grand chemin où l'on s'avance, sauvage, en se retournant comme une bête.

... Le vieux vendeur de journaux avait avec lui un chien décrépit, qui claudiquait docilement à sa suite, ses yeux malvoyants rivés à l'asphalte ...

– le chien : les poils collés avec de la cendre, qui se détachaient et tombaient, pour que pourrisse la terre. Le chien n'aboyait jamais, il ne faisait que geindre faiblement : aux aurores le vent froid soufflait comme de verre, et le chien avait faim. Parfois le chien abandonnait le vieux vendeur de journaux, et s'en allait errer au marché, près des étales, où il recevait des coups de pied, où de jeunes chiens pleins de vie le mordaient douloureusement.

... Le matin, la tranquille petite ville des steppes reprenait vie. Les citadins encore somnolents sortaient des maisons, les chariots traînaient le long des boulevards, l'automobile du Comité exécutif, la seule de toute la région, quittait en trombe le garage, et en crissant effroyablement se précipitait dans la brume en dispersant les poules des bourgeois et les meutes de chiens affamés.

À ce moment les vendeurs de journaux se bousculaient près du journal – le seul journal de la

région, aux gros sous-titres, aux slogans ennuyeux, toujours les mêmes, en caractères gras.

Chacun savait :

– Il faut faire vite !

Il faut attraper la ramette de papier avec les discours, les articles sur l'incendie mondial :

POUR LE MALHEUR DES BOURGEOIS
NOUS EMBRASERONS LE MONDE
LE MONDE BRÛLE ET LE SANG COULE
DONNE-NOUS TA BÉNÉDICTION, SEIGNEUR ².

– la ramette à la main il faut courir dans toutes les ruelles, desservir tous les bourgeois, pour –

– vivre une journée.

Et le vieux vendeur de journaux n'arrivait jamais à suivre les jeunes vauriens et toujours, avec des rires joyeux, comme des clochettes, ils lui faisaient des croche-pieds, pour que le vieillard tombe dans la boue !

Et le vieux vendeur de journaux tombait dans la boue, et les journaux du jour s'éparpillaient par terre ; précipitamment il les ramassait, enlevait les saletés et, soumis, du crottin de cheval collé sur le front, il se pressait vers le boulevard.

La journée passait sur le boulevard.

Mais le soir il était encore là, près du clocher, à droite, là où traînaient quelques chaises. Le soir le vieillard pointait son regard obtus sur les passants...

Et beaucoup passaient sur le boulevard :

– les uns couraient, d'autres clopinaient, les troisièmes s'arrêtaient soudain et affairés repartaient ailleurs...

... Des branches d'acacia s'agitaient au-dessus des têtes – c'était une allée d'acacias. Les acacias fleurissaient quand dans la tranquille petite ville des steppes les ruisseaux rêvaient de chants bleus, rêvaient de tristesse bleue et, bouleversés, couraient vers les eaux argentées de cette rivière oubliée qui est sur la Rive gauche...

Parfois les vauriens se cachaient derrière un coin de rue et de là jetaient sur leur collègue des mottes de terre.

Alors il se levait, s'en allait vers le clocher, par-delà le clocher, vers le lac Vert, là où se tenait le kiosque solitaire, et le ciel s'étirait, en bas, à la surface de l'eau stagnante et sale...

Silence. Au loin résonne le pavé. Le chien est couché et lèche la cendre – vers la queue.
(Tu te tais ? – Je me tais !)
Silence. Au loin résonne le pavé. Le chien est couché et lèche la cendre – vers la queue.

... La nuit on ne voyait pas le vieux vendeur de journaux sur le boulevard. Personne ne savait comment il vivait, comment il vit. Qui a besoin de savoir cela ?...

... car viennent les jeunes journées pleines d'une vigueur juvénile, viennent en colonnes menaçantes, sur les labours infinis du temps, et s'en vont –

les mois,

les années,

les siècles.

Dans le gouffre sans fond du passé.

La tranquille petite ville des steppes connaissait la tristesse et la Pâques de cette lutte.

... Quand sur le très vieux clocher l'horloge sonne sept heures et quart, quand se lève le soleil venu de derrière l'océan –

– les rues de nouveau se réveillent, et alors erre sur le boulevard la silhouette du vieux vendeur de journaux.

... Ainsi commence le jour.

... Et l'hiver a complètement pourri, et Pâques claudique vers la pénombre de suie. Les gardiens n'ont pas vu en ces jours les étoiles de Pâques, le ciel se tenait dans la grise chemise des jours gris.

Le vieux vendeur de journaux cherchait lui aussi la constellation d'Orion ; mais il n'y avait que de troubles lointains. L'eau chantait quelque part. Et, parce qu'elle avait gelé le cerveau, la tête faisait mal.

Ainsi

croissait

le temps :

– les jours vaincus tombaient sur le champ de bataille de cette lutte grandiose, mais d'autres jours vaincus venaient les recouvrir, et grandissait cette montagne, plus grande que la Gavryzankara, plus profonde que les profondeurs océanes. On se demandait alors :

– Qu'est-ce que c'est ? La tristesse ou la joie ?

... Mais à l'horizon lointain s'avancent à nouveau les jeunes journées pleines de vigueur, s'avancent en colonnes menaçantes.

Ainsi
croît

le temps !

... Oui, je sais :

le vieux vendeur de journaux pensait beaucoup, il pensait à la jeunesse et il pensait à ce qui fut, à ce qui ne fut pas, à ce qu'il aurait aimé qui soit. Tout est parti par le grand chemin du temps... Oui, je sais : mon vieux corps débile lui aussi se réveillera un jour et demandera :

– Est-ce vraiment la fin ?

Mais l'aube ne se lèvera plus jamais.

Oui, je sais !...

... Parfois le vieux vendeur de journaux allait dans le pays de derrière les lacs. Il claudiquait de plus en plus haut sur les monticules du quartier de la cavalerie. Derrière lui claudiquait le chien.

Alors dans la onzième sotnia il y avait un incendie : la petite ville des steppes se divisait en sotnias – la petite ville militaire du pays des steppes.

On s'agitait au clocher, au-dessus de l'hôtel de ville. Les torches brillaient ; sous la tente piaffaient et se cabraient les chevaux.

... Le vieux vendeur de journaux allait au-delà des bourgs, et cheminait là où il n'y avait plus de route, vers les limites nord-ouest – là où se tenait,

comme une cigogne, le
chêne frappé par la tempête.

Le chêne se rapprochait, les
feux rougeoyaient dans la steppe. Au-dessus se

tenait le ciel séculaire et dans son dos s'assombrissaient les habitations citadines. Et il semblait que les habitations n'existaient pas, qu'elles s'en étaient allées par-delà la montagne des jours vaincus.

... Le vieux vendeur de journaux venait près du chêne, s'asseyait sous le chêne, et regardait de tous les côtés comme s'il se sentait épié. Le ciel se tenait de suie, derrière le chêne le silence se terrait. Et gelait la terre étrangère. Et tout était étranger – et la terre, et les frontières, et les bourgs, et les tertres, et les lointains feux de la steppe. Alors s'approchait le chien et doucement il geignait. Puis de l'est arrivait le vent cinglant. Et le vieux vendeur de journaux le sentait :
– quelque part se consume la pourriture de l'an passé.

Il se levait.

Et derrière lui se levaient les tertres, et grimpaient vers le ciel, se confondaient avec le ciel, s'en allaient, disparaissaient. Il ne restait qu'un vide anxieux.

On ne voyait pas encore la petite ville, derrière le bois de Balas seulement un feu étrange clignotait dans la nuit. Ce feu n'était pas proche, uniquement lointain, uniquement étranger, comme la terre étrangère. Comme le fumier de l'an passé, pourrissant lentement.

... Il y avait une lumière sur la pointe de l'hôtel de ville et elle était trop rouge.

... Et parfois on voyait :

– le vieux vendeur de journaux cheminait sur le chemin du cimetière.

Il pensait :

– Le cimetière ?

Alors, silencieuses et profondes, les tombes répandaient leur odeur. C'était l'odeur de l'insupportable serpolet. Elle venait de dessous la neige blanche.

.....

Le vieux vendeur de journaux est arrivé dans la petite ville au printemps.

... Et l'hiver a pourri.

De la mer Noire, de l'océan Indien, à travers l'Asie Mineure, vint le premier vent chaud.

Les acacias sommeillaient sur le boulevard.

Et de nouveau on voyait le vieux vendeur de journaux, près de l'auguste hôtel de ville. Les vauriens lui jetaient des mottes de terre et lui s'en allait vers le lac Vert, vers le clocher, au-delà du clocher, vers le kiosque inutile ; et derrière lui – le très vieux chien. Alors sonnaient les cloches bleues et tristes. C'était carême, les clochers répondaient au clocher.

... Et du pôle Sud, de l'Australie lointaine, en colonnes menaçantes s'avançaient les jeunes journées, et s'en allaient – les mois, les années, les siècles vers le gouffre inconnu et lointain du passé.

Le vieux vendeur de journaux le savait. Mais il ne voulait pas le savoir !... (Oh, oui ! Je sais : le vieux vendeur de journaux ne voulait pas savoir !)

... Et puis la rivière déborda. Par les rues de la tranquille petite ville des steppes soufflaient les vents chauds. Et la rivière noya le pont, il n'y avait plus de chemin vers les monticules, vers le chêne.

Le vieux vendeur de journaux devint mélancolique.

Et voilà que par une nuit joyeuse et inquiète, alors que le crépuscule du soir, printanier, planait au-dessus du lac Vert, les jeunes vauriens tendirent une embuscade au vieux vendeur de journaux.

Et ils lui passèrent une bonne raclée : il ne sortit de l'hôpital que deux semaines plus tard.

... Puis de nouveau vint une nuit joyeuse et inquiète : la rivière réintégra enfin ses berges. Les charpentiers vinrent dès l'aube et les haches cliquètèrent.

Bientôt au-dessus de la rivière s'étendit le pont.

... Le vieux vendeur de journaux sortit de l'hôpital, mais n'alla pas à la rédaction – il alla vers les limites nord-ouest.

Les journées reculaient, invitant à les suivre. Et le vieux vendeur de journaux sentait :

– se consume la pourriture de l'an passé.

Ses forces s'amenuisaient.

Docilement le vieux vendeur de journaux allait vers son destin : il allait là où se tenait, comme une cigogne, le chêne frappé par la tempête.

Il arriva, le vieux vendeur de journaux, et se coucha sous le chêne. Et quand dans le silence retentissant chanta la première alouette, le vieux vendeur de journaux inspira profondément, de tous ses poumons de vieillard, et mourut.

Alors de nouveau il y eut un geignement monotone et sourd. Le très vieux chien leva ses yeux malvoyants vers le vieux vendeur de journaux et s'en alla vers les étalages, là où le mordaient les jeunes chiens pleins de vigueur.

.....

... Le lendemain on trouva, près du chêne, le vieux vendeur de journaux, et on l'emmena au cimetière. Et deux jours plus tard on l'oublia. Là où il reposa ne reste qu'une trace à peine visible.

... Mais près du chêne fleurit déjà le parfum juvénile de la jeune journée inconnue.

.....

Par un calme matin clair le son bleu des cloches se dissipait au-dessus de l'antique petite ville des steppes.

La route et l'hirondelle

I

Dans la perspective il y a la route.

Les paysages de chaque côté sont des aquarelles. À l'horizon – la forêt. La route mène à la forêt, mais peut-être pas.

Doucement s'éloigne la route déserte.

Les feuilles vont sans doute bientôt jaunir, et le vieux chêne solitaire en appellera au ciel de ses branches nues. Ce vieux chêne est celui qui poussait jadis près de notre maison, dans l'enfance.

Je regarde la route, et elle me mène derrière les labours lointains.

Je la suis, docile.

... Il y avait jadis un bouleau, j'en avais arraché une feuille et l'avais mise entre les pages d'un livre : ce livre avait peut-être plus de cent ans, le temps avait jauni jusqu'à ses lignes mêmes. Et dans ce livre il y avait la feuille de bouleau, jaunie. (Ce bouleau, peut-être n'existe-t-il plus... Et qui se souvient de

l'auteur du livre centenaire dont les lignes ont jauni ?)

... Je regarde la route. La route est déserte, et je pense au Néant : quand la route s'en va ainsi, quelque chose s'en va, s'en va quelque part.

... Je me souviens des prunes.

C'est par cette route que jadis l'on voiturerait les prunes. J'étais un gamin alors et j'avais demandé des prunes à la dame.

Elle m'en avait donné une pleine poignée.

Mais ce n'était pas des prunes. C'était l'enfance.

... Les nuages s'amassent, ils se rassemblent pour le soir.

Mais ce ne sera pas un déluge, la toute simple rosée tombera du ciel. La plante exultera alors.

Pendant le déluge (vous vous souvenez ?) il y avait des colombes.

.....

De l'autre côté de la fenêtre des colombes passèrent, et disparurent derrière l'immense immeuble.

Elle dit : – La route ? Il dit : – La route !

Puis elles volèrent jusqu'à la place Volodarsky et là se posèrent près de l'hôtel de ville.

... De nouveau je regarde la route.

La sévérité la suit, où qu'elle aille, peut-être même la cruauté, ou la mort elle-même.

Et alors ? Qu'elles la suivent : c'est écrit.

Mais tout de même : Que se passe-t-il avec la route ?

Il dit : – La route ? Elle dit : – La route !

.....

– elle la chercha,
la trouva,
y vola.

Elle entra.

Il y avait une merveilleuse lumière scintillante, il faisait calme, il n’y avait pas de pluie.

C’était la chambre.

Elle se posa sur l’armoire – au calme, au sec, au chaud.

Mais elle était inquiète.

Elle était inquiète de la simple lumière électrique.

Alors elle s’arracha et vola de nouveau.

Et voilà – quatre murs de velours.

Bien sûr : elle se cogna contre le mur de velours et tomba dans la tasse de faïence.

Arrière !

Arrière !

La faïence tintinnabula.

Elle ?

... Elle se cogna encore une fois contre le plafond peint, et puis,

épuisée,

elle tomba.

Elle était assise. Elle respirait difficilement.

Ses pattes s’enfonçaient dans le tapis – c’était un tapis oriental en velours, rapporté de Turquie.

Bien sûr la chambre était fabuleuse – c’était une chambre dans mon imagination.

... Le vent soufflait derrière la fenêtre, les arbres crissaient, les klaxons criaient.

Seule la nuit riait doucement, sombrement, malignement.

... Oui ! Elle cherchait la fenêtre – pour sortir dans la pluie, dans la nuit.

Mais il n'y avait pas de fenêtre.

.....

Puis elle vola longtemps à travers la chambre. Encore et encore elle tombait dans la tasse de faïence et se cognait contre le plafond peint.

Elle était au désespoir – elle s'inquiétait trop de la simple lumière électrique.

... Alors les arbres crissèrent dans la pluie, puis les arbres rirent dans la pluie.

Est-ce qu'elle entendit les arbres rire ?

Elle n'entendait rien.

Rien !

Enfin –

– elle se cogna dans la girandole d'argent et tomba sur le tapis de velours, le tapis turc.

Soupirant pour la dernière fois (ce dernier coup était mortel), elle détourna sa petite tête de la lumière et des yeux elle cherchait –

– la fenêtre.

Il n'y avait pas de fenêtre. Elle est morte.

... Et derrière la fenêtre il y avait la nuit et elle souriait doucement, sombrement et malignement.

.....

Dix minutes plus tard c'était l'aube.

Une heure plus tard je rentrai dans la chambre.

Il n'y avait plus trace de la nuit.

Le tonnerre était passé, la pluie avait cessé.

Le soleil se levait.

Cela sentait le soleil, cela sentait la vie.

J'inspirai profondément et levai haut la tête.

Mykola Khvylovy

... Je la pris par les ailes, sans respect, et la jetai à la décharge municipale, où fouillaient des chiens errants.

C'était l'hirondelle.

1923

*Chronologie de l'histoire ukrainienne
de 1917 à 1933*

1917

- 16 mars Abdications du tsar Nicolas II. Formation du gouvernement provisoire (impérial).
- 17 mars Formation, à Kyïv, de la Rada centrale (ukrainienne).
- 1^{er} avril M. Hrouchevsky, président de la Rada centrale, réclame auprès du Gouvernement provisoire l'autonomie de l'Ukraine, que celui-ci refuse. Formation du premier régiment ukrainien.
- 17-18 avril V. Vynnytchenko est élu président du Parti social-démocrate ouvrier ukrainien. Congrès constitutif du Parti ukrainien des socialistes-révolutionnaires.
- 18-23 mai Premier Congrès militaire panukrainien, crée le Comité général militaire ukrainien et nomme S. Petlioura à sa tête.

Mykola Khvylovy

- 23 juin La Rada centrale proclame l'autonomie de l'Ukraine.
- 28 juin Formation du Gouvernement de la Rada centrale, avec V. Vynnytchenko à sa tête.
- 16-20 octobre Congrès panukrainien des « Cosaques libres » à Tchyhyryn, le général Skoropadsky est élu otaman.
- 7 novembre Coup d'État bolchevique à Saint-Pétersbourg, conduit par Lénine.
- 11-13 novembre Tentative de coup d'État bolchevique à Kyïv, écrasé par les troupes ukrainiennes.
- 20 novembre La Rada centrale proclame la République populaire ukrainienne.
- 25 décembre Proclamation à Kharkiv de la République populaire ukrainienne (bolchevique).

1918

- 7 janvier Offensive de l'Armée rouge contre la Rive gauche et l'Ukraine méridionale.
- 9 janvier Élections à l'Assemblée constituante ukrainienne.
- 13 janvier Les troupes roumaines occupent la Bessarabie.
- 22 janvier La Rada centrale proclame l'indépendance et la souveraineté de la République populaire ukrainienne.
- 29 janvier Seconde tentative de coup d'État bolchevique à Kyïv, écrasée le 4 février.
- 11 février L'Armée rouge occupe Kyïv.
- 12 février Le Gouvernement de la République populaire ukrainienne demande l'aide militaire de l'Allemagne.

La Route et l'Hirondelle

- 16 février Le Conseil législatif du Kouban proclame l'indépendance de la république populaire du Kouban.
- 2 mars Les troupes allemandes et ukrainiennes entrent à Kyïv.
- 8 mars Mykhaïlo Skrypnyk est nommé à la tête du Secrétariat populaire (gouvernement bolchevique).
- 19-20 avril La conférence de Tahanrih (Taganrog) crée le PC(bol) ukrainien, indépendant du PC(bol) panrusse.
- 29 avril Coup d'État d'inspiration allemande, P. Skoropadsky est proclamé hetman de l'État ukrainien (d'orientation monarchiste).
- 12 juin Signature de la paix entre l'État ukrainien et le Conseil des commissaires du peuple de la RSFSR.
- 5-12 juillet Congrès constitutif du PC(bol) d'Ukraine, à Moscou (RSFSR).
- 9 novembre La Rada nationale ukrainienne proclame la république populaire de l'Ukraine occidentale sur les territoires de la Galicie, de la Bukovine du Nord et de la Transcarpathie.
- 11 novembre Les troupes roumaines occupent Tchernivtsi, capitale de la Bukovine.
- 13 novembre Formation du Directoire : V. Vynnychenko président, S. Petlioura chargé des questions militaires, etc.
- 14 novembre Skoropadsky proclame la fédération future avec la future Russie non-bolchevique. Le gouvernement du Hetmanat est remanié, il est principalement composé de monarchistes russes.

Mykola Khvylovy

- 16 novembre Début de l'insurrection du Directoire contre le Hetmanat.
- 21 novembre Les troupes polonaises occupent Lviv, le Gouvernement de la République populaire de l'Ukraine occidentale se déplace à Ternopil.
- 28 novembre Création à Koursk (RSFSR) d'un Gouvernement soviétique provisoire de la République populaire ukrainienne.
- 13 décembre Les troupes du Directoire occupent Kyïv.
- 14 décembre Skoropadsky abdique en faveur du Directoire.
- 18 décembre Les troupes françaises débarquent à Odessa.

1919

Entre janvier et mars les troupes de l'Entente occupent le Sud de l'Ukraine (les villes d'Odessa, Mykolaïv, Kherson...).

- 14 janvier Le Gouvernement soviétique change le nom de la République populaire ukrainienne en république socialiste soviétique d'Ukraine.
- 16 janvier Le Directoire déclare la guerre à la RSFSR.
- 22 janvier Déclaration solennelle de l'union de la république populaire de l'Ukraine occidentale avec la République populaire ukrainienne.
- 23-28 janvier Session du Congrès des travailleurs (Parlement du Directoire).

La Route et l'Hirondelle

- 26 janvier Kh. Rakovsky est nommé à la tête du Gouvernement de la RSS d'Ukraine.
- 5 février Sous la pression de l'Armée rouge, le Directoire et le gouvernement de la République populaire ukrainienne quittent Kyïv pour Vynnytsia.
- 11 février Démission de Vynnytchenko, Petlioura devient le chef du Directoire.
- 6-10 mars Congrès des Soviets à Kyïv. Constitution de la RSS d'Ukraine.
- 10-15 mars Les troupes de l'Entente perdent les villes de Kherson et Mykolaïv.
- 6 avril Les troupes de l'Entente quittent Odessa.
- Mai-Juin Les « Forces armées du Sud de la Russie » du général blanc Dénikine occupent l'Ukraine orientale et méridionale.
- 15 mai Offensive polonaise contre la Galicie et la Volhynie.
- 2 août Début de l'offensive des troupes de la République populaire ukrainienne et de l'Armée ukrainienne de Galicie contre Kyïv et Odessa.
- 31 août Les armées ukrainiennes occupent Kyïv, aussitôt repris par les troupes de Dénikine.
- 15 septembre Le Directoire confère les pleins pouvoirs à S. Petlioura.
- Octobre Les troupes de Dénikine occupent l'Ukraine de la Rive droite.
- 6 novembre Le haut commandement de l'Armée ukrainienne de Galicie signe un armistice avec Dénikine et s'intègre à ses troupes.
- 7 novembre Début de la troisième offensive bolchevique contre l'Ukraine.

Mykola Khvylovy

- 17 novembre Les troupes polonaises occupent la ville de Kamianets-Podolsk.
- Décembre Kharkiv est proclamé capitale de la RSS d'Ukraine.
- 4 décembre Le gouvernement de la République populaire ukrainienne décide de mener une guerre de partisans contre les bolcheviks.
- 11 décembre Création du Comité révolutionnaire panukrainien (bolchevique).
- 16 décembre L'Armée rouge occupe Kyïv pour la troisième fois.

1920

- 12 janvier L'Armée ukrainienne de Galicie intègre l'Armée rouge, elle change de nom : A.U.G. rouge.
- Février Les troupes de Dénikine se retirent d'Ukraine.
- 19 février Le Comité révolutionnaire devient le Conseil des commissaires du peuple de la RSS d'Ukraine, Kh. Rakovsky en est nommé président.
- 16 mars Dissolution du PC (borotbiste) ukrainien, ses membres rejoignent le PC(bol) d'Ukraine.
- 22 avril Signature du traité de coopération entre le gouvernement de la République populaire ukrainienne et la Pologne.
- 25 avril Début de l'offensive polono-ukrainienne contre l'Armée Rouge.

La Route et l'Hirondelle

Fin avril	Une partie de l'A.U.G. rouge rejoint l'Armée de la République populaire ukrainienne, le reste est déporté par les bolcheviks.
6 mai	Les troupes polonaises et ukrainiennes occupent Kyïv.
26 mai	Contre-offensive bolchevique en Ukraine.
12 juin	L'Armée rouge occupe Kyïv. À la fin d'août, elle occupe presque tout le territoire ukrainien, à l'exception d'une partie de la Galicie.
15 septembre	Début de la contre-offensive polono-ukrainienne contre l'Armée rouge.
12 novembre	Armistice polono-soviétique.
28 décembre	Traité d'union entre la RSS d'Ukraine et la RSFSR dans les domaines militaire et économique.

1921

Parution du premier recueil de poésie de Mykola Khvylovy, *Jeunesse*.

2 mars	Le V ^e Congrès des Soviets de la RSS d'Ukraine approuve l'introduction de la langue ukrainienne dans l'enseignement.
6-16 mars	Le X ^e Congrès du PC(bol) panrusse ratifie la Nouvelle Politique économique (NEP).
2-4 mai	La I ^{ère} Conférence panukrainienne du PC (bol) d'Ukraine ratifie à son tour la NEP.

Mykola Khvylovy

- Août L'Armée rouge écrase les troupes anarchistes de Nestor Makhno.
Automne 1921- printemps 1922 Famine dans le Sud de l'Ukraine.

1922

Parution du second recueil de poésie de Mykola Khvylovy, *La Symphonie d'avant le monde*.

- 30 décembre Le I^{er} Congrès des Soviets des RSFSR, RSS d'Ukraine, RSS de Biélorussie, RFSS de Transcaucasie approuve la déclaration et le traité concernant la création de l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS).

1923

Parution du premier recueil de nouvelles de Mykola Khvylovy, *Les Études bleues*.

- 4-10 avril La VII^e Conférence du PC(bol) d'Ukraine approuve l'ukrainisation des institutions d'État.
17-25 avril Le XII^e Congrès du PC(bol) panrusse approuve le principe d'indigénisation (passage des institutions à la langue indigène) et condamne le chauvinisme russe.

La Route et l'Hirondelle

1924

Parution de deux recueils de nouvelles de Mykola Khvylovy, *L'Automne* et *Le Crime*.

- 19 janvier Ratification de la Constitution de l'URSS par le VIII^e Congrès panukrainien des Soviets.
- 31 janvier Ratification de la Constitution de l'URSS par le II^e Congrès des Soviets de l'URSS.
- 16 juillet Kh. Rakovsky est remplacé par V. Tchoubar au poste de chef du Conseil des commissaires du peuple de la RSS d'Ukraine.
- 16-18 septembre Insurrection dans le Sud de la Bessarabie contre l'occupation roumaine.
- Octobre Ouverture de la première station de radio ukrainienne à Kharkiv.
- 12 octobre Création de la RSS autonome de Moldavie.

1925

Parution de la première et de la seconde série de pamphlets, *Quo Vadis* et *Pensées à contre-courant*, de Mykola Khvylovy.

- 3 mars Dissolution du Parti communiste ukrainien, le Parti communiste (bolchevique) d'Ukraine reste le seul parti légal.
- Mars Début de la « discussion littéraire » concernant le développement de la littérature ukrainienne.

Mykola Khvylovy

Mai L. Kaganovitch est nommé premier secrétaire du Comité central du PC(bol) d'Ukraine.

1926

Parution du recueil de nouvelles de Mykola Khvylovy, *Le Caniche* et de la troisième série de ses pamphlets, *Eloge des scribouillards*.

Janvier Création de l'Académie libre de littérature prolétarienne.

26 avril I. Staline condamne le « khvylovisme ».

Mai L. Kaganovitch accuse O. Choumsky de déviationnisme nationaliste, celui-ci est remplacé par M. Skrypnyk au poste de commissaire du peuple à l'Instruction publique de la RSS d'Ukraine

25 mai Assassinat de S. Petlioura à Paris par un agent bolchevique.

17 décembre Recensement de la population de l'URSS. (L'Ukraine est peuplée de 80 % d'Ukrainiens ; 9,2 % de Russes ; 5,4 % de Juifs.)

1927

Parution du premier tome des *Œuvres* de Mykola Khvylovy.

La Route et l'Hirondelle

- 7 juin Le plenum du Comité central du PC(bol) d'Ukraine condamne le PC d'Ukraine occidentale pour déviationnisme nationaliste (« choumskisme »).
- 20-29 novembre Le X^e Congrès du PC(bol) d'Ukraine condamne le trotskisme et le choumskisme.
- 2-19 décembre Le XV^e Congrès du PC(bol) de l'URSS approuve le passage à la collectivisation et l'accélération de l'industrialisation de l'économie.

1928

Parution du second tome des *Œuvres* de Mykola Khvylovy.
Dissolution de l'Académie libre de littérature prolétarienne.

- 18 février Le Komintern exclut le PC d'Ukraine occidentale de ses rangs.
- Juillet S. Kosior est nommé premier secrétaire du CC du PC(bol) d'Ukraine.
- 1^{er} octobre Début du premier plan quinquennal.

1929

Printemps Procès de l'« Union pour la libération de l'Ukraine ».

Mykola Khvylovy

1930

Parution d'un recueil d'essais, *À travers la région de Barvykiusky*, et du troisième tome des *Œuvres* de Mykola Khvylovy.

16 septembre- 30 octobre Pacification des Ukrainiens en Galicie.

1931

Parution d'un recueil de nouvelles, *Les Mineurs de demain*, de Mykola Khvylovy.

Mars M. Hrouchevsky († 1934) est exilé à Moscou.

1932

Parution du premier tome des *Œuvres choisies* de Mykola Khvylovy.

23 avril Décision du CC du PC(bol) de l'URSS concernant la liquidation des organisations littéraires et la création d'une unique Union des écrivains de l'URSS.

Été Famine, principalement sur la Rive droite.

La Route et l'Hirondelle

6-9 juillet V. Molotov et L. Kaganovitch rendent les dirigeants du PC(bol) d'Ukraine responsables de l'échec en matière d'agriculture et de collectivisation.

1933

Parution du recueil posthume, *Le Combat dans la steppe*, de Mykola Khvylovy. Il ne sera réédité en Ukraine qu'en 1991.

13 mai Suicide de M. Khvylovy.
7 juillet Suicide de M. Skrypnyk.

La famine fait 6 000 000 de morts. Les régions décimées sont repeuplées avec des colons russes.

Notes

PRÉFACE

1. Les compatriotes de cet écrivain – Khvylovy, Piouchtch – l'appellent ainsi, les Français le connaissent sous le nom de Nicolas Gogol.

PRÉLUDE

1. *Le Livre de la Colombe* est un livre mythique et apocryphe de dimensions extraordinaires (42 x 84 mètres), renfermant la sagesse des colombes. Il serait tombé sur la Terre d'un nuage et traite de la création du monde et des mystères de la nature.

2. Le 7 novembre 1917, d'après le nouveau calendrier, débute la révolution d'Octobre. Octobre parce qu'au moment du coup d'État l'ancien calendrier était encore en vigueur. Voir Chronologie.

LA VENELLE

1. Khrystyian Heorhevytch Rakovsky (1873-1941), proche de Lénine et Trotsky, social-démocrate roumain, fut arrêté par les autorités roumaines durant la première guerre mondiale. Libéré par les rouges, il devient président du Conseil des commissaires du peuple d'Ukraine de 1919 à 1924, membre du Comité central du PC(bol) panrusse. En raison d'un désaccord avec Staline, il fut envoyé comme représentant plénipotentiaire en France et en Grande-Bretagne. En 1938 il est condamné à vingt ans d'incarcération, puis passe devant le peloton d'exécution le 11 septembre 1941. Il a été réhabilité par le pouvoir soviétique en 1988.

2. L'effet comique joue de la confusion avec Adolf Marx, grand éditeur et libraire de Saint-Pétersbourg.

3. Les Jeunesses communistes.

4. Ce qui est sans doute vrai, mais j'ai tout de même préféré traduire « CEBEP » et « ГРУСТЬ ». Par contre j'ai laissé la Commission extraordinaire abrégée, en russe, « Tchéka ».

5. SEKIM BACHKA, expression d'origine tatare : « Trancher la tête ».

6. Le samovar est un ustensile destiné à faire bouillir l'eau pour la préparation du thé. D'origine chinoise, il est venu en Moscovie avec les Mongols en même temps que la tradition du thé. En Ukraine l'art du thé est arrivé avec la colonisation russe, il est devenu le symbole de cette colonisation, sa version petite-bourgeoise, philistine.

7. Arkacha est le diminutif familial d'Arkady. Par exemple c'est ainsi qu'affectueusement, Mykola appelait Arkady Lioubtchenko.

8. Onomatopées censées rendre le bruit que l'on fait : 1) en soufflant sur la coupelle ou le bol dans lesquels les Russes servent le thé ; 2) en prenant de petites

gorgées de thé encore très chaud du bout des lèvres – la même onomatopée désigne le bruit du baiser.

9. Le télégraphiste Iat est un personnage de la pièce *Le mariage* de Tchekhov.

Я (ROMANTICA)

1. « Я »(Ja) est la première personne du singulier (entre Je et Moi) d'une part et la dernière lettre de l'alphabet ukrainien d'autre part.

2. *Fleur de pommier* est une brève nouvelle de Mykhailo Kotsioubynsky (1864-1913). Voir la note du traducteur. Une autre de ses nouvelles, *Les Ombres des ancêtres disparus*, conte la vie rude et fantastique des montagnards. Elle a été traduite en français sous le titre *Les Chevaux de feu*, reprenant celui de l'adaptation cinématographique qu'en fit S. Paradjanov.

3. Cf. *supra* note sur le thé.

4. Les tatchanky sont des charrettes armées à l'arrière d'une mitrailleuse. Elles furent très prisées pendant la « guerre civile ».

5. Jeu de mots sur « ténèbres » qui en ukrainien possède aussi le sens de « nombre incalculable ».

6. Le général N. Doukhonine (1876-1917), chef du quartier général et commandant en chef de l'armée russe en novembre 1917. Après le coup d'État bolchevique il n'a pas reconnu le pouvoir du RAD NAR KOM. C'est pourquoi le 3 décembre 1917, sur ordre de N. Krylenko, chef de l'armée bolchevique, un détachement spécial de marins a encerclé et, sans coup férir, occupé le quartier général de Doukhonine à Moguyliovf. Le général fut immédiatement fusillé, d'où l'expression « envoyer au Q.G. de Doukhonine » pour « fusiller ».

7. La théosophie est un mouvement spiritualiste fondé par Blavatskaïa. R. Steiner était le chef de la filiale

Mykola Khvylovy

allemande du mouvement avant de faire sécession à la suite du différend qui l'opposa à Mme Blavatskaïa concernant la qualité de Messie de Krishnamurti. Il fonda alors l'anthroposophie.

LE FIANCÉ

1. Katroussia est le diminutif de Kateryna, Catherine. Il pourrait être rendu par « (ma) petite Catherine ».

2. Lors des « luttes de libération », les blancs étaient les partisans restés fidèles à la monarchie russe ; les jaunes-bleus les partisans de la Rada centrale ; les rouges les partisans des bolcheviks russes ; les rouges-noirs les partisans de l'anarchiste Nestor Makhno ; les verts correspondaient à ce qu'aujourd'hui en Bosnie on appelle des milices.

3. Mykhailyk est le diminutif de Mykhaïlo, Michel. Il pourrait être rendu par « (mon) petit Michel ».

4. Nestor Makhno fut à la tête d'une république militaire anarchiste à l'Est de l'Ukraine.

ARABESQUES

1. C'est sous le même titre qu'en 1835 Mykola Hohol fait paraître un recueil qui comprend entre autres : *La Perspective Nevski*, *Le Portrait*, *Le Journal d'un fou*. Sous le même titre encore en 1911 André Biely fait paraître un recueil de critique littéraire et de réflexions.

2. La bataille navale de Lépante où fut blessé Cervantes.

3. Les tchoumaks sont les marchands qui allaient chercher le sel en Crimée puis revenaient le vendre dans les foires d'Ukraine. Leur vie libre à beaucoup inspiré le folklore : ainsi la Voie lactée est-elle appelée en ukrainien le Chemin du tchoumak.

4. Martinez Sierra (1881-1947), poète, dramaturge, metteur en scène moderniste espagnol.

5. Voir note 8.

6. Mykola Leontovytch (1877-1921), compositeur ukrainien, élève de Mykola Lyssenko.

7. Voir LE RÉDACTEUR KARK, note 1.

8. Le 1^{er} mai 1709, Charles XII, le roi de Suède (allié du hetman I. Mazepa, en lutte contre Pierre I^{er}), commence le siège de Poltava. Le 10 juillet a lieu la bataille de Poltava, entre les troupes du tsar et celles des Suédois et des Cosaques, qui furent sévèrement défaits.

9. Un tel nom géographique n'est répertorié dans aucun des ouvrages que j'ai pu consulter.

10. Taras Hryhorevytch Chevtchenko, poète et peintre ukrainien (1816-1861). Né serf, il est racheté à son propriétaire pour son extraordinaire talent de peintre. Il est envoyé au bagne entre 1851 et 1856 à cause de sa participation à la Fraternité de Cyrille et Méthode. En 1840 paraît le recueil *Kobzar*, en 1841 le long poème *Les Haïdamaky*. Le poème *Catherine* a pour sujet le destin d'une fille séduite et abandonnée. Chevtchenko est l'objet d'un culte quasi religieux de la part des Ukrainiens.

11. C'est le titre du second recueil de Khvylovy, celui où paraît pour la première fois *Arabesques*, ainsi que toutes les nouvelles de la présente traduction, à l'exception de *Я* et du *Fiancé*.

12. *Les Bécasses*. La première partie de ce roman paraît dans le n^o 5 de la revue VAPLITE, la seconde dans le n^o 6, dont tout le tirage est détruit sur ordre des autorités, et la revue est interdite. La seconde partie est jusqu'à aujourd'hui introuvable.

13. Ainsi Pierre le Grand présenta-t-il son projet de construire la ville de Saint-Pétersbourg.

14. La Vorskla est la rivière qui coule le long de Poltava.

15. Voir note 3.

16. La tête de mort.

17. I. Tobilevitch (1845-1907), homme de théâtre ukrainien, est l'un des créateurs du théâtre populaire réaliste. M. Starytsky (1840-1904), écrivain et dramaturge, est l'un des créateurs du théâtre professionnel ukrainien.

18. Voir note 10.

19. Voir Я (ROMANTICA) note 2.

20. Pièce de Volodymyr Vynnytschenko, *Madame Mara*, écrite pendant qu'il était président, en 1917, « dans le train en route vers Pétersbourg ». Voir Chronologie.

21. Les Polovtsy, peuple qui habitait dans le Sud de l'Ukraine entre le IX^e et le XII^e siècle.

22. Bogdanov, idéologue du Proletkult (culture prolétarienne).

23. La Makhnovchtchyna désigne le mouvement libertaire de Nestor Makhno qui combattit les troupes de la Rada centrale et celles de l'armée blanche. Allié à plusieurs reprises aux bolcheviks russes, c'est l'Armée rouge qui mit fin à son utopie.

24. La vieille légende païenne veut qu'au solstice d'été la fougère fleurisse, et que celui qui la cueille puisse se faire aimer de qui il veut.

25. Entendez : *La foire de Sorotchiny*.

26. En 1924 Richard Reti (1889-1929), tenant du jeu moderne, bat José Raoul Capablanca (1888-1942).

UNE VIE

1. C'est-à-dire à l'époque de l'invasion des Tatars-Mongols au XIII^e siècle.

2. Voir ARABESQUES note 14.

3. Dykanka, village près de Poltava où le hetman Vyhovsky combattit les Cosaques zaporogues, avec à leur tête Barabach, en 1658. Ce n'est « pas loin de Dykanka » que se trouve le hameau aux soirées duquel Mykola Hohol nous invite à assister.

4. Poltava est une importante ville de la Rive gauche. En 1818-1819 M. Hohol y fait ses études, son père y enseigne au séminaire. Voir ARABESQUES note 8.

5. Entre 1648 et 1764, le Hetmanat est le nom de l'État des Cosaques. En 1663 il se scinde en Rive gauche et Rive droite. Après l'interdiction, en 1700, de la cosaquerie en Pologne, seul subsiste le Hetmanat de la Rive gauche. La structure politique du Hetmanat était une forme transitoire entre la république et la monarchie. Le nom de Hetmanat fut repris par Pavlo Skoropadsky lors de son coup d'État du 29 avril 1918 qui prit fin le 14 décembre 1918. Soutenu militairement par les Allemands, Skoropadsky fut en fait une marionnette entre leurs mains. Une fois les Allemands désengagés d'Ukraine, Skoropadsky tente de gagner les faveurs de l'Entente, proclame le 14 novembre 1918 la réunification future de l'Ukraine avec la Russie non-bolchevique (à reconquérir) et recompose son gouvernement principalement avec des monarchistes russes.

6. Peut-être Khvylovy pense-t-il à Vassyl Hohol-Yanovsky (1780-1825), auteur de théâtre en langue ukrainienne et régisseur du théâtre privé de D. Trochtchynsky, mais plus probablement c'est au fils de celui-ci que Khvylovy fait référence ici : Mykola Hohol, écrivain ukrainien d'expression russe (1809-1852). En 1831 paraissent ses *Veillées au hameau près de Dykanka*, en 1834 *Myrhorod*, en 1834 *Les Arabesques*, en 1842 la première partie des *Âmes mortes*.

7. Voir ARABESQUES note 8.

8. Les comités des nécessiteux sont les autorités locales instaurées par les bolcheviks dans les campagnes.

9. Vers d'une romance russe.

10. Symon Petlioura (1879-1926), journaliste, militaire, homme d'État (voir Chronologie).

11. Roumains : voir Chronologie.

SUR UN CHEMIN DE TRAVERSE

1. Groupe d'îles situé entre l'Indochine et l'Australie, le volcan Smerou se trouvant sur l'une d'elles, l'île de Java.

2. Le communisme militaire est la doctrine du bolchevisme entre le coup d'État de 1917 et le début de la NEP en 1921.

3. UNE VIE note 5.

4. ARABESQUES note 9.

5. Vers de la pièce *Natalka Poltavka* d'Ivan Kotliarevsky (1769-1838).

6. La prison de la ville russe de Vladimir est restée en fonctionnement jusqu'à aujourd'hui.

LE RÉDACTEUR KARK

1. Bien qu'elle ne soit jamais nommée, la ville où évolue Kark (où vit Khvylovyy) est Kharkiv, fondée en 1654 ; capitale soviétique de l'Ukraine entre 1917 et 1934, elle est le chef-lieu de la région minière et fortement industrialisée au nord-est de la république. Depuis le XVI^e siècle, ce territoire appartient au tsarat de Moscovie, tout en jouissant d'une certaine autonomie. Pour peupler ces terres peu habitées, le tsar accorde des franchises aux colons, d'où le nom de Slobojanchtchyna : les Terres franches.

2. Les révoltes paysannes sont une constante de l'histoire ukrainienne. Quant à Taras Triasylo, il fut un hetman cosaque, combattit le khan de Crimée en 1629, puis se rebella contre son suzerain, le roi de Pologne, en 1630. Pavlo Pavliouk, hetman cosaque, se rebella en 1635 et 1637. Bohdan Khmelnytsky, hetman cosaque lui aussi, après plusieurs campagnes contre le khan de Crimée, se rebella en 1648. En 1654, à Pereïaslov, il

signa un traité d'assistance militaire avec le tsar de la Moscovie, ce qui eut pour effet d'inféoder de nouveau le Hetmanat – l'Ukraine – pour plus de trois siècles. En inversant l'ordre chronologique, Khvylovy semble faire référence aux révoltes paysannes de son époque, celles dirigées contre les bolcheviks, depuis 1919 jusqu'en 1933.

3. Voir Chronologie.

4. Appellation péjorative désignant les Ukrainiens. Le *khokhol* est la touffe de cheveux que les Cosaques laissaient sur le devant de leur crâne, en rasant entièrement le reste de leur chevelure.

5. Hryhory Savytch Skovoroda (1722-1794), philosophe ukrainien.

6. Kalouga, ville provinciale russe.

7. Ivan I^{er} Kalyta (v. 1304-1350) ; grand-prince de Moscou, il inaugura la politique d'expansion de la Moscovie.

8. Le nom ukrainien pour les Normands.

9. Mamalyha : bouillie épaisse de semoule de maïs.

10. La Lopagne est un mince cours d'eau qui traverse la ville de Kharkiv.

11. La TCHÉKA, la Commission extraordinaire, est l'organe du Parti bolchevique chargé de faire régner la terreur par son intransigeance idéologique et la justice sommaire. La GOSPOUP, la Direction politique d'État, est le pendant de la TCHÉKA chargé de l'espionnage et de la police proprement politique.

12. Mykola Lyssenko (1842-1912), compositeur, élève de E. Richter et de Rimsky-Korsakov.

13. Le Zaporijie est le territoire qui se trouve « par-delà les cataractes » du Dniπρο, le grand fleuve de l'Ukraine. Le Zaporijie est la région où se sont installés les Cosaques dits zaporogues.

14. L'otaman Anhuel (Ange) dirige en 1919 des résistants ukrainiens qui combattaient les bolcheviks dans la région de Tchernyhiv.

15. Chef-lieu de district, dans le Nord-Est du Donbass, lieu de violents combats durant la « guerre civile ».

16. L'Administration générale de la Province, ou plutôt la charge de gouverneur du temps des tsars.

17. 1 verste = 1 067 mètres.

18. En 1918-19 dans la région de Kharkiv le pourcentage d'Ukrainiens était de 88,3 % sans les villes et 54,9 % avec les villes, dans la région de Kyïv 84 % et 56,2 %, dans la région de Tchernyhiv 97,4 % et 86,1 %, etc.

19. Voir Chronologie.

20. Mykhaïlovsky (1842-1904) critique, essayiste, homme politique russe, il est le « père » du premier mouvement révolutionnaire russe, appelé *Narodnystvo*, qui n'a pas du tout le sens péjoratif de populisme.

21. Le hetman, mot d'origine allemande, *Hauptmann*, est le commandant en chef et ministre de la Guerre dans l'ancienne Pologne. Dès la fin du XVI^e siècle les Cosaques attribuèrent ce titre à leurs chefs, mais le roi polonais ne reconnut ce titre qu'en 1649 à B. Khmelnytsky. Il est repris par P. Skoropadsky lors de son coup d'État en 1918.

22. Voir ARABESQUES note 23.

23. Voir UNE VIE note 5.

24. Voir ARABESQUES note 10.

25. Rabindranath Tagore, poète de langue bengali.

26. Vsevolod Garchine (1855-1888) est un écrivain russe « fin de siècle » et Illya Répine (1844-1929) un peintre russe d'Ukraine. Ami du premier, il fut l'un des rares Russes à être sensible à la cause ukrainienne au XIX^e siècle. Wilhelm Boelshe (1861-1939), écrivain et historien allemand, fervent prosélyte du darwinisme.

27. H.G. Wells y fait le compte rendu peu flatteur de son voyage au pays des Soviets.

28. La Fraternité de Cyrille et Méthode fut une organisation secrète créée par M. Kostomarov en 1845. Elle se donnait pour but la création d'une société basée sur

les principes chrétiens de justice, de liberté, d'égalité et de fraternité, au moyen de : 1) réformes sociales (abolition du servage, égalité de tous les sujets) ; 2) l'instauration de l'égalité des droits nationaux des peuples slaves au sein d'une fédération ; 3) l'éducation du peuple. En 1847 ses membres sont arrêtés, emprisonnés ou envoyés au bagne.

29. L'autocéphalie est la qualité pour une Église de ne pas dépendre d'une autorité autre que la sienne. Il s'agit ici de l'autocéphalie de l'Église orthodoxe ukrainienne.

30. Mykola Lyssenko (1842-1912), compositeur ukrainien, élève de Richter, de Rimsky Korsakov.

31. Syvach est un lac salé entre l'Ukraine et la presqu'île de Crimée. En 1620 les Cosaques zaporogues commandés par le hetman Petro Sahaïdatchny y combattirent les troupes du khan de Crimée.

32. Voir Я (ROMANTICA) note 4.

33. L'aile gauche du Parti des socialistes-révolutionnaires ukrainiens devient le 6 août 1919 le Parti communiste (borotbiste) ukrainien. Sa base est essentiellement ukrainophone, contrairement au PC(bolchevique) d'Ukraine, russophone. La divergence principale avec le PC(bol)d'U est la question des rapports entre l'État ukrainien et la Fédération russe. Les borotbistes défendent l'idée d'une relation d'État à État amis mais indépendants, la position du PC(bol)d'U est connue. Le 16 mars 1920 le PC(bor)U est dissout et ses membres invités à rejoindre le PC(bol)d'U. Durant la période dite d'ukrainisation, nombre d'entre eux occuperont des postes de responsabilité dans les structures de l'État et du Parti. Ils seront éliminés à partir de 1929.

34. Un *bandouryst* est un barde ukrainien qui allait de village en village chanter les *doumy* (chants épiques) glorifiant les faits d'armes des anciens Cosaques. Il s'accom-

pagnait de la bandoura, aussi appelé, kobza, d'où l'autre nom du bandouryst : *kobzar*.

35. Le Parti social-démocrate ouvrier ukrainien était le parti le plus important de la Rada centrale. Vynnytchenko et Petlioura en étaient membres. Khvylovy fait ici probablement référence à Volodymyr Tchékhevsky, figure éminente du PS-DOU, qui dans les années vingt prit une part très active à la renaissance de l'Église ukrainienne orthodoxe autocéphale. Arrêté en 1929, sa trace se perd dans les camps en 1937.

36. Soviet et cadet : respectivement partisans du « pouvoir soviétique » et du parti des démocrates constitutionnels. Cette comptine russe était encore populaire dans les années soixante-dix dans l'empire soviétique.

37. La Nouvelle Politique économique, que Lénine introduisit en 1921, était caractérisée par une certaine libéralisation économique dans la petite industrie et le commerce, mais aussi dans l'agriculture.

38. La Volhynie est une région de l'Ukraine occidentale.

39. La Khortytsia est une île sur le Dniπρο où était établie la Sitch (capitale, résidence du hetman et de la Starchyna) des Cosaques zaporogues.

40. Vers du fameux poème de Chevtchenko, *Le Rêve*.

41. Haïdamatchyna : on appelle ainsi les insurrections paysannes contre les Polonais entre 1734 et 1768. Le terme est repris durant la période des luttes de libération pour désigner les bandes armées qui s'occupaient principalement de pillage et de pogromes.

NOVEMBRE INDIGO

1. Ici, la stanytsia désigne l'unité administrative constituée de plusieurs colonies cosaques. Les bolcheviks avaient repris le terme. En ukrainien stanytsia désigne les écuries, l'étable.

2. Vera Nikolaïevna Figner (1852-1942), révolutionnaire russe, membre de la « Narodnaïa Volia ». Elle a participé à plusieurs attentats terroristes. En 1883 elle est condamnée à perpétuité et passe vingt ans dans la prison de Schlüsselburg, seule dans sa cellule. En 1906, de la relégation dans la région d'Arkhangelsk elle s'évade à l'étranger.

3. Voir Chronologie, 1917.

4. Le plus haut sommet du Caucase, 1 600 m.

5. Une des premières phrases du premier manuel de lecture (russe) édité par les bolcheviks.

6. Alexandra Kolontai (1872-1952), théoricienne marxiste, femme d'État russe. Elle s'est particulièrement occupée de la place de la femme dans la société. Féministe, elle défendait entre autres le droit à « l'amour polygame » pour la femme, l'idée de « la pluralité des cordes et des facettes de l'âme ». Elle est l'auteur de *Laissez passer Éros ailé*, *Les Amours des abeilles travailleuses*, *Le Grand amour*, etc.

7. Dans les années vingt, fraction d'opposition au sein du PC(bol) d'Ukraine composée de délégués des régions industrielles de l'Est du pays qui demandaient l'application du slogan « les usines aux ouvriers », c'est-à-dire l'autogestion de toutes les entreprises par les comités d'ouvriers sans la tutelle bureaucratique. D'inspiration anarcho-syndicaliste, ses membres sont exclus du PC(bol) d'U. en 1923 et liquidés dans les années trente.

8. Lezguines, Géorgiens, Kalmouks, Turkmènes, Ossètes, Tchétchènes, Kabardiens sont les petits peuples autochtones du Caucase.

9. La Colchide est le royaume légendaire, sur le rivage caucasien de la mer Noire, où les Argonautes vinrent chercher la Toison d'or.

10. Chamil (1799-1871), troisième et dernier imam du Daguestan et de la Tchétchénie (1834-1859). Il avait

pris la tête de la guerre de libération contre le colonisateur russe. Pris en 1859, il est emprisonné à Kalouga. En 1870 il est exilé et meurt près de Médine se rendant à La Mecque.

11. Le personnage central des *Âmes mortes* de Mykola Hohol.

12. Dombrovski, révolutionnaire polonais, prit part à la Commune de Paris. Rossel et Charles Delescluze sont respectivement journaliste et homme politique. Le dernier mourut sur les barricades de la Commune de Paris.

ÉLÉGIE

1. Vers d'un poème de T.H. Chevtchenko daté du 21 décembre 1845 :

Passent les jours, passent les nuits,
Passe l'été. Chuchotent
Les feuilles jaunies, se ferment les yeux,
S'endorment les pensées, le cœur s'est endormi,
Le monde dort, et je ne sais plus :
Est-ce que je vis ou suis-je à l'agonie
Ou bien en vain je traîne de par le monde
Car je ne pleure plus, je ne ris plus...
Où est mon sort ? Où donc est-il ?
Je n'en ai pas !
Si tu n'as plus de sort heureux, Seigneur,
Donne-moi un sort méchant !
Celui qui marche ne le laisse pas dormir
Ni s'arrêter son cœur
Ni par le monde traîner
Comme un billot pourri.
Mais laisse-moi vivre, vivre avec le cœur
Aimer les gens,
Sinon... laisse-moi maudire
Et embraser le monde !
Oui, c'est terrible d'avoir les fers aux pieds,
En geôle passer sa dernière heure,
Mais pire encore est de dormir, dormir,

La Route et l'Hirondelle

Dormir en liberté -
Et s'endormir pour toujours
En ne laissant nulle trace,
Aucune. Qu'importe alors
Que d'être en vie ou d'être mort ?!
Où est mon sort ? Où donc est-il ?
Je n'en ai pas !
Si tu n'as plus de sort heureux, Seigneur,
Donne-moi un sort méchant !

2. Vers d'Alexandre Blok, *Les Douze*.

**CET OUVRAGE A ÉTÉ REPRODUIT
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
EN FÉVRIER 1993**

Éditions du Rocher
28, rue Comte-Félix-Gastaldi
Monaco

Dépôt légal : février 1993.
N° d'Édition : CNE section commerce et industrie
Monaco : 19023.
N° d'impression : 33795.

Imprimé en France

Mykola Khvylovy fut le principal écrivain et théoricien de la renaissance culturelle ukrainienne des années vingt. *La Route et l'Hirondelle*, c'est l'Ukraine pendant la révolution : un rêve déçu plus qu'une épopée. Onze récits mystiques et ésotériques qui annoncent la décadence soviétique : anciens révolutionnaires transformés



en parasites, jeunes filles romantiques bafouées par la corruption des mœurs... Sans qu'on puisse établir aucune filiation, ces nouvelles se caractérisent par une recherche formelle qui rappelle les avant-gardes du début du siècle. Khvylovy accusait l'esthétique réaliste d'être la copie servile du style bourgeois ou, pire, d'"introduire une vision bourgeoise du monde dans la nouvelle littérature prolétarienne".

De façon magistrale, "Romantica" résout ce dilemme idéologique et formel. Une ville en état de siège, des exécutions sommaires, le palais d'un aristocrate mis à sac... Les bolcheviks semblent instaurer en Ukraine le royaume de Satan. Tel un apprenti sorcier, un tchékiste pris dans le mécanisme de la terreur en vient à assassiner sa propre mère.

Le 13 mai 1933, Khvylovy se tire une balle dans la tête; il a quarante ans. Avait-il compris qu'il s'était fourvoyé dans les rangs communistes ? La grande répression s'organisait, on arrêtait ses amis. Dès 1926 il avait été victime d'une attaque en règle par le camarade Staline : le slogan de l'écrivain n'était-il pas "Fuir Moscou" ? Immédiatement après sa mort, ses œuvres et la mention même de son nom furent interdites... pour soixante ans. La Route et l'Hirondelle est la première traduction de Mykola Khvylovy en français.

914 5364 150 F
ISBN 2 268 01411 8



9 782268 014111

Maison Nikolskaïa
EDITIONS DU ROCHER